This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

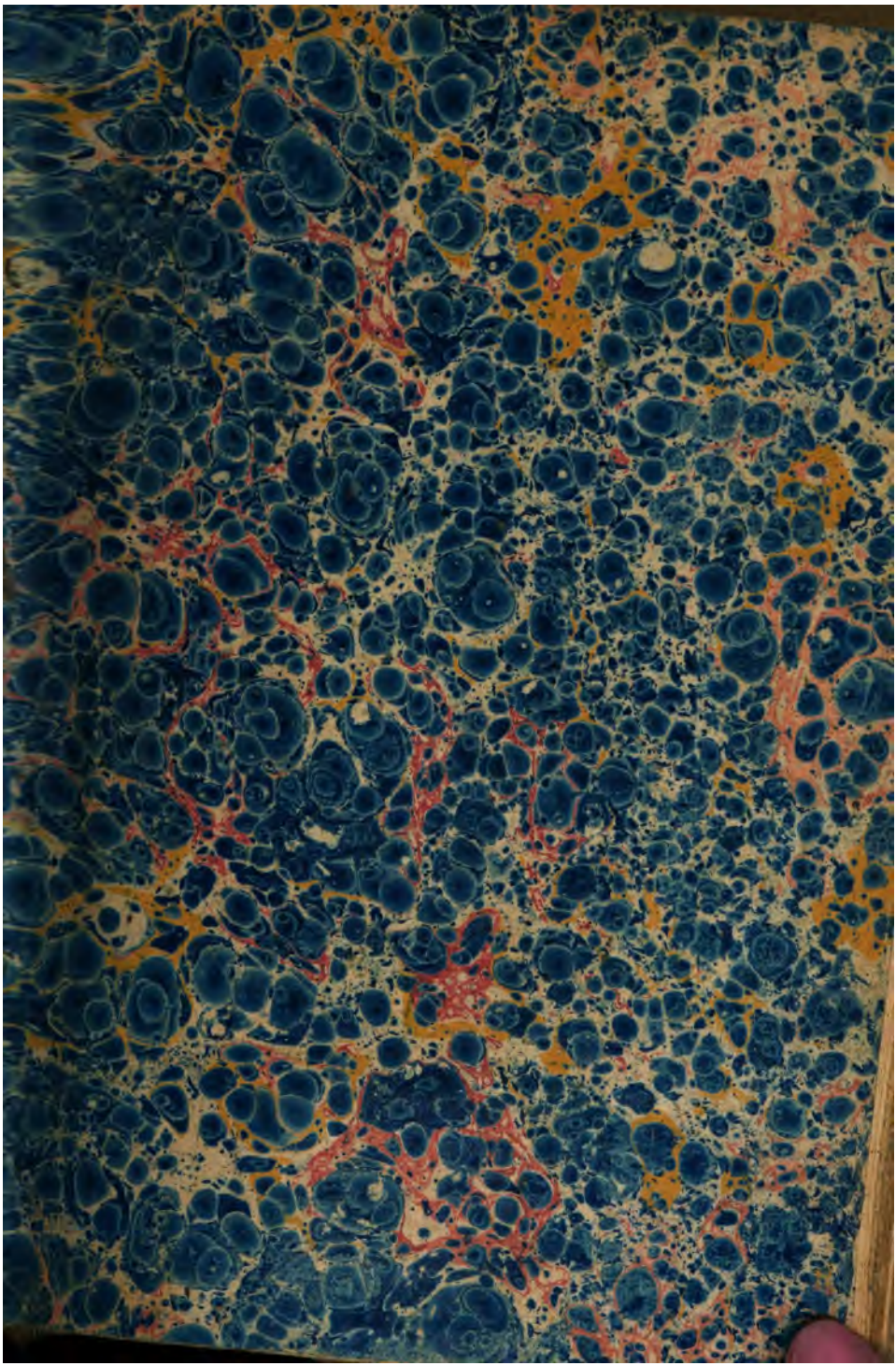
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Library

of the

University of Wisconsin



A
11,253

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

RUSSIE MODERNE.

On trouve chez les mêmes Libraires, l'ouvrage ci-après :

TABLEAU DES ÉTATS DANOIS, considérés sous les rapports du Mécanisme Social, par J.-P. CATTEAU, (Auteur du *Tableau général de la Suède*), 3 vol. *in*-8°. — Paris an X, (1802).

Comeiras, Victor D

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

RUSSIE MODERNE,

ET

SITUATION POLITIQUE DE CET EMPIRE

AU COMMENCEMENT DU XIXe. SIÈCLE;

Par V.^or C*** Comeiras, Continuateur de l'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

St-Pétersbourg est la fenêtre par laquelle la Russie regarde continuellement l'Europe.

ALGAROTTI, *Lettres sur la Russie.*

TOME I.

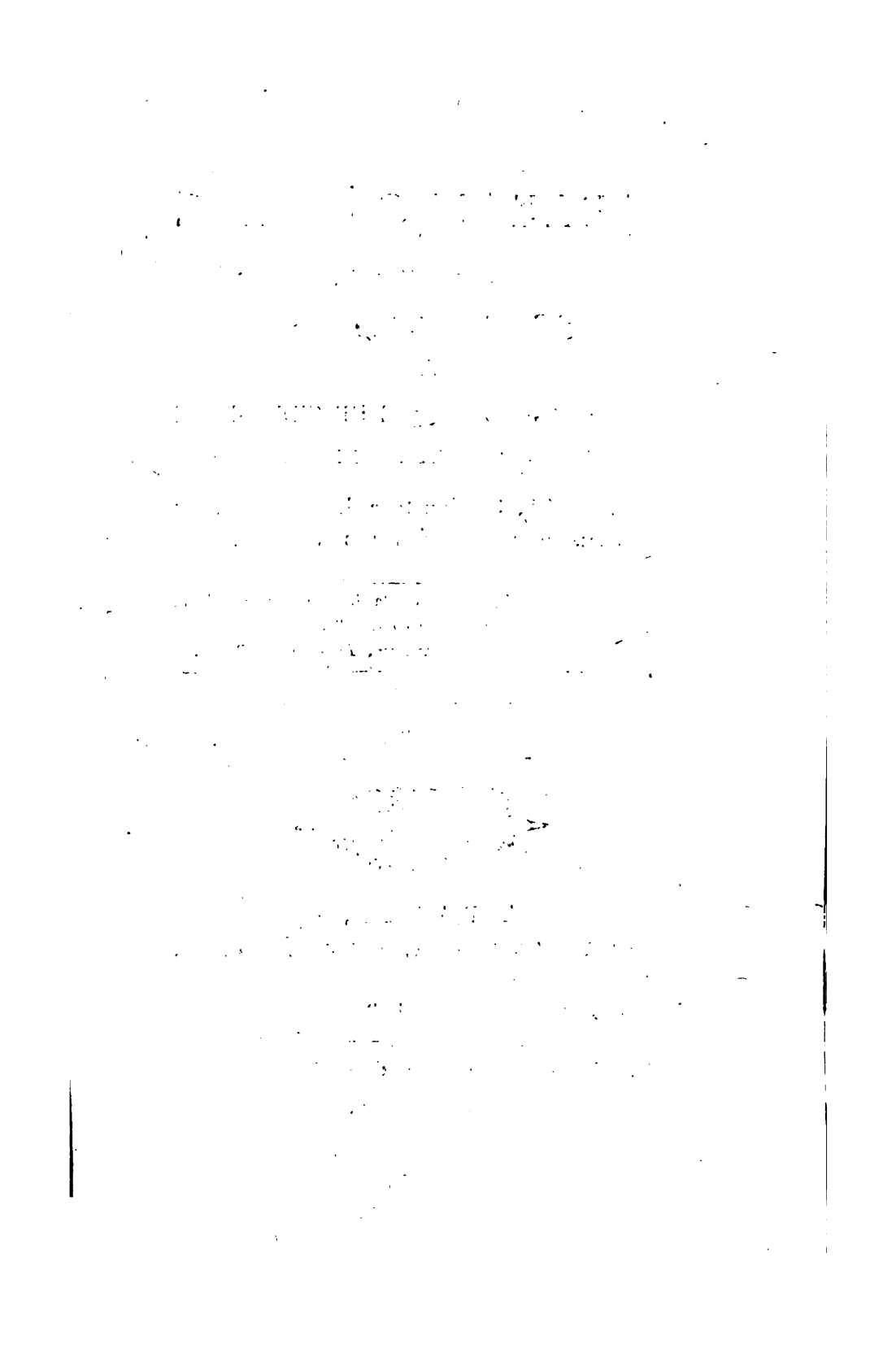
A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES, quai Voltaire, n°. 2;

Et à *STRASBOURG*, Grande-Rue, n°. 15.

DE L'IMPRIMERIE DE GOUJON FILS.

AN X. — 1802.



A
11255

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE..... Page 1

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA RUSSIE MODERNE, ET SITUATION POLITIQUE DE CET EMPIRE AU COMMENCEMENT DU XIXe. SIÈCLE.

SECTION PREMIÈRE.

ÉTAT PHYSIQUE DE LA RUSSIE.

ÉTENDUE *de la Russie*..... P. 33

Nature du climat et du sol..... 42

Montagnes et plaines, ou steppes, forêts, chemins, marais et pâturages..... 78

Des Fleuves et principales Rivières navigables..... P. 94

Des principaux Lacs..... 110

Des Canaux..... 113

Des Mers qui baignent les côtes et servent de limites à l'empire de Russie..... 124

Mer Baltique..... 125

Mer Noire et mer d'Azof.. 133

Mer Caspienne..... 139

Mer Glaciale ou *du Nord*. 145

Mer Pacifique, ou *Océan oriental*..... 147

Population. — Manière dont se font les dénombremens. — Colonies. — Etat succinct des nations qui composent la population de la Russie..... 149

De l'Agriculture, et des différentes productions les plus remarquables du sol..... Pages 188

Des Mines..... 213

SECTION SECONDE.

État politique de la Russie.

Division de la Russie en Gouvernemens..... P. 223

Gouvernem. de Riga ou de *Livonie* 227

de Revel..... 229

de Pétersbourg..... 231

de Vibourg ou *Karélie*. 247

d'Archangel..... 249

de Novogorod..... 256

de Pleskof..... 257

de Twer..... 259

de Moscow..... 260

de Nijé-Gorod..... 275

d'Olonetz ..... P. 277
d'Jaoroslaude 278
de Novogorod-Severskoi. Ibid.
de Cambof 279
de Woronez ..... Ibid.
de Smolensk 282
de Polotsk 284
de Mohilof 285
de la petite Russie 287
Gouvernement de Belgorod ..... P. 290
des Slobodes d'Ukraine. 291
de la Nouvelle Russie .. 293
d'Azof 294
de Toula 298
de Wlodimir 299
de Razan 300
de Kalouga 301
de Kostrom ..... Ibid.
de Vologda 302
de Penza ..... Ibid.
d'Ekaterinoslaf 303

de la Tauride ou *Chersonèse Taurique*... Pages 305
de Karkof..... 307
d'Orel..... 308
de Kiof..... Ibid.
de Tchernigof..... 309
de Koursk..... 310
d'Astrakhan..... Ibid.
de Saratof..... 312
du Caucase..... 313
de Sinbirsk..... 318
de Kazan..... 319
de Watka..... 320
Gouvernement de Permie..... P. 320
d'Oufa ou *d'Orenbourg* 321
de Kolivan..... 323
de Tobolsk..... 324
d'Irkoutsk..... 326
Courlande..... 331
Iles soumises à la Russie dans l'Archipel du nord..... 335

Iles soumises à la Russie dans l'Océan oriental ..... Pages 336

TOME II.

SECTION TROISIÈME.

DU COMMERCE DE LA RUSSIE.

COMMERCE *par terre* ..... P. 1
Commerce par mer 19
par la mer Baltique... Ibid.
par la mer Noire..... 31
par la mer Caspienne. 45
Commerce de la Russie avec la France 57
Commerce intérieur de la Russie. P. 70
Manufactures et métiers 82
Commerce des fourrures 97
de Pétersbourg en particulier 116

SECTION QUATRIÈME.

DU GOUVERNEMENT, ET DE L'ADMINISTRATION.

Forme du Gouvernement Russe.. P. 136
Suprêmes Collèges impériaux.... 142
Sénat dirigeant. 143
Le Conseil et le Cabinet..... 147
Départemens du Conseil sous le titre de Collèges..... 148

Législation et police..... 154
Tribunaux..... 165
Cour de conscience..... 168
Police de Pétersbourg..... 171
Cour orale..... 174

Etablissemens publics..... 177
Maisons de travail..... 178
Hôpital de Pétersbourg..... 179

Hôpitaux pour les enfans-trouvés et pour les femmes en couche. Pages 181
Prisons 187

Religion russe 189
Messes russes 190
Pratiques superstitieuses 191
Fêtes d'église et fêtes politiques .. 198
Cérémonies religieuses 200
Tolérance 202

Impôts et revenus de l'Empire ... 203
Produit des mines 207
Exemptions dont jouit la noblesse. 213
Exemptions dont jouit le clergé .. 214

Dépense publique 216
Banques 218

Monnoies 221
Le nom et la valeur des différentes espèces 222

Mesures et poids ..... P. 226
Rapport des poids et mesures de Russie, avec ceux de France.. 231

Armée : force de terre..... 234
Marine... 246

Etablissemens d'éducation publiq. 264
Cadets de terre..... 266
Cadets de la marine. 272
Cadets du génie et de l'artillerie..... Ibid.
Cadets grecs 273
Cadets des mines... 274

Etablissemens d'instruction publiq. 275
Ecole des Beaux-Arts Ibid.
Ecole Dramatique.. 276
Séminaire..... 277

Ecole Normale..... P. 279
Portrait du prince Potenkin..... 280

SECTION CINQUIÈME.

Moeurs et institutions.

Caractère du peuple Russe..... 286
Partage du peuple en 4 classes... 293
De la Noblesse..... 296
Des Seigneurs 303
De la Cour..... 306
Ordres de Chevalerie..... 307

Ordres de St. Georges et de Wlodimir. — Manifeste confirmatif de l'empereur Alexandre..... 310
Du jeu..... 315
Bals et Spectacles..... 317
Danse russe..... 318
Musique..... 319
Du Clergé..... 322

Des Bourgeois et des Habitans des villes..... Pages 328
Des Paysans serfs ou vassaux.. 333
De la langue Russe. — Des Belles-lettres..... 350
Historiens..... 374
Voyageurs célèbres..... 374
Cabinet d'histoire naturelle..... 383
La chambre des raretés..... 388
Académie des Arts..... 393
Statue Equestre de Pierre-le-Gr. 395
Imprimeries..... 399
Premier livre imprimé en Russie. 400
L'Imprimerie et la Librairie déclarés professions libres..... Ibid.

RESUMÉ..... 401

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

Page 46, ligne 10; *quatre*, lisez *trois.*
Page 113; §. *V*, lisez §. *VI.*
Page 149; §. *VIII*, lisez §. *VII.*
Page 188; §. *XI*, lisez §. *VIII.*

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Les divers pays, qui composent l'empire dont j'esquisse le tableau, ne sont pas du nombre de ceux dont on a communément, en Europe, la plus juste idée. Plusieurs causes y ont contribué. La situation de la plupart de ces contrées, qui en fait une espèce de monde particulier, que d'habiles voyageurs ont rarement occasion de visiter; le peu d'exactitude et de fidélité de ceux qui en ont donné des relations ; l'ancienneté de celles qui ont pu autrefois contenir quelques vérités; enfin la confusion et les préjugés qu'a occasionnés ce terme si vague de *nord*, tout cela exige, sans doute, qu'on mette sous les yeux des lecteurs une peinture fidèle de l'état présent de ces vastes régions, et de la souveraineté unique et absolue qui, de

tant de membres épars, ne fait qu'un seul empire.

D'ailleurs, si l'histoire d'un état considérable a toujours une utilité propre et indépendante des circonstances, il faut convenir qu'il y a des tems où elle ne peut manquer d'être mieux reçue que dans d'autres. C'est ce qui arrive, sur-tout, lorsque la curiosité se réveillant de toutes parts, l'attention se fixe sur une nation dont les destinées ont déjà eu, et peuvent avoir encore tant d'influence sur celles de l'Europe. C'est ici qu'on se rappelle la réflexion de l'admirable auteur de l'Esprit des lois : « la grande » prérogative, dit-il, des contrées du » nord, et qui doit mettre les nations » qui l'habitent au-dessus de tous les » peuples du monde, c'est qu'elles » ont été la source de la liberté de » l'Europe, c'est-à-dire, de toute » celle qui est parmi les hommes. Le » goth Jornandès, a appelé le nord de

» l'Europe la fabrique du genre humain ; » je l'appelerois plutôt la fabrique des » instrumens qui brisent les fers forgés » au midi. C'est-là que se forment ces » nations vaillantes qui sortent de leur » pays pour détruire les tyrans et les es- » claves, et pour apprendre aux hommes » que la nature les ayant fait tous égaux, » la raison n'a pu les rendre dépendans » que pour leur bonheur ».

Les évènemens de cette époque présentent un spectacle bien digne de notre curiosité. Une multitude de barbares qui, sortant du nord, tombent sur le midi de l'Europe, le ravage, le soumet, abat un empire qui subsistait depuis douze cents ans, s'en partage les ruines, et en forme des royaumes puissans, dont plusieurs existent encore de nos jours. D'où venoient ces peuples? Quel principe caché donnoit au nord le pouvoir d'enfanter des peuplades si nombreuses et si fréquentes?

(1) Esprit des lois, livre XVII, chap. 4.

L'origine de ces peuples est assez bien connue. Il paroît certain qu'ils venoient des extrêmités septentrionales de l'Europe et de l'Asie. La Scythie, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Tartarie; la Sarmatie, qui est la Russie et la Pologne de nos jours; la Scandinavie, c'est-à-dire, le Dannemarck et la Suède; le nord de la Germanie, qui comprend la Poméranie, le Meckelbourg et la basse Saxe : voilà d'où partoient ces farouches conquérans.

Mais pourquoi ces pays, qui sont à présent médiocrement peuplés, et qui sont bien loin de songer à faire sortir de leur sein la moindre colonie, envoyoient-ils alors des émigrations si fortes et si réitérées? On les attribue toujours à une population qu'on suppose avoir été trop grande; cependant elle devoit être beaucoup moindre. Il est démontré qu'un pays où l'agriculture, le commerce et les arts fleurissent, doit avoir un plus

grand nombre d'habitans, parce que plus il y a de ressources pour la conservation de l'espèce, plus l'espèce prospère. L'exemple des sauvages est ici décisif. A peine en voit-on quelques milliers se traîner sur des terreins immenses et fertiles, où des millions d'européens vivroient avec aisance. En effet, la chasse et la pêche, uniques ressources pour ceux qui n'ont point celles du commerce et de la culture des terres, s'épuisent bientôt dans une contrée. D'ailleurs ces exercices exigent une vigueur et une force de tempérament, dont l'âge et les infirmités rendent beaucoup d'hommes incapables; alors ceux-ci périssent de besoin. Mais les peuples qui détruisoient l'empire, ignoroient absolument la plupart des arts. Le commerce étoit pour eux un objet de mépris. Ils ne savoient point cultiver la terre. Il faut donc se figurer les Goths, les Huns, les Alains, et presque tous ces autres bar-

bares, comme les Tartares de nos jours, qui ne connoissent que la chasse, le soin des bestiaux et la guerre; qui ayant besoin de bien plus d'espace que les peuples agriculteurs, changent continuellement de demeure, et se transportent dans de nouveaux pays que les troupeaux n'ont point épuisés.

Mais si la population étoit moins nombreuse, comme il n'est guères possible d'en douter d'après ces réflexions, comment ces contrées pouvoient-elles fournir ces émigrations prodigieuses, qui sont l'objet de nos recherches? Un coup-d'œil sur ces mêmes Tartares éclaircit cette question. On voit leurs hordes répandues dans des régions immenses, s'y trouver à l'étroit, et envoyer de tems en tems des essaims de jeunes guerriers qui, le fer et la flamme à la main, vont chercher dans la Russie, dans la Turquie et dans la Perse, des dépouilles qui puissent assouvir leurs besoins. Leur

façon de vivre leur impose la nécessité de ces émigrations. Quelque vastes que soient ces régions, quelque peu nombreux que soient les Tartares, relativement à l'extrême étendue de leurs champs, ils s'y trouvent resserrés, parce que l'agriculture et le commerce, qui font vivre beaucoup d'hommes dans un petit terrein, leur sont absolument étrangers : il ne leur reste donc plus que les deux états de pasteur et de chasseur ; états dont la prospérité demande des espaces prodigieux, qui deviennent insuffisans aussitôt que la population augmente. Voilà ce qui forçoit les destructeurs de l'empire à armer continuellement ces colonies d'aventuriers qui, animés par la nécessité, faisoient trembler le reste du monde. Depuis que les pays dont ils sortoient ont connu les bienfaits des arts, leurs habitans, quoique bien plus nombreux, y trouvant des ressources qui passent leurs besoins, ne sont plus obli-

gés d'en aller chercher les objets dans des climats qui ne les ont pas vu naître.

On ne peut fixer ses regards sur le spectacle que la Russie moderne donne depuis un siècle, sans se demander comment un état, qui ne formoit, en 862, qu'une très-petite partie de la Sarmatie européenne, est devenu le plus vaste empire qui ait existé! Quelle impulsion secrète a favorisé ses rapides développemens! Déjà il couvre de son ombre une superficie de neuf cent quarante-neuf mille lieues carrées; jusqu'où étendra-t-il ses rameaux? c'est ce qu'on chercheroit en vain, si on ne découvroit ses racines, et pour les trouver, il falloit un ouvrage qui parlât du climat, du sol, de la population, de la constitution physique, du caractère moral, de l'aptitude, des talens naturels, des préjugés, des superstitions, des usages, des coutumes, du gouvernement, des mœurs d'un peuple qui occupe aujourd'hui près de

la huitième partie de la surface totale des deux continens. C'est en portant ses regards sur cet ensemble, que l'observateur attentif découvre les solides fondemens d'un empire d'une étendue aussi prodigieuse, et qui doit naturellement attirer l'attention du politique et du philosophe, soit que l'on considère le nombre étonnant des tribus et des nations qui habitent ces pays, la grande diversité des climats sous lesquels elles vivent, ou la multitude innombrable de curiosités naturelles qui y abondent de toutes parts; soit qu'on envisage l'esprit audacieux et entreprenant d'un peuple qui a maintenant acquis tant de poids dans la balance politique de l'Europe, qu'on ne peut calculer sans étonnement les effets possibles de son ambition.

Parmi les évènemens qui depuis cent ans semblent se multiplier pour changer le système politique de cette partie du monde, il n'en est sans doute aucun qui présente des

conséquences aussi étendues que les progrès de la puissance de l'empire Russe. Où s'arrêtera, où s'étendra la secousse qu'en recevra l'Europe? Voilà le sujet de méditation qui s'offre aux spéculateurs politiques. Qu'on ne se hâte point de taxer ces pensées de craintes imaginaires, parce qu'elles sont en partie formées de conjectures. Sans doute il est des conjectures vagues et chimériques, enfantées par le seul désœuvrement, hasardées sur des bruits sans vraisemblance, et celles-là ne méritent point l'attention d'un esprit raisonnable : mais si les conjectures dérivent de l'observation de faits authentiques, et d'un calcul réfléchi de rapports et de conséquences, alors elles prennent un caractère différent; alors elles deviennent un art méthodique de pénétrer dans l'avenir; c'est des conjectures que se compose la *prudence*, synonime de la *prévoyance*. C'est par les conjectures que l'esprit, instruit de la gé-

nération des faits passés, prévoit celle des faits futurs; par elles connaissant comment les causes ont produit les effets, il devine comment les effets deviendront causes à leur tour; et de là l'avantage de combiner d'avance sa marche, de préparer ses moyens, d'assurer ses ressources, pendant que l'imprudence qui n'a rien calculé, surprise par chaque évènement, hésite, se trouble, perd un tems précieux à se résoudre, ou se jette aveuglément dans un dédale d'absurdités. Lors donc que les conjectures que je présente n'auroient que l'effet d'exercer l'attention sur un sujet important; elles ne seroient pas sans mérite. Le tems à venir décidera si elles ont une autre valeur.

Il y a à peine un siècle révolu que le nom des Russes étoit presqu'ignoré parmi nous. L'on savoit par les récits vagues de quelques voyageurs, qu'au-delà des limites de la Pologne, dans les forêts et

les glaces du nord, existoit un vaste empire dont le siége était à Moscow. Mais ce que l'on apprenait de son climat rigoureux, de son régime despotique, de ses peuples barbares, ne donnoit pas de hautes idées de sa puissance; et l'Europe, fière de la politesse de ses cours, et de la civilisation de ses peuples, dédaignant de compter les Tzars au rang de ses rois, rejetoit les Moscowites parmi les autres barbares de l'Asie.

A cette époque, si l'on eût tenté de former des conjectures sur la destinée future de cet empire, l'on eût dit que par son éloignement de l'Europe, il auroit peu d'influence sur notre système; que par la position de sa capitale au sein des terres, son cabinet n'entretiendroit pas des relations bien vives avec les nôtres: que par la difficulté de ses mers, il ne formeroit jamais une puissance maritime; que par l'état civil de la nation et le partage des hommes en serfs

et en maîtres, ils n'auroient jamais d'énergie; que par la concentration des richesses en un petit nombre de mains, toute l'activité se porteroit vers les arts frivoles; qu'en un mot, cet empire, par la nature de son gouvernement et les mœurs de son peuple, seroit un empire purement asiatique, dont l'existence imiteroit celui de l'Indostan et de la Turquie: l'évènement auroit trompé ces conjectures.

Au commencement du dix-huitième siècle, les Russes n'avoient point d'état militaire; dès 1709 ils battirent les Suédois à *Pultava*, et en 1756, dans la guerre de Prusse, ils acquéroient même par leurs défaites une réputation presque égale à celle des troupes Françaises.

Au commencement de ce même siècle, les Russes n'avoient pour toute marine que des chaloupes sur leurs lacs; maintenant ils ont des vaisseaux de tout rang sur toutes les mers. Depuis cette époque

le gouvernement Russe a beaucoup travaillé à améliorer son régime intérieur; il a augmenté considérablement ses revenus, sa population, son commerce; il a accru ses possessions, de la Livonie, de l'Ingrie, de l'Estonie, et depuis vingt ans seulement, d'une grande partie de la Pologne, d'un vaste terrain entre le Dnieper et le Bog, du Kuban, de la Crimée, et enfin de la Géorgie. Supposer que cet empire s'arrête tout-à-coup dans sa marche, c'est mal connoître les ressorts de la politique; dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, lorsqu'une fois un grand corps s'est mis en mouvement, il lui devient d'autant plus difficile de s'arrêter, qu'il a une plus grande masse. L'impulsion donnée, l'on ne peut plus assigner le terme de sa course. La Russie est d'autant plus dans ce cas, que son activité, accrue par de longs obstacles, trouve maintenant pour se déployer une plus

vaste carrière. Depuis que formée en corps d'empire, elle a pu porter ses regards hors de ses frontières, l'essor le plus constant de son ambition s'est dirigé vers les états du Nord, sur lesquels elle exerce le plus grand ascendant, et dont elle projette la conquête entière après les avoir morcelés. Cet essor s'est sur-tout dirigé vers les contrées méridionales de la Turquie en Europe, et principalement vers l'Allemagne : à peine trouveroit-on une année depuis le règne de Pierre Ier., qui n'ait pas produit de ce côté quelques entreprises heureuses. L'ingénieux Algarotti n'a donc pas chargé le tableau, en disant que *Saint-Pétersbourg étoit la fenêtre par laquelle la Russie regardoit continuellement l'Europe.* Le chêne orgueilleux qui a couvert au loin la campagne de son ombre, n'étoit qu'un foible arbuste dans la pépinière, qui se faisoit à peine distinguer au milieu des herbes

sauvages qui nuisirent à ses premiers accroissemens.

La maxime de conserver la balance du pouvoir est fondée sur tant de raisons plausibles, et la situation de l'Europe la rend si nécessaire, qu'elle est devenue la matière des principales attentions de tous les sages politiques, et des spéculations des hommes d'état et des publicistes. Ce système, entrevu par Henri IV, créé par le cardinal de Richelieu, confirmé par le traité de Westphalie, reçut son plus grand développement du roi Guillaume, dans ses longues guerres contre Louis XIV. Il n'a cessé, depuis ce tems, d'obtenir un culte d'habitude et de routine, quoique la révolution venant à l'envelopper dans la ruine commune, ait démontré la fragilité de cet équilibre si vanté.

Cet équilibre résulte de la jalousie nationale des grands états entr'eux; de la protection qu'ils accordent aux petits;

enfin, de l'attention de tous à empêcher les empiètemens trop avantageux pour une puissance, au détriment des autres. Chaque pas qu'un état fait est observé par tous ses voisins, et par ceux-mêmes qui ne le sont pas. Des ambassadeurs, espèce d'espions honorables, autorisés par la défiance réciproque, résident presque toujours dans toutes les cours différentes, et sont obligés de remarquer tout ce qui s'y passe. On peut ainsi prévoir et prévenir les dangers avec plus de facilité, dans une distance même fort éloignée. On forme des confédérations pour abaisser tout pouvoir qui s'éleveroit au-dessus de la proportion convenable. Le desir de se venger, ou celui de veiller à sa propre défense, ne sont pas long-tems les seules causes des hostilités. Il est ordinaire de voir prendre les armes par politique; et la guerre, tant dans ses commencemens que dans ses suites, est plutôt une affaire de raisonnement qu'un

effet du mouvement des passions. Presque toutes les guerres deviennent générales en Europe, et les plus petits états acquièrent un degré de considération, parce qu'ils peuvent faire pencher la balance. L'intrigue et la politique suppléent au défaut de leurs forces. La nécessité, le desir de leur propre conservation initient les états foibles dans le grand secret de la politique moderne; ils leur enseignent l'art de balancer le pouvoir d'un prince, en mettant celui d'un autre en opposition. L'ancienne Italie fut pendant long-tems redevable de sa liberté à cet heureux stratagême. La balance fut mise en des mains habiles: on observa attentivement les plus petites variations: on ne permit à aucun prince de conserver une supériorité qui auroit pu faire ombrage et devenir dangereuse; mais ces mesures, quoique concertées avec sagesse, se trouvent souvent difficiles à exécuter: l'intrigue

et la finesse sont de foibles ressources contre des entreprises soutenues par la force des armes.

La Russie, née pour l'Europe depuis un siècle, n'a pas cessé de la troubler: au lieu d'assurer l'équilibre, elle n'a fait que le déranger. Combien de fois a-t-il fallu l'y rappeler par des dispositions menaçantes? Cette puissance ne se regarde pas comme parvenue au terme possible de son aggrandissement: elle y emploie ses immenses forces avec d'autant plus de succès, qu'elle peut toujours aller faire du mal aux autres, et qu'on ne peut guères aller le lui rendre chez elle. Eclairée par les sciences, faisant de jour en jour des progrès dans les arts, et croissant rapidement en opulence par les profits immenses d'un commerce considérable, la Russie s'est élevée à un degré de puissance qui doit servir peut-être un jour à changer la face politique du globe, et à donner des re-

lations nouvelles aux associations humaines qui couvrent sa surface. Cet empire a tellement étendu ses anciennes possessions et ses nouvelles conquêtes depuis cent ans, que les annales de l'histoire ne fournissent aucun exemple d'un état aussi vaste et d'une si grande circonférence ; et s'il est vrai de dire que *le tems présent est gros de l'avenir*, il peut arriver que dans un espace de tems donné, l'Europe voie les nations du nord envahir une seconde fois les contrées du midi, et y arriver, non pas comme autrefois conduites par le besoin, et livrées encore à la grossièreté de leur ancienne barbarie, mais amenées par l'ambition de leurs chefs, et parvenues à cet état de civilisation qui double les moyens de guerre et de conquête.

Si l'étude des nations est de toutes les études la plus instructive, et si le desir de les connoître augmente en nous à proportion du rôle qu'elles ont joué

sur le théâtre du monde, ou de l'influence qu'elles ont dans les scènes magnifiques ou terribles qui le consolent et l'effraient tour-à-tour, à plus forte raison est-il intéressant pour le bonheur des peuples de rendre communes et générales les connoissances que leur montrent leurs craintes ou leurs espérances, en leur donnant toutes les notions relatives à leur tranquillité et à leur gloire. Rien n'est plus utile que ces sortes de tableaux, quand ils sont faits avec exactitude. Ils offrent une espèce d'exposition qui sert à faire mieux prévoir les scènes qui doivent un jour présenter à la terre le spectacle d'une révolution nouvelle. L'homme d'état y distingue les systèmes des gouvernemens, leurs vices et leurs avantages, leur force et leur foiblesse : il y étudie les progrès des empires, les principes qui les ont élevés, et les causes éloignées qui préparent leur chûte : le législateur y observe les lois, l'esprit qui les a fait naître, les biens

qu'elles ont opérés, les malheurs dont elles ont été la source : le savant et l'artiste y suivent la marche du génie, ses efforts, ses découvertes, ses erreurs, les raisons qui ont fait fleurir les arts chez un peuple, les motifs qui les ont ravis à un autre. Mais le philosophe trouve dans ce spectacle un avantage plus précieux et plus universel. Quelle que soit la sphère de notre vie, rien n'est plus nécessaire que la justesse d'esprit, qualité inestimable qui nous fait distinguer le sceau de la vérité, au milieu de tant d'empreintes du mensonge. Delà naît un doute modeste, qui rappelle à un rigoureux examen les préjugés qu'on a reçus avec le jour ; c'est à la clarté de ce flambeau qu'un être raisonnable voit les objets sous un point de vue bien différent, et que se dépouillant de ses fausses idées, il s'attache à un petit nombre de vérités qu'il voit surnager sur une mer d'erreurs.

Tout citoyen se doit à sa patrie; et lorsqu'on n'est point attaché au service de l'état par quelque fonction particulière, il est juste de se faire des occupations capables de contribuer au bien général de la société. Ce zèle m'a animé dans les soins que je me suis donnés pour rassembler les matériaux de cet ouvrage. On a dit avec raison que le grand secret de l'esprit philosophique est l'art des rapprochemens; qu'il est utile d'unir les choses par leurs rapports *aux plus grandes distances*, parce que les faits isolés se perdent dans la mémoire, et qu'en les attachant les uns aux autres, on les attache, pour ainsi dire, à l'esprit des lecteurs. C'est en s'élevant à cette généralité de vues, qu'un ouvrage prend de l'intérêt en prenant de l'étendue et de la grandeur.

Je ne le dissimule pas; il m'a surtout paru utile de faire ces rapprochemens pour diriger l'attention de tous les

cabinets de l'Europe et du gouvernement français en particulier, sur une probabilité d'accroissement graduel de la part de la Russie. Par quelle révolution domine-t-elle aujourd'hui sur ces Tartares de la Crimée, dont elle recevoit la loi pendant les treizième et quatorzième siècles, qui la dévastèrent dans le seizième, et auxquels elle payoit encore dans le dix-septième siècle, en 1685, un tribut annuel de cent mille roubles pour le rachat de ses sujets, qu'ils emmenoient esclaves? par quels ressorts, pour ainsi dire magiques, la Russie est-elle devenue, à la fin du dix-huitième siècle, une des puissances les plus prépondérantes dans la politique européenne? Enfin, par quels moyens assez vigoureux de système militaire la Cour de Pétersbourg, en portant perpétuellement son esprit d'aggrandissement vers l'Allemagne et vers Constantinople, menace-t-elle de changer encore une fois les communications des Euro-

péens avec l'Asie ? Ses limites immenses, dit Voltaire, étoient si peu connues, que, lorsqu'en 1689, nous apprîmes que les Russes et les Chinois étaient en guerre, et que l'empereur Cam-Hi, d'un côté, et de l'autre les Tzars Ivan et Pierre, envoyoient pour terminer leurs différends une ambassade à trois cents lieues de Pekin, sur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Il se trouvera sans doute des personnes qui relégueront toutes ces prédictions et toutes ces craintes dans le pays des chimères. On opposera, pour prouver l'impossibilité des entreprises et des évènemens que je fais envisager, la distance qui sépare les frontières de l'empire Russe, des états puissans de l'Europe occidentale. Mais si l'on veut se rappeler les marches récentes des infatigables Russes; si l'on considère que les troupes, parties du Don et du Wolga, sont venues dans les plaines de la Lombardie et sur les

montagnes de la Suisse, on changera probablement d'avis. Veut-on encore un exemple récent? qu'on jette les yeux sur les Moldaves et les Walaches, ainsi que sur les Croates, qui se sont avancés, les uns sur le bord du Danube, les autres de la Save et de la Drave, jusques dans la Belgique et la Hollande, pendant la guerre qui vient de finir, et l'on verra qu'ils ont parcouru un espace de quinze cents milles.

Aux idées de la puissance de la Russie l'on oppose que son gouvernement despotique ne pourra jamais s'affermir; que le peuple, toujours serf, reste engourdi dans une barbarie profonde; que dans les classes libres, il y a peu de lumières et point de moralité; que malgré les soins que Catherine II s'est donnés pour la confection d'un code, pour la réforme des lois, pour l'administration de la justice, pour l'éducation et l'instruction publiques, que malgré ces soins,

dis-je, la civilisation est peu avancée, que la nation même s'y refuse à faire des progrès vers elle, et que l'on ne peut attendre d'un tel pays ni énergie réelle, ni constance dans les entreprises : ces reproches sont fondés jusqu'à un certain point ; mais pour les réduire à leur juste valeur, il suffit de parcourir les principales pages de l'histoire moderne de la Russie, d'analyser ses nouvelles institutions politiques et d'apprécier sa législation économique. Cette triple connoissance nous donne le secret de ses succès, de ses prétentions, de ses vues et de ses espérances.

Quand les Russes, en acquérant insensiblement la liberté, auront acquis plus d'énergie ; quand l'agriculture, perfectionnée dans leurs immenses possessions, les aura mis à portée de se passer de toutes nos denrées ; quand ils sauront mettre en œuvre les richesses qui sont sous leurs mains ; quand ils auront ras-

semblé toutes leurs forces et toute leur attention sur leur situation intérieure, réformé les abus de leur constitution, corrigé dans les lois la barbarie des tems qui les ont vu naître, et qu'ils seront devenus au-dessus des révolutions intérieures qu'un gouvernement despotique amène et nécessite ; quand, dis-je, toutes ces choses, qui sont dans l'ordre des possibles, et même des vraisemblances, seront arrivées, si le cours de la nature venoit à placer sur le trône de Russie un prince qui eût cette ambition dont on a vu des exemples, de parvenir à la monarchie universelle, j'oserai demander si nous serions fort en sûreté dans notre intérieur, et malgré notre éloignement. Je pense que la France ne doit point ambitionner de nouvelles conquêtes ; mais je conclus en même-tems qu'elle ne doit pas regarder d'un œil tranquille la formation d'un colosse, à l'aggrandissement duquel toute l'Europe est intéressée à

opposer des obstacles. La France ne doit jamais cesser de veiller à la conservation de son influence et de sa prépondérance, qui sont les fondemens inébranlables de son lustre et de sa prospérité. Elle doit s'appliquer sans cesse à conserver tous ses avantages ; elle doit même jouer le rôle de conservatrice des possessions des autres, soutenir l'équilibre de l'Europe, duquel elle est le centre et le pivot, et ne pas laisser déranger à un certain point ces proportions, et cette mesure de puissance des autres états, qui lui assurent la prééminence.

On suppose qu'il peut encore naître, dans le gouvernement Russe, des révolutions qui troubleront sa marche. Mais l'expérience nous apprend qu'au milieu des conjurations et des changemens il n'a rien perdu de sa force ; que ces secousses violentes et passagères, n'ont pas même ébranlé le trône : en y plaçant successivement plusieurs souverains diffé-

rens, le pouvoir a passé en d'autres mains, il est resté toujours le même ; il n'y a pas eu de guerre civile ; tout a été dans Pétersbourg comme dans Constantinople, l'ouvrage d'un jour ou d'une nuit, et toute la nation s'est réveillée ou couchée tranquille, en apprenant qu'elle avoit changé de maître. Si les révolutions qui sont arrivées en Russie depuis la mort de Pierre I. ne l'ont pas détruite, il n'est pas probable qu'aujourd'hui, que la succession a pris de la consistance, rien en arrête le cours.

Ainsi, tout concourt à pousser l'empire Russe dans la carrière d'aggrandissment qu'il s'est, pour ainsi dire, ouverte à l'insçu de l'Europe, et qui lui assureroit au moins un jour le rang de la puissance prépondérante dans cette belle partie du monde. En avançant cette assertion, j'ose interroger l'avenir ; mais sans prétendre l'avoir prouvée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux

établir aucun système : lorsqu'elles sont toutes par leur nature, trop obscures et trop compliquées pour qu'il soit possible d'arriver à des conséquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui sont probables. On connoît les peines que les peuples du nord eurent à renverser l'empire Romain; les destructeurs étoient sans cesse détruits : mais enfin ils en vinrent à bout ; leurs succès passèrent leurs espérances, et déjouèrent tous les calculs.

Il ne faut pas nous abuser, l'état des choses qui nous environnent ne peut pas toujours durer. Le tems et les circonstances préparent tous les jours de nouveaux changemens, et le siècle qui commence est destiné à en voir d'immenses dans le système politique du monde entier. L'Inde et l'Amérique ne seront pas éternellement les esclaves de l'Europe ; l'affranchissement des colonies Anglaises a ouvert pour le nouveau

monde une carrière nouvelle ; et plus tôt ou plus tard les chaînes qui le tiennent asservi échapperont aux mains de leurs maîtres.

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

RUSSIE MODERNE,

ET

SITUATION POLITIQUE DE CET EMPIRE

AU COMMENCEMENT DU XIXe. SIÈCLE.

SECTION PREMIÈRE.

État physique de la Russie.

§. Ier.

Etendue de la Russie.

De toutes les contrées de l'Europe, la Russie est peut-être celle qui mériteroit d'être décrite avec plus d'étendue. Le rôle important que joue cet empire sur la scène du monde, le degré de puissance auquel il s'est élevé, en moins d'un siècle, et

par-dessus tout, le desir de rectifier les idées fausses que l'Europe conserve d'un pays si nouveau pour elle, nous ont porté à n'omettre aucun des détails que nous avons cru capables de fixer l'opinion sur ce peuple, qui doit à l'immensité de la contrée qu'il habite, sur-tout à l'éclat du règne de Catherine II, la renommée dont il jouit. La gloire des souverains n'est-elle pas toujours inséparable de celle des peuples?

La Russie, cet empire peu connu et peu considéré il y a environ cent ans, parut tout-à-coup avec éclat sur le théâtre de l'Europe, au commencement du dix-huitième siècle; et après un court essai de sa puissance, elle devint l'arbitre du nord. Tout le système de l'Europe prit alors une autre forme. Les arts qu'elle cultivait avec tant de succès, furent transplantés et fleurirent sur les bords de la Neva, et près des eaux de l'Irtych. Un nouveau monde s'ouvrit pour le commerce. Les sciences, les mœurs, le luxe, les vertus et les vices de l'Europe occidentale

percèrent dans les déserts de l'Asie orientale, et jusqu'aux bords inhospitaliers de la mer glaciale.

L'empire de Russie est distingué sur le globe par l'étendue de son territoire, qui, des côtes orientales du Kamchatka, se prolonge au-delà de la rivière Dvina, qui se jette dans la mer Baltique à Riga; comprenant dans ses limites cent soixante-cinq degrés de longitude; occupant en largeur trente-deux degrés de latitude, depuis l'embouchure des fleuves du Volga, du Kouban, du Don et du Dnepre, qui vont se perdre dans la mer Caspienne, les Palus Méotides et le Pont-Euxin, jusqu'à la mer Glaciale.

Il est nécessaire d'observer qu'on ne comprend dans cette étendue générale que les domaines contigus, sans y renfermer aucune des îles, ni des nombreux promontoires, et des langues de terre qui en projettent. Si nous les prenons en considération, l'empire de Russie, suivant les cartes les meilleures et les plus nouvelles, s'étendra environ depuis le 43e. jusqu'au 78e.

degré de latitude, et depuis le 39e. jusqu'au 215e. de longitude ; cette dernière comprenant les îles situées dans la mer Orientale. La mer Glaciale le borne au nord, et le sépare du pôle par des glaces inaccessibles. Il confine au midi à la Tatarie Chinoise et à la Songarie, au pays des Kirguises, à la mer Caspienne, à la Géorgie, aux possessions des princes du Caucase, à la mer Noire et à la mer d'Azof. A l'orient, il est séparé de l'Amérique par l'Océan oriental. Il a pour limites à l'occident, la Laponie Suédoise et Danoise, la Finlande Suédoise, la mer Baltique, les possessions de la Prusse et de l'Autriche, et la Moldavie.

La nature divise ce vaste pays en deux parties très-inégales, par la chaîne des montagnes de l'Oural, qui le traverse du nord au sud.

En 1785, la superficie de l'empire étoit de 949,373 lieues carrées, dont la cinquième partie s'étendoit en Europe et le reste en Asie, ce qui faisoit à-peu-près un huitième et demi des terres connues

du globe, qui ne renferment ensemble que sept millions cent quarante-sept mille neuf cent quatre-vingt deux lieues carrées. On sait que la superficie de l'ancien continent est de quatre millions neuf cent quarante mille sept cent soixante-dix-huit lieues carrées, d'après le degré d'un grand cercle de vingt-cinq lieues, et que la surface du nouveau continent est de deux millions deux cent sept mille deux cent quatre lieues carrées. Ces deux superficies réunies ne font pas à beaucoup près le tiers de la surface totale du globe, qui est d'environ vingt-six millions de lieues carrées.

Il est manifeste, par ce léger apperçu, que l'étendue de l'empire Russe est beaucoup plus considérable que celle de la plus vaste monarchie des tems anciens ou modernes.

Afin de rendre plus sensible par une comparaison la grandeur extraordinaire du territoire Russe, ajoutons à l'exposé ci-dessus l'apperçu qu'un des Historiens les plus instruits a donné de l'étendue et

de la circonférence de l'empire romain, au faîte de sa puissance.

1°. A cette époque, l'empire Romain contenoit environ 1,600,000 milles carrés, par conséquent autant que la seule partie européenne de la Russie.

2°. Sa plus grande longueur, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer d'occident, étoit de 3,000 milles, et sa plus grande largeur, depuis la muraille d'Antonin jusqu'aux colonnes d'Hercule, 2,000 milles. Si nous mesurons la longueur de l'empire de Russie, nous trouverons de Riga à Anadiskoi-Ostrog, 9,684 verstes, et de là au port de Pierre et Paul, dans le Kamtchatka, 1750 verstes de plus.

3°. Les possessions des Romains couvroient un peu moins de 32 degrés de latitude; la Russie en comprend 35 et demi. Mais si nous considérons que la domination des Romains s'étendoit sur la plus belle partie de la zône tempérée (depuis le 24e. jusqu'au 56e. degré de latitude nord), et que ce territoire renfermoit les pays les plus fertiles et les plus abondans

des trois parties de l'ancien continent, cette supériorité apparente s'évanouit à l'instant.

Par son étendue et sa situation, la Russie a des frontières et des voisins différens. De deux côtés, au nord et à l'est, si nous omettons l'établissement situé sur le continent d'Amérique, elle est entourée par des mers. Des autres côtés, elle est bornée en partie par la terre-ferme, et en partie par des mers, et quelquefois par des fleuves et des rivières; savoir, à l'ouest, par le Dannemarck, la Suède et la Baltique; et au sud, par la Prusse, les états de la Maison d'Autriche, la Turquie, le Pont-Euxin et la mer Caspienne, la Perse, la Chine et différentes tribus de nations Nomades, presque sauvages ou non policées.

Cette diversité de bornes et de voisins exige des moyens différens de sûreté et de défense. Ils doivent consister en places fortes, ou dans une grande force de terre et de mer; mais les unes et les autres d'un genre différent, eu égard au terri-

toire et aux nations contre lesquelles elles doivent être employées. Dans quelques parties, des vaisseaux de lignes peuvent seuls assurer la tranquillité; dans d'autres, des bâtimens de guerre de médiocre grandeur, ou même de petites barques armées, produisent un effet suffisant: contre quelques voisins, on est obligé d'entretenir des places fortes sur les frontières; contre d'autres, une muraille de bois, ou des pieux fichés en terre, avec deux ou trois canons de fer, et une garnison de 80 à 200 hommes, répondent complètement au même but. Pour se défendre des attaques et des rapines des nations Nomades, on a formé des lignes de petits forts ou remparts. Où la sûreté l'exige, on emploie d'autres moyens de défense. Quelques parties sont assez défendues par elles-mêmes, sans avoir besoin d'aucun secours de l'art, telles que les côtes de la mer glaciale, et la partie déserte des frontières des Mongols.

De Tchoutzkaia-Zemlia, au nord de Kamtchatka, l'empire confine d'assez près à l'Amérique, dont, suivant les observations

les plus nouvelles, il n'est séparé que par un détroit de mer qui n'a pas plus de 175 milles anglais de large, (le détroit de Behring, que Busching appelle toujours le détroit de Cook).

Il n'est pas besoin de preuves pour démontrer que, par sa nature même, l'empire est susceptible de prendre progressivement un plus grand, et même un étonnant accroissement. Il a graduellement atteint un haut degré de puissance, particulièrement dans les tems modernes. La Russie, sans l'aide d'aucune alliance étrangère, et pourvu seulement qu'on fasse un emploi convenable de ses terres, sera toujours en état de résister aux attaques de quiconque voudroit tenter de l'envahir. De grandes possessions, un peuple brave, d'excellentes productions et des revenus considérables, la rendent véritablement grande et puissante.

§. II.

Nature du climat et du sol.

LA température et l'état de l'atmosphère ne peuvent être que très-variés dans un aussi vaste empire que la Russie. Dans quelques-unes de ses provinces le ciel est pur et l'air très-doux : mais il en est davantage où le froid est excessif. Il y en a aussi où la terre produit des exhalaisons insalubres. L'empire, relativement à sa température et aux productions qui dépendent immédiatement du climat, peut d'abord être divisé en trois grands districts.

1°. Le territoire qui s'étend du 60e au 78e degré de latitude nord.

2°. Celui situé entre le 50e et le 60e degré, aussi de latitude nord.

3°. Celui qui se trouve plus au sud du 50e degré de la même latitude.

Le premier est le plus froid. Il renferme la plus grande partie des gouvernemens d'Irkoutsk, de Tobolsk, de Wologda; la totalité de ceux d'Archangel, d'Olonetz,

de Wybourg, et une partie de la Permie, de Nowogorod et de St-Pétersbourg. Toutes ces contrées sont situées dans un climat très-froid, et l'hiver y est, surtout en Sibérie, excessivement rigoureux.

A Ostroug-Weliki, situé par le 61e degré de latitude nord, le mercure gela en plein air le 4 novembre 1786; le thermomètre de Réaumur indiquoit alors 31 deg. et demi de froid. Le 1er décembre au matin il en marquoit 40; le même jour il fut à 51, et le 7 décembre à 60. Le mercure gelé formoit une masse solide, sur laquelle il fallut frapper plusieurs coups de marteau pour en détacher quelques parties.

Le second district est, par rapport à sa fertilité, appelé le district tempéré; quoique le froid soit très âpre dans la moitié de ce district, c'est-à-dire, du 55e au 60e degré de latitude, on y trouve tous les légumes et beaucoup de fruits. Dans l'autre moitié, qui s'étend du 50e au 55e degré, le climat est bien plus doux, et il y croît beaucoup de plantes qui ne réussissent pas au-delà de cette latitude. Toute cette

belle et importante partie du territoire Russe comprend les gouvernemens de St-Pétersbourg, de Rével, de Riga, de Polotsk, de Mohilof, de Smolensko, de Pleskoff, de Nowogorod, de Twer, de Kostroma, de Koliwan, une partie de ceux de la Permie, d'Irkoutsk et d'Oufa : les gouvernemens de Moscow, de Volodimir, de Kazan, de Kalouga, de Toula, de Riazan, de Woronetz, de Tamboff, de Pensa, de Sinbirsk, de Koursk, d'Orel, de Tschernigoff, et une grande partie de ceux de Kieff, de Karkoff et de Saratoff.

Le troisième district est celui du climat chaud. Parmi les productions de ce district on a communément du vin et de la soie, qu'on ne peut pas avoir dans les autres. Là se trouvent les gouvernemens de la Tauride, d'Ekatarnoslaff, plus de la moitié de celui du Caucase, et une partie de ceux de Kief, de Karskoff, de Woronetz, de Saratoff, de Koliwan et d'Irskoutsk.

Le climat de la Tauride est très-agréable : les trois-quarts de l'année, les habitans y jouissent d'un beau tems et d'une douce

chaleur ; la nature n'a besoin que de trois mois de repos pour y renouveler sa fécondité. Le printems y commence ordinairement au mois de mars. Les plus grandes chaleurs s'y font sentir du 15 de mai au 15 d'août, et comme elles sont très-fortes, le vent qui soufle régulièrement depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, les rend presqu'insupportables. Heureusement que la pluie y rafraîchit souvent l'air; mais elle est quelquefois précédée par de violens coups de tonnerre. Les mois de septembre et d'octobre y sont communément les plus beaux de l'année. Le mauvais tems de l'automne n'y commence que vers la mi-novembre; le froid s'y fait sentir en décembre et en janvier; mais il est très-modéré, et rarement il dure plus de deux ou trois jours de suite. On doit pourtant remarquer, à cet égard, une grande différence entre les plaines et les montagnes de la Tauride ; le froid et le chaud ont plus d'intensité dans les plaines, et les pluies et les neiges y tombent moins fréquemment.

Dans les environs de Koursk en Ukraine, les melons, les pommes et toutes sortes de fruits sont mûrs au mois d'août, et le blé est déjà dans les granges. Les rivières y gèlent à la fin de novembre, ou au commencement de décembre; en mai il n'y a plus de glace.

Toutes les fois qu'il est question du climat de la Russie, il faudroit se rappeler ces quatre districts si différens entr'eux. Nous voyons qu'il y a des gouvernemens qui participent au climat de deux districts; d'autres, comme par exemple le gouvernement de Kolyvan, à celui de trois: le gouvernement d'Irkoutsk réunit celui de tous les quatre.

La Russie possède, ou du moins peut posséder tout ce que la nature produit dans ces parallèles; avantage dont ne se vante aucun autre état de l'Europe.

La haute latitude septentrionale de St-Pétersbourg, et sa situation dans un terrain bas, marécageux, couvert de bois et traversé par de grandes rivières, rendent le climat de cette ville âpre, froid, et à plu-

sieurs égards très-singulier. L'académie des sciences y a tenu un journal météorologique, depuis l'année 1725, époque de sa fondation, et la gelée de la Neva y a été régulièrement marquée depuis 1718: voici ce qui résulte de ces observations.

Pendant le printems il y a ordinairement beaucoup de glace, de neige et de pluie. Le mois de mars y est un mois très-froid, mais qui a de beaux jours. D'après une comparaison de dix années, ce mois a dix jours clairs, huit nébuleux, deux pluvieux et onze neigeux.

Le mois d'avril en a huit clairs, onze nébuleux, quatre où il tombe de la neige et sept de la pluie. Dans ce mois-là les hirondelles reparoissent, les arbres bourgeonnent et les fleurs printannières éclosent; c'est aussi le tems où la Neva se débarrasse de ses glaces.

En suivant toujours une comparaison de dix ans, on trouve que le mois de mai a treize jours clairs, cinq nébuleux, treize pluvieux, et n'est pas tout-à-fait exempt de neige. Assez souvent, durant la seconde

moitié de ce mois, il y a des jours où le tems est trés-orageux, ce qui arrête les progrès de la végétation et raccourcit l'été. Il y a aussi des jours très-froids.

L'été est communément très-beau à St-Pétersbourg; les plus longs jours y sont de 18 heures et demie, et alors les nuits sont si claires, qu'il est aisé de lire et d'écrire à onze heures du soir. Il y a un petit nombre de jours où la chaleur est excessive: mais on est dédommagé par la fraîcheur de la soirée, de la nuit et du matin. Quelquefois aussi l'été de St-Pétersbourg est humide et froid, et il gèle un peu dans la campagne des environs.

D'après l'estimation de dix années, citée plus haut, le mois de juin, dont les neuf premiers jours appartiennent au printems, a neuf jours clairs, huit nébuleux, et treize pendant lesquels il tombe de la pluie.

Juillet a treize jours clairs, quatre nébuleux et quatorze pluvieux; août huit jours clairs, quatre nébuleux, et seize pluvieux.

L'automne n'est pas beau à Pétersbourg; au contraire il est sombre, humide et orageux.

Le mois de septembre, dont les neuf premiers jours sont de l'été, a cinq jours clairs, huit nébuleux, seize pluvieux, un où il tombe de la neige.

Octobre a quatre jours clairs, neuf nébuleux, treize pluvieux et cinq neigeux.

Novembre est ordinairement un mois où l'hiver se fait sentir dès les premiers jours. Ce mois a cinq jours clairs, dix jours nébuleux, quatre pluvieux, et dix où il tombe de la neige. C'est ordinairement dans le cours de ce mois que la Neva se couvre de glaces.

L'hiver de Pétersbourg est toujours très-rigoureux: mais comme l'atmosphère y est ordinairement sèche, même lorsqu'il tombe de la neige, c'est la saison où il y a le moins de maladies et de mortalité. On observe même qu'un froid sec, quand il n'est pas à un trop grand degré d'intensité, donne plus de force et d'activité aux hommes et aux animaux. Le jour le plus court de Péters-

bourg est de 5 h. et demie ; et si, à cette époque le tems est nébuleux, on est obligé d'avoir presque toute la journée de la bougie ou de la chandelle allumée, malgré la clarté que répand la neige. Pendant tout l'hiver, la Neva, le lac Ladoga, le Peipous, le golphe de Cronstadt, et même celui de Finlande sont couverts d'une glace d'environ 20 pouces d'épaisseur.

Suivant l'estimation faite, comme je l'ai déjà dit, le mois de décembre, dont les neuf premiers jours appartiennent à l'automne, a neuf jours nébuleux, seize neigeux, et trois pluvieux.

Janvier, huit jours clairs, onze nébuleux, onze neigeux, et un pluvieux.

Le mois de février, huit jours clairs, six nébuleux, douze neigeux et deux pluvieux.

Il résulte de ce que je viens de rapprocher, qu'il y a quatre-vingt-dix-sept jours clairs dans l'année.

Les aurores boréales sont très-fréquentes à Pétersbourg ; elles ont souvent un très-grand éclat. Il en paroît ordinairement de vingt à trente par an, quelquefois même jusqu'à quarante.

Le tonnerre ne s'y fait entendre ni fréquemment, ni avec violence : ordinairement on l'y entend dans le cours de l'année de six à dix-huit fois. Le sommet de la tour de l'église de S. Pierre a été abattu par la foudre ; et depuis on y a placé un paratonnerre, ainsi que sur le palais de Gotschina et sur celui de Péterskoff.

On ne peut considérer aucune aire de vent comme prédominante à Pétersbourg. Ils y règnent les uns et les autres, tantôt plus souvent, tantôt moins : d'après les observations faites depuis 1725, il y a par an de douze à soixante-sept tempêtes : celles qui viennent de l'est interrompent la navigation, parce qu'elles font baisser les eaux du golfe de Cronstadt ; et celles de l'ouest sont dangereuses pour la ville, parce qu'elles font gonfler la Neva, et causent souvent de fortes inondations.

A Pétersbourg et dans les environs les gelées blanches sont très-communes ; elles couvrent les branches des arbres de très-brillantes crystallisations. Il n'y tombe pas ordinairement plus de six fois par an

de la grêle : elle est toujours très-petite. D'après le calcul fait, sur dix ans de comparaison, il y pleut chaque année cent quatre jours, et il y neige soixante-douze jours.

Suivant les observations que l'Académie des sciences a faites pendant vingt et quelques années, l'eau de la pluie et de la neige fondue, sans compter celle qui provenoit de la rosée, des brouillards, des gelées blanches et de la grêle, a été, à Pétersbourg, de 12 pouces et demi à 26 pouces trois-quarts; de sorte qu'elle auroit couvert entièrement la surface de la terre, si elle n'avoit pas été diminuée par évaporation ou par absorption. Le professeur Krast estime qu'il en tombe, année commune, 20 pouces et demi, dont la neige fondue fait à peu-près le tiers.

L'eau qui tombe annuellement à Londres est portée à 18 pouces et demi; à Paris à 17 pouces; à Berlin à 19 pouces trois-quarts; à Abo en Finlande à 23 pouces trois-quarts.

A Pétersbourg le mois de septembre est le plus humide, et celui de mars le plus

sec. Les effets de la gelée y sont très remarquables. Le nombre de jours où il gèle est ordinairement de 150 à 190, et chaque hiver, la terre gèle jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur. La glace de la Neva a de 24 à 36 pouces d'épais; communément elle en a 28. Quoique cette masse soit composée de feuilles de glace qui se forment horisontalement les unes sur les autres, on voit, au dégel, que les blocs qui en sont détachés, tombent par pièces perpendiculaires, d'un doigt d'épais. Lorsqu'au printems, la glace est encore assez forte pour qu'on se promène sur la rivière, on y enfonce aisément un bâton, qui en même tems fait descendre une de ces pièces perpendiculaires dont je viens de parler.

La manière dont la Neva commence à se couvrir de glaces, et sa débacle, sont des phénomènes très-remarquables. Quand elle doit prendre, on voit d'abord flotter quelques glaçons, qui croissent rapidement, et l'on se hâte d'ôter les ponts qui la traversent, de peur qu'ils ne soient entraînés. Pendant un jour ou deux, les glaçons suivent le

courant, et on passe la rivière en bateau, jusqu'à ce qu'ils soient adhérens et que de nouvelles feuilles de glace se forment. Aussi tôt on traverse la Neva à pied. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir, deux heures après que les bateaux ont cessé de naviguer, la rivière couverte de piétons.

La débacle de la Neva se fait presque toujours subitement. Au printems, l'eau de la neige fondue couvre la glace, qui devient alors spongieuse, et à mesure que l'eau pénètre dans ses interstices, elle prend une couleur noirâtre; ensuite, on voit des intervalles sans glace; mais les chemins battus se soutiennent, et il y a des gens qui passent encore, tandis que des bateaux vont à la rame entre ces chemins et les glaçons flottans. Lorsqu'enfin les chemins se brisent, les glaçons continuent pendant quelques jours à flotter vers le golfe; après quoi, la route reparoît dans toute sa beauté. Au bout de huit à quinze jours, la Neva charrie les glaces du lac Ladoga; ce qui dure deux ou trois jours de suite,

et rend l'atmosphère extrêmement froide.

Lorsque la rivière commence à être navigable pour les bateaux, cet évènement est annoncé à la ville par une décharge de trois pièces de canon, faite par la forteresse. Alors l'intendant du fort monte dans une barque décorée du pavillon de la ville, et suivi de plusieurs autres bateaux, se rend devant la forteresse qu'il salue de sept coups de canon; celle-ci répond par cinq coups : de là il se dirige vers le Palais impérial d'hiver; rendu près de la rive, il fait une nouvelle décharge, suivie de trois acclamations de l'équipage, que répètent ceux des bateaux qui l'accompagnent en grand nombre. Tout le cortège retourne ensuite au lieu d'où il est parti. Avant cette cérémonie, aucun bateau n'oseroit se montrer sur la Neva; mais dès cet instant elle est libre pour tout le monde: et tant que la rivière continue d'être navigable, le lever et le coucher du soleil sont annoncés par un coup de canon tiré de la forteresse; mais cet usage discontinue pendant tout le

tems que la Neva est couverte de glaces.

La Russie s'étendant prodigieusement de tous côtés, elle doit réunir tous les climats. A l'exception, cependant, de quelques contrées voisines de la mer Caspienne et de la Perse, où les chaleurs sont quelquefois extrêmes, et vont souvent à vingt-sept degrés de Réaumur, à l'ombre, il paroît que le froid domine dans ce vaste empire. L'air des provinces septentrionales, jusqu'au 62 ou 63e. degré, est plus sain que celui des provinces du midi.

Les étrangers doivent user de grandes précautions contre le froid, même avant d'entrer en Russie : nous leur conseillons de les prendre dès le nord de l'Allemagne. Ils devront porter, indépendamment d'un gilet fort chaud sous la veste, une large ceinture de flanelle à plusieurs doubles, qu'ils ne quitteront jamais, et qu'ils ne changeront que devant le feu, ou dans un appartement bien chauffé. Quelquefois les étrangers, et particulièrement nos compatriotes, qui ne doutent de rien, veulent braver les usages reçus, et se vêtir comme

en France ; qu'ils renoncent à cette petite gloriole, ils en seroient les dupes, et paieroient peut-être la leçon bien cher.

Les appartemens sont ordinairement chauffés à 15 ou 16 dégrés de Réaumur, et la chaleur ne varie pas. Les poëles, car on n'y connoît les cheminées que comme ornement, sont faits comme en Suède : le tuyau circule dans la cheminée, de manière que la chaleur parcourt beaucoup de chemin avant de sortir de l'appartement. Si l'on restoit renfermé pendant l'hiver, ce seroit un printems continuel. Nulle part on ne souffre moins du froid que dans les pays du Nord; et si l'on n'appercevoit à travers des fenêtres, la neige, les traîneaux, les mougiks avec leurs barbes couvertes de glaçons, rien ne rappelleroit la saison où l'on se trouve. Cette saison, au reste, n'est pas désagréable; le soleil est ordinairement clair, le ciel pur, l'air calme ; en se couvrant bien, on a du plaisir à marcher, et cet exercice est très-favorable à la santé.

Le froid et la glace ne sont pas sans

avantage; ils abrégent les distances. Les gens de pied, les cavaliers, même les voitures chargées des plus pesans fardeaux, peuvent en hiver traverser la Neva, ainsi que les autres rivières, les lacs, les canaux, dans toutes les directions; et pendant qu'on ne peut naviguer dans le golfe de Cronstadt, on s'en dédommage en y transportant en traîneaux toutes sortes de marchandises.

Le froid sert aussi à conserver les viandes et le poisson pendant six mois de suite. Quand on veut les faire dégeler pour la consommation journalière, on les fait tremper dans l'eau froide pendant une heure ou deux, selon la grosseur du morceau de viande ou de l'animal. Une poule, par exemple, est dégelée en moins d'une heure. Si le dégel s'opère trop lentement, on change l'eau de tems en tems. On connoît que la viande est entièrement dégelée, lorsque les bulles d'air montent à la superficie de l'eau; alors on prend la viande, on l'essuie bien, on la fait cuire, et on trouve qu'elle n'a rien perdu, ni de son

goût, ni de sa tendreté. Le poisson qu'on fait également dégeler, est aussi bon que s'il venoit d'être pêché; mais si l'on employoit de l'eau chaude pour cette opération, la viande et le poisson seroient gâtés.

Dans plusieurs provinces de la Russie, et sur-tout en Sibérie, on fait de la glace un usage dont on n'a point d'idée ailleurs: on s'en sert pour empêcher le froid de pénétrer dans les maisons. Si les fenêtres ne sont pas hermétiquement fermées, elles ne peuvent garantir les appartemens du froid extérieur: ainsi on taille des morceaux de la grandeur des fenêtres, et on les pose en dehors comme un double chassis de verre. Pour les faire tenir, on n'a qu'à y verser de l'eau, qui se gèle aussitôt et les attache fortement. Ces vitraux de glace ont le double avantage d'arrêter absolument le passage de l'air, et de ne point intercepter la lumière.

Comme les glacières sont nécessaires à Pétersbourg, pour conserver les provisions pendant l'été, chaque maison a la sienne,

et on y transporte tous les ans de grandes quantités de glace qu'on prend dans la rivière. Cette opération se fait ordinairement au mois de février.

Le froid sert aussi aux plaisirs des habitans, en leur fournissant l'occasion de faire des courses de traîneaux, et de construire des montagnes de glace, du haut desquelles ils glissent; exercice singulièrement admiré du peuple de Pétersbourg. La hauteur de ces montagnes, sur lesquelles on voit, les jours de dimanche et fête, de cinq à six mille personnes, donne aux étrangers une étonnante idée de la force et de la solidité de la glace.

Le palais de glace, que l'impératrice Anne fit élever en 1740, sur les bords de la Neva, montre tout ce qu'on peut faire en ce genre. Il fut construit de grands quartiers de glace, préparés comme des pierres de taille. Cet édifice avoit cinquante-deux pieds de long, seize de large, et vingt de haut. Les murs étoient de trois pieds d'épais. On voyoit dans les divers appartemens, des tables, des chaises, des

lits, et toute sorte de meubles en glace. Devant le palais étoient des pyramides, des statues, deux mortiers et six canons de six livres de balle, le tout aussi de glace. On essaya un de ces canons, dans lequel on ne mit que quatre onces de poudre; le boulet traversa une planche de deux pouces d'épais, à soixante pas de distance, et ni le canon de glace, ni son affut, qui étoient de la même matière, ne furent nullement gâtés. En 1770, Grégoire Orloff renouvela cette expérience et eut le même succès.

Durant la nuit, l'illumination du palais de glace faisoit le plus plus brillant effet. L'impératrice Anne y donna plusieurs fêtes. La plus bizarre de ces fêtes fut la noce d'un prince Gallitzin, qu'Anne fit son bouffon, et força d'épouser une fille du peuple, parce qu'il avoit embrassé la religion catholique. Ces époux furent conduits au palais de glace, dans une cage portée par un éléphant, et accompagnés de quatre cents personnes montées sur des chameaux, ou sur des traîneaux attelés

de cochons, de boucs, de chiens, de rennes. Ensuite on leur donna pour lit nuptial, un lit de glace, où ils furent obligés de passer la nuit.

Mais si le froid a des avantages, il a aussi de grands inconvéniens. Un des plus terrible est celui d'exposer l'homme à geler entièrement ou en partie, c'est à-dire, à périr ou à rester mutilé. Aussi, voit-on souvent en Russie des personnes à qui il manque, soit le nez, soit une oreille, ou bien les doigts des pieds ou des mains.

Un membre qui vient d'être gelé, est absolument insensible, et paroît plus blanc qu'aucune autre partie du corps. Pour le dégeler, on commence par le frotter bien fort avec de la neige. Dès qu'on s'apperçoit que quelque sentiment y revient, on continue le frottement; mais au lieu de neige on se sert d'eau froide. Si la congélation ne fait que de commencer, il suffit de frotter la partie gelée avec un morceau de laine; mais si la congélation a duré un peu de tems, le frottement avec la laine, avec la neige ou avec l'eau

froide, ne la fait point disparoître; il faut plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, et l'y tenir long-tems, puis on vient au frottement.

Les habitans d'Yakoutsk couvrent ensuite les membres gelés avec de la bouze de vache ou de la terre glaise, ou même avec un mélange de l'un et de l'autre. Ils prétendent que ce topique dissipe peu à peu l'inflammation des membres gelés et leur rend la vie. Ils le regardent, en outre, comme un puissant préservatif; et lorsqu'ils se mettent en voyage pendant le froid, ils en enduisent toutes les parties de leur corps, dont ils craignent la congélation.

A Moscow, la rivière gèle vers le milieu ou la fin de novembre, et les glaces disparoissent dans le mois de mars ou au commencement d'avril. Les bouleaux y verdissent en mai, et s'y dépouillent de leurs feuilles en septembre. Près de Gourieff, le fleuve Oural n'a plus de glace dès les premiers jours du mois de mars.

Depuis la fondation de Pétersbourg, le plus grand froid qu'on y ait senti a eu lieu le 6 janvier 1760 : le thermomètre y descendit à 32 degrés et demi. D'après toutes les observations thermométriques, recueillies par l'académie des Sciences, on trouve que le plus grand froid se fait sentir au mois de janvier, et que son intensité peut être estimée, année commune, à 22 degrés. Des mêmes observations il résulte aussi que le plus grand chaud est ordinairement de 23 degrés, et qu'il a lieu en juillet.

Quand on lit ce que les anciens historiens ont dit du climat de l'Allemagne, on ne peut s'empêcher d'être étonné. Suivant eux, les contrées qui, des bords du Danube et du Rhin remontent vers le nord, étoient désolées par un hiver presque continuel, et il y tomboit une si grande quantité de neige, qu'il étoit impossible de les habiter.

Virgile et Ovide n'auroient pas avancé que sur les rives du Danube et dans la Thrace, le vin geloit si fort, qu'on étoit dans l'usage de le séparer par morceaux,

si le climat de ce pays n'avoit pas été excessivement froid. Pline, le naturaliste, se plaint que l'abondance des neiges qui tomboit de son tems dans la Scythie européenne, ne permettoit pas de voir les objets les moins éloignés. Pomponius Mela observe que les raisins n'y murissoient jamais. Enfin, tous les auteurs Romains parlent du nord de la Germanie, comme d'un pays rempli de forêts, de lacs, de marais, et éternellement couvert de neiges et de glaces; et ils disent que les vents perçans qui souffloient de cette partie, apportoient toujours des tempêtes, de la neige et de la gelée.

On sait qu'à présent le climat de l'Allemagne est bien différent de ce qu'il étoit du tems de Pline et de Pomponius; mais c'est ce qui sert à nous expliquer pourquoi une partie de l'empire Russe, placé sous la même latitude que Milan, Bordeaux et d'autres villes, qui jouissent du climat le plus agréable, a une température très-froide. Par exemple, Moscow gît sous le parallèle de l'Angleterre, et

cependant à Moscow, le froid, non moins fort qu'à Pétersbourg, va ordinairement jusqu'à 22 degrés, et passe de beaucoup celui d'Angleterre ; par conséquent, il faut que des causes majeures occasionnent une si grande différence entre deux lieux qui se trouvent sous la même latitude.

Pour ce qui a rapport au climat, Pétersbourg et Moscow sont, à l'Angleterre et au nord de la France, ce que l'Allemagne et les pays situés au-delà du 50e. et du 55e. degrés, étoient à l'Italie avant d'être cultivés. Nous devons donc croire que la température de la Russie n'est plus froide que celle des autres contrées de l'Europe situées sous une même latitude, qu'à raison du grand nombre de lacs, de marais et de vastes forêts qu'elle renferme ; d'autant plus que ses montagnes ne sont pas extraordinairement élevées, et que la plus grande partie de l'empire consiste en plaines.

L'on sait que l'eau absorbe une grande partie de la chaleur qui, en même-tems, s'évapore avec elle ; conséquemment, dans

les pays où il y a beaucoup d'eau, la chaleur, en s'unissant à cet élément, doit devenir bien moins sensible. L'on sait aussi, et on l'a observé de nos jours, que le dessèchement des marais et la diminution des forêts, occasionnent un grand changement dans la température.

Quant aux régions septentrionales, il n'est pas difficile de comprendre que le froid doit y augmenter rapidement, par rapport à l'applattissement du globe, et que dans la même proportion elles sont privées de la lumière du soleil, à cause de la déclinaison méridionale de cet astre. De sorte qu'à Archangel, par exemple, dans le mois de décembre, où les jours sont les plus courts, le soleil ne paroît au-dessus de l'horizon que 3 heures 12 minutes, et dans le mois de juin il y est visible 20 heures 48 minutes. Dans les pays plus septentrionaux, on ne le voit pas pendant toute la durée de l'hiver.

En 1791, le froid se fit sentir à Pétersbourg dès le 14 septembre, et ne cessa que le 3 mai 1792, de sorte qu'il dura

deux cents trente deux jours. On compte cent dix-neuf jours où il gela consécutivement, vingt-cinq où il ne gela pas du tout, et cent soixante-treize où le thermomètre fut au-dessous du point de congélation. Pendant cent soixante-neuf jours le temps fut à demi nébuleux, et pendant cent vingt trois entièrement sombre. Il y eut quarante-un jours d'épais brouillards, soixante-neuf où il tomba de la neige, cent douze de la pluie, et deux de la grêle.

L'on peut aisément conclure de ces observations, que dans un climat tel que celui de Pétersbourg, il ne reste pas beaucoup de jours à employer aux travaux de l'agriculture; et il y a si peu de bras et de si mauvais instrumens aratoires, que la terre n'y peut pas être bien cultivée. Dans les contrées plus septentrionales, et dans celles qui sont plus éloignées de la mer, on a encore moins de tems; par conséquent, l'agriculture doit y être plus négligée, à moins qu'il n'y ait plus de laboureurs, de meilleurs instrumens, et

tout ce qui peut faciliter le travail. Quand cela arrive, la température est adoucie par les changemens graduels qu'éprouve la surface du sol, et sur-tout par l'essartement des grandes forêts et le dessèchement des marais.

Avant de considérer les autres causes du froid qu'on ressent en Russie, il est nécessaire de faire une remarque sur la position géographique de cet empire. Tous les pays qui gissent par le 60e. degré de latitude et au-dessous, depuis le 50e. degré de longitude jusqu'au 120e., reçoivent dans une direction nord et sud, le vent qui a traversé une espace de 2400 milles anglais, en-deçà du pôle arctique, et de 3150 au-delà, espace éternellement chargé de neiges et de glaces. Les contrées qui gissent plus bas, n'ont pas des glaces éternelles; mais elles sont couvertes de marais, de lacs et de forêts. Les vents d'est traversent un espace non moins inculte, non moins désert, et de 9000 milles anglais d'étendue; la seule baie qu'ils rencontrent est remplie de glaces. Le chan-

gement que ce passage occasionne dans la température, peut être estimé d'après les diverses expériences qui ont été faites sur l'air sec et humide, et sur l'absorption de la chaleur par la vapeur de l'eau. Ce changement est aussi parfaitement analogue à la force singulière de l'électricité atmosphérique, pendant que les vents de nord et de nord-est soufflent en hiver, et que le froid est si perçant que l'air atteint, suivant l'hygromètre, jusqu'au 95°. degré de sécheresse.

La déclinaison du soleil, et son absence totale en quelques endroits, sont cause qu'on y voit cesser l'expension ordinaire de la chaleur. Différentes causes produisent une chaleur sensible dans les régions où les rayons du soleil ne trouvent aucun obstacle à leur activité; mais elles sont presque nulles dans les contrées qui, sous le même parallèle, sont marécageuses et couvertes de bois. La chaleur y est absorbée, et le froid vivement senti. Les différences de la température sont souvent très-remarquables à de petites distances. On sent un

froid assez vif en été, quand on s'approche d'un endroit boisé ou marécageux, parce que l'air condensé s'élève et fait baisser tout-à-coup le thermomètre de quelques degrés.

De ce que je viens de rapporter, on peut inférer qu'il y a une saison où, dans une grande partie de la Russie, les causes productives de la chaleur manquent, et une autre où la qualité de la terre et la quantité de vapeurs qu'elle exhale, s'opposent à ces causes.

Il est donc vraisemblable que la situation et l'état inculte de ces contrées, influent également sur leur climat. Lorsque le vent souffle du nord-est, et que l'air est sec et brillant, il faut en conclure que l'air qui traverse alors un si vaste espace, ne rencontre rien qui lui ôte une partie de sa froidure; et en effet, la neige y couvre les arbres et tous les autres objets qui pourroient absorber une certaine quantité de ses particules glaciales; toutes les inégalités du sol sont applanies; les sommets des arbres sont arrondis, et leurs branches affaissées par la neige sous la-

quelle ils sont presqu'entièrement ensevelis.

Dans les provinces septentrionales de la Russie, on voit beaucoup d'arbres dont le bout des branches est incliné sous le poids de la neige, qui, en gelant, les incruste dans une masse de glaces. Quelquefois, la neige qui continue à tomber est si considérable, que ces branches cassent et s'affaissent sur celles qui sont au-dessous, et qui bientôt disparoissent dans la neige. Ce qu'on vient de lire sur le climat de la Russie, doit donner une idée de l'immense quantité de neige qui s'accumule pendant 72 jours et 72 nuits qu'il ne cesse d'en tomber.

D'après quelques phénomènes mentionnés dans les voyages des académiciens, on seroit tenté de supposer que le nord même de la Sibérie devoit avoir anciennement un climat beaucoup plus doux qu'il ne l'est aujourd'hui, ou qu'il y a eu une étonnante révolution dans la nature. A l'appui de cette supposition, on peut produire les squelettes d'éléphans et d'autres

gros animaux, qu'on a trouvés dans la terre, sur les côtes de la mer et sur les bords des fleuves qui baignent ces contrées. Ces os et ces dents ont été décrits par M. Pallas. On les connoît dans toutes ces contrées sous le nom d'os de *mammont*. Il en a été envoyé un grand nombre à Pétersbourg; où l'on peut les voir dans le muséum de l'académie des Sciences; mais ils sont mal arrangés. Si ces animaux ont vécu dans les pays où se trouvent leurs os, il est certain que ces régions doivent avoir eu un climat beaucoup plus chaud. Y sont-ils venus vivans? Qu'est-ce qui a pu les y attirer? Y ont-ils été portés par les eaux après leur mort? Quelle inondation n'a-t-il pas fallu alors pour les y transporter? ou bien sont-ce des os d'animaux marins?

L'air est très-salubre dans tous les gouvernemens du nord, et dans ceux qui sont un peu élevés. Il y pleut communément beaucoup; quelques-unes des parties adjacentes aux mers, lacs et grandes rivières, sont souvent obscurcies par d'épais brouillards; mais la plus grande partie de l'em-

pire jouit d'un ciel clair et d'un air qui n'est que trop fréquemment sec.

Les vents sont trés-violens dans quelques parties, spécialement en Sibérie, ou régnent pendant l'hiver de terribles tempêtes, qui ensevelissent fréquemment les hommes et les animaux sous des tourbillons de sable et de neige.

Dans la majeure partie des districts, les orages ne sont pas aussi fréquens, ni à beaucoup près aussi violens qu'ils le sont en d'autres pays, et on n'a pas de connoissance que le tonnerre y ait jamais fait aucun mal. Dans les contrées du nord, le tonnerre et les éclairs sont même de grandes raretés.

D'un autre côté, les aurores boréales paroissent fréquemment; et dans plusieurs districts vers le nord, excepté pendant quelques mois, on les voit presque journellement.

Dans les contrées du nord, les jours d'hiver sont extrêmement courts, et d'autant plus longs en été. Les tremblemens de terre y sont rares.

On peut croire que la qualité du sol varie extrêmement dans cet immense empire. Il y a des gouvernemens entiers et très-étendus qui sont couverts de montagnes ; mais d'autres en plus grand nombre encore, sont composés de vastes plaines et de déserts, dont quelques-uns sont inexploitables. Il règne à cet égard une plus grande diversité encore que dans le climat. Là, sont de délicieuses et charmantes contrées, où la nature semble s'être plue à répandre, d'une main libérale, ses dons de toute espèce, tandis qu'elle a tellement agi en marâtre envers d'autres, que tout ici paroît triste et désert. Nous ne devons pas juger du pays en général, d'après l'une ou l'autre de ces apparences ; cependant un grand nombre d'étrangers adhèrent encore à l'idée folle que la Russie est un pays entièrement brut et sans aucunes traces de la belle nature.

La Russie est divisée naturellement en deux grandes parties, par une chaîne de montagnes appelée *Oural*, qui forme dans toute sa largeur une barière non inter-

rompue, séparant la Sibérie du reste de la Russie.

La partie de la Russie située de ce côté-ci des montagnes de l'Oural, présente une vaste plaine descendant graduellement vers l'ouest. Cette plaine, à raison de sa prodigieuse étendue, a une grande variété de climat, de sols et de productions. La partie du nord est très-boisée, marécageuse, peu susceptible de culture, et a une inclinaison sensible vers la mer Blanche et la mer Glaciale. L'autre partie de cette grande plaine renferme tout le pays qui longe le Volga, jusqu'aux déserts qui bordent les mers Caspienne et d'Azof. C'est la plus belle partie de la Russie; elle est généralement riche et fertile, et contient plus de terres arables et de prairies, que de forêts, de marais ou de déserts incultes.

La partie située de l'autre côté des montagnes de l'Oural, connue sous le nom de Sibérie, est un pays plat, d'une étendue considérable, déclinant imperceptiblement vers la mer Glaciale, et s'é-

levant par gradations également insensibles vers le sud, où elle forme enfin une grande chaîne de montagnes, qui servent de bornes à la Russie du côté de la Chine. Entre l'Oby, l'Irtich et les montagnes d'Altai, se trouve une plaine très-étendue, dont la partie septentrionale est très-propre à l'agriculture; mais la partie méridionale, au contraire, n'est qu'un désert rempli de sables et de marais.

Malgré sa position, c'est-à-dire dans ses latitudes méridionales et dans celle du milieu, la plus grande partie de la Sibérie, est extrêmement fertile et susceptible de toutes les espèces de productions; mais les parties septentrionales et orientales étant couvertes de bois, elles se trouvent privées de cet avantage, et ne sont propres ni au pâturage, ni à la culture.

§. III.

Montagnes et Plaines, ou Steppes, Forêts, Chemins, Marais et Pâturages.

LES montagnes de la Russie peuvent être divisées en onze parties distinctes, dont la plupart forment des chaînes principales.

1°. Les montagnes du nord, qui s'étendent entre la Baltique et la mer Blanche: elles sont presque toutes au-delà du 60e. degré de latitude nord, et occupent en longueur, de l'est à l'ouest, un espace de plus de 15 degrés. Elles sont pour la plupart très-peu connues. La chaîne principale, ou les plus élevées de ces montagnes, viennent de la Suède, et elles s'étendent en partie au-delà des côtes septentrionales de la Baltique, et des lacs de Ladoga et d'Onega vers la mer Blanche, dans laquelle elles se prolongent. Leurs formes extérieures manifestent, d'une manière claire, qu'elles ont subi de fréquentes révolutions; car elles sont pour la plupart fortement

mutilées : elles sont fréquemment pointues, avec des parties saillantes, mais en général d'une hauteur modérée.

Quoique les vastes lacs de Ladoga et d'Onega, et un grand nombre d'autres inférieurs, se trouvent dans le voisinage, il ne sort de ces montagnes aucune grosse rivière, à l'exception de la Newa et de quelques autres qui tirent leur source des lacs voisins.

2°. Le grand plateau appelé jadis *montagnes d'Alaounsk*, et placé entre Moscow, Tonpetz, Smolensko et Toula, forme le centre de la Russie; le Dnepre, le Don, le Volga prennent leur source d'un côté de ce plateau, tandis que du côté opposé sortent la Dwina occidentale, la Lowat et plusieurs autres rivières; ses rameaux s'étendent jusqu'à la chaîne Ouralique. Il est parsemé d'éminences peu exhaussées, parmi lesquelles les monts Waldai occupent le premier rang.

3°. Les montagnes de la Tauride la bornent au sud et font les rives du Pont-Euxin. Il est très-probable que ce rang de

montagnes fait la continuation des montagnes du Caucase. Les bornes de la partie montagneuse du côté du nord, s'étendent jusqu'au Salghir et au Boulganak. En effet, le terrein va en s'élevant d'une manière sensible depuis ces rivières jusqu'au pied des montagnes, qui augmentent par degrés, et couronnent le rivage du sud en demi cercle. L'une des extrémités s'étend à l'est jusqu'à Caffa, et l'autre à l'ouest, presque jusqu'à l'embouchure de l'Aalma.

Cette chaîne renferme des sources. Les unes coulent vers le nord et se distribuent dans toutes les vallées; les autres arrosent du côté du midi les terres situées sur les bords de la mer Noire. Le Tchetirday, l'une des montagnes les plus élevées du pays, est le point de partage des eaux; et comme elle se trouve presqu'au milieu de la péninsule, prise dans sa largeur, il faut en conclure qu'elle en est la partie la plus élevée.

Toutes ces rivières et ruisseaux se précipitent des montagnes escarpées dans les vallons avec tant de rapidité qu'elles for-

ment des cascades, et embellissent le paysage qui les environne. Les plus belles se trouvent au nord; il en est une qui se précipite d'un rocher escarpé de plus de deux cents toises de hauteur, et produit l'effet le plus agréable, quand ses eaux sont grossies par la pluie.

4°. Le Caucase. Il présente trois rangs de montagnes: le premier n'est réellement composé que de hautes collines; le second, beaucoup plus rapproché du premier que du troisième, peut passer pour de véritables montagnes; elles ne sont pas cependant couvertes de neiges, et les bois y croissent jusqu'à leur sommet. Le troisième rang présente une continuité de montagnes très-hautes: la route qui traverse cette troisième chaîne a été pratiquée dans les flancs des montagnes, dont elle suit les différentes gorges; elle côtoie et coupe en plusieurs points le Tereck, dont la rapidité est inconcevable. La cour de Pétersbourg y a fait faire de grands travaux pour la rendre praticable, et assurer son influence, ou plutôt sa domination en Géorgie.

La longueur des montagnes du Caucase de l'ouest à l'est est d'environ 222 lieues de France, de 25 au degré, ou 621 milles anglais, entre le pont Euxin et la mer Caspienne, et elles confinent au nord et au sud, à des contrées unies. Cette chaîne, dans sa partie la plus élevée, est couverte de glaces éternelles, sur une étendue d'environ cinq milles; plusieurs de ses vallées, extrêmement fertiles, sont garnies de bois charmans, composés d'arbres forestiers de différentes et d'excellentes espèces. Du côté de la Russie, le Terek, le Kouban, la Koumma et beaucoup de rivières prennent leur source dans ces montagnes.

5°. Montagnes de l'Oural. Cette fameuse chaîne de montagnes qui forme les bornes naturelles entre l'Europe et l'Asie septentrionale, s'appelle communément l'*Oural* ou la *Ceinture*, comme si elle entouroit le globe. Les anciens donnoient à cette chaîne le nom de montagnes hyperboréennes, ou ryphéennes. Ces montagnes du sud au nord, forment une ligne presque droite, de plus de 1500 milles de

longueur; elles sont très-riches en minéraux. On y a construit des ouvrages considérables, pour exploiter l'or, le cuivre et le fer, et ils sont d'un grand produit. On y élève beaucoup de bétail; elles renferment aussi une grande abondance d'oiseaux et d'animaux sauvages, entr'autres des martres, des castors, des rennes, des élans, etc. Les principales rivières qui en tirent leurs sources, sont la Sorva, le Tobol, l'Oural, la Belaia, la Kamma, la Petchora, etc.

6°. Les montagnes d'Altai font partie de la haute chaîne de rochers qui occupe tout l'espace situé entre l'Irtich et l'Yenissei. Elles fixent aussi les limites entre la Sibérie et l'empire Chinois, depuis l'Irtich jusqu'à l'Amour.

De toutes les montagnes du centre de l'Asie, celles d'Altai paroissent être les plus élevées, les plus étendues et les plus contigues. Au milieu de ces hautes montagnes, l'énorme montagne, si fameuse parmi toutes ces nations, le Bog-dola, ou Bogdo-alin, élève ses cimes pointues; si ce n'est

pas une des plus hautes, c'est au moins la plus frappante de toutes les montagnes colossales de ces régions, par sa forme raboteuse, escarpée, irrégulière, et par toutes les preuves qu'elle offre de quelque violente agitation de la terre.

La plus grande partie de ces montagnes d'Altai est plus pelée que boisée. Les principales rivières qui en sortent sont l'Irtich, la Boucktarma, l'Oulba, l'Obi et ses principales rivières, l'Alai, la Katounaca, l'Yous et l'Abakan. Les régions supérieures des montagnes sont extrêmement abondantes en eaux.

7°. On appelle montagnes de Sayan les chaînes entre les rivières qui tombent dans l'Yenissei et le Selenga, et qui entourent le lac Baiskal. Quoique cette chaîne soit en quelques endroits totalement pelée, cependant dans sa plus grande partie, au moins dans les vallées, elle est peuplée de forêts. Les principales rivières des montagnes Saganes sont l'Yenissei, la Touba, la Mara, le Kan, la Byroussa, l'Ouda, l'Uka, l'Yrkout, etc.

8°. Les montagnes du Baikal suivent à-peu-près la même direction que le lac ou la mer Baikal. Cette chaîne le borde des deux côtés du sud au nord, et au nord-est quelques parties de ces montagnes sont si élevées, que la neige n'y fond jamais. Du sein même de cette mer ou lac, il s'élève au-dessus des eaux beaucoup de rochers escarpés et très-hauts, qui forment autant d'îles. Les montagnes sont en partie pelées; mais la plupart sont garnies de forêts. Les rivières qui en sortent sont la Selenga, l'Angara, la Lena, le Veloni et la Tounegoura.

9°. Les montagnes de Nertchinskoi comprennent tout l'espace situé entre la Selenga et l'Argoun, et portent très-haut leurs cîmes de granit escarpées et très-mutilées. On y a ouvert beaucoup de mines depuis le commencement de ce siècle. Plusieurs sont encore en pleine exploitation. Ces régions contiennent un grand nombre de forêts. Les principales rivières sont la Selenga, le Vitim, le Karenga, la Mouza, l'Ingoda, l'Amour, l'Argoun, etc.

10°. Les montagnes d'Okhotsk sont connues sous le nom de Stanowi-Khrebet; elles courent, d'un côté, vers le nord, le long de la terre; de l'autre côté dans l'ouest, vers le golfe d'Oudenskoi. Toutes ces grandes régions montagneuses sont presqu'inconnues. Il y a peu de bois dans la plus grande partie de ces montagnes. Ses principales rivières, du côté de la Russie, sont l'Amega, l'Aldan, la Maia, la Kolyma et l'Anadyr.

11°. Les montagnes du Kamtchatka. Cette péninsule consiste en une chaîne de montagnes de rochers, bornée du côté de la terre ferme par les golfes de Penchensk et d'Anadirsk. Les îles Kouriles, sur le promontoire méridional, font partie de cette chaîne, qui est liée à l'Amérique septentrionale par les îles Aleoutiennes. La rivière la plus considérable de cette péninsule, est celle du Kamtchatka. L'extrémité orientale de l'Asie, ainsi que la partie nord-ouest du continent qui lui est opposée, sont couvertes de montagnes, et les côtes sont pour la plupart boule-

versées; mais nous n'avons aucune relation distincte qui les concerne.

Quelque grandes et nombreuses que soient les contrées de l'empire de Russie couvertes de montagnes, cependant, sa plus grande partie consiste en plaines et en pays plats, dont plusieurs sont d'une étendue extraordinaire. Les plaines sont connues sous le nom de *Steppes*: déserts. Les plus remarquables sont celles de *Petchora*, bornées au nord par la mer Blanche et la mer Glaciale; à l'ouest par la Dwina; à l'est par la Petchora; et au sud, par les montagnes de Floetz;

Celle du Dneper, qui comprend la grande plaine située entre le Dneper et le Bog, et tout l'espace qui s'étend au-delà du Donetz jusqu'au Don, et le long de la mer d'Azof jusqu'au Pont-Euxin. Cette plaine est immense, et n'est encore que très-peu habitée:

Celle du Don et du Volga. Elle occupe tout l'espace entre le Don, le Volga et le Kouban. C'est un grand *steppe* extrêmement

aride, totalement dénué de bois et d'eau; il n'a que très-peu d'habitans :

Celle du *Volga* et de l'*Oural*. Cette plaine étendue comprend tout le pays plat situé entre le Volga, la mer Caspienne et l'Oural. Sa plus grande partie forme une énorme plaine sablonneuse très-peu habitée; mais elle renferme une multitude de lacs salés, très-productifs:

Celle de l'*Irtich*. On comprend sous ce nom la grande plaine qui s'étend entre le Tobol et l'Irtich, l'Alai et l'Oby, et qui couvre un énorme territoire. Elle est presque par-tout très-propre aux pâturages et à l'agriculture; mais elle est peu peuplée en proportion de son étendue:

Celle de l'*Oby* et de l'*Yenissei*, qui, située entre ces deux fleuves, s'étend jusqu'à la mer Glaciale:

Celle de l'*Yenissei* et de la *Lena*. C'est un grand désert, borné par ces deux rivières, et qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale :

Celle de la *Lena* et de l'*Indighirka*. La même description peut s'appliquer à

cette région peu connue, qui forme une vaste plaine sur les bords de la mer Glaciale, entre la Léna et la Kolyma.

Il y a des forêts si prodigieusement étendues en Russie, qu'on ne peut en faire aucun usage. On en trouve de ce genre dans la grande Russie, qui est beaucoup plus peuplée que les régions plus éloignées. Nous citerons seulement les grandes forêts entre Pétersbourg et Moscow, dont on ne tire presque rien, et celles situées entre Uladimir et Arsamas, qui paroissent effrayantes à beaucoup de voyageurs. En Sibérie, il y en a de plus grandes encore.

Le grand chemin de Moscow à Pétersbourg est coupé presqu'en ligne droite au travers des bois dans une route de cinq cents milles. C'est une route extrêmement ennuyeuse : des deux côtés, on a coupé les arbres à la distance d'environ quarante ou cinquante pas, et l'on ne sort presque jamais de la forêt, que quand on rencontre des villages, autour desquels il y a ordinairement un peu de terrain cultivé.

Le chemin est constamment de la même

largeur, et voici comme il est fait. On couche en travers, des troncs d'arbres rangés parallèlement; on les attache ensemble dans le milieu et à chaque extrémité, par de longues perches, ou par de grosses solives, que l'on fait tenir à la terre par des chevilles de bois qu'on y enfonce: ces troncs sont recouverts d'un lit de branches, sur lesquelles on met encore une couche de sable ou de terre. Ces chemins sont très-bons pendant qu'ils sont neufs; mais lorsque les troncs sont gâtés, ou qu'ils se sont enfoncés dans la terre; quand le sable qui les couvre a été emporté par les pluies, alors, et cela arrive dans l'espace de plusieurs milles, le chemin est comme criblé d'une infinité de trous, et on y est cahotté d'une manière incroyable. Dans plusieurs endroits, le chemin n'est presque qu'une succession perpétuelle de sillons, comme dans un champ labouré, et le mouvement d'une voiture donne une secousse continuelle, plus forte que celle qu'on éprouve sur le pavé le plus inégal.

Un voyageur a fait un calcul curieux

du nombre d'arbres qui entre dans la construction d'un chemin de cent cinquante verstes ou cent milles anglais. En supposant, dit-il, que ces arbres l'un dans l'autre aient neuf pouces de diamètre et vingt-trois pieds de longueur, supposant encore que le fondement des chemins et les côtés n exigent que la moitié des arbres qu'on emploie pour le milieu, ou ce qu'on appelle le pont; enfin, en donnant au chemin quarante-six pieds de largeur, on verra qu'on emploie pour cent milles de chemin, 2,100,000 arbres. Si l'on étend ce calcul à tout l'empire de Russie, qui a 4000 milles de largeur, et que l'on y ajoute tous les chemins qui le traversent, la consommation du bois paroîtra immense; mais les forêts sont immenses aussi et inépuisables.

Lorsqu'il n'y a dans le voisinage des forges, ou des forêts, ni villes, ni rivières, on ne peut tirer aucun parti de ces belles forêts, ni convertir leurs produits en argent. Les plus grands arbres tombent de vétusté, ou renversés par les tempêtes,

pourrissent sur le terrein, nuisent à la pousse des jeunes plants, et donnent aux forêts un aspect lugubre.... Souvent on en coupe de grandes quantités, sans en faire usage. Ainsi dernièrement, à cause des voleurs de grand chemin qui infestent le pays, on a fait, des deux côtés des grandes routes, des abattis qui permettent à la vue de s'étendre davantage, et laissent à l'air et au soleil un plus libre accès pour sécher les chemins. Le bois manque absolument dans quelques contrées, et par conséquent la plupart sont inhabitées.

Les *marais* sont aussi en grande abondance et de différentes grandeurs. L'extrémité septentrionale de la Sibérie, vers les côtes de la mer Glaciale, sur une largeur de plusieurs centaines de verstes, forme un prodigieux marais humide, couvert de mousse, et entièrement dénué de bois, qui, en été, ne dégèle pas même à plus d'une brasse de profondeur.

L'empire contient une quantité innombrable de territoires entièrement consacrés

aux pâturages; plusieurs sont d'une bonté rare, à raison de la qualité des herbages: ils procurent en beaucoup d'endroits de superbe bétail. Toute l'Ukraine, les environs d'Arkhangel et quelques-unes des landes sont renommés par leurs excellens pâturages, et par conséquent pour la beauté de leurs bestiaux.

En vertu d'une nouvelle ordonnance, on est forcé de laisser dans tout l'empire une large distance de chaque côté des grandes routes, qui ne peut devenir la propriété de personne, ni être labourée, ni fauchée. Les voyageurs et les conducteurs de bestiaux, peuvent y faire pâturer leur chevaux et leur bétail en se rendant aux différentes villes. Ces espaces sont naturellement réservés pour cet usage.

§. IV.

Des Fleuves et principales Rivières navigables.

PEU de contrées de l'ancien continent sont arrosées par autant de rivières que la Russie. Voici le nom des plus remarquables.

La *Baltique* reçoit une partie des eaux qui proviennent du grand plateau situé presqu'au centre de l'empire, et de celles des monts d'Olonetz. Les premières lui sont portées par la Dwina occidentale, la Perna, la Narwa et la Longa, et les autres par la Neva et la Kimen.

La *Dwina* occidentale tire sa source d'un lac près de Toropetz, et à peu de distance de celle du Volga : douze rivières qui s'y jettent la rendent navigable dès son commencement et dans tout son cours. On y transporte aussi beaucoup de bois. Elle sépare le gouvernement de Polotsk et celui de Riga, de la Courlande et de la Lithuanie. Il passe annuellement sur cette

rivière deux à trois cents grands bâtimens, et cinq à six cents autres petits : elle est sujette à des inondations, qui occasionnent de grands ravages : les plus mémorables sont celles de 1709, 1744 et 1771. Cette dernière fut funeste à Riga, et cette ville s'en souviendra éternellement. L'hiver de 1709 y fut d'une dûreté extraordinaire; la glace y avoit une aune et un quart d'épaisseur (28 à 30 pouces, mesure de France).

Quelques-uns portent à quatorze le nombre de ses cataractes. La première est la plus haute et la plus dangereuse : une pointe de rocher, cachée sous l'eau, menace d'une destruction immédiate tous les bâtimens qui descendent, ou plutôt se précipitent du haut de cette chûte ; et quand les eaux sont basses, beaucoup périssent. Le bruit des eaux excluant toute possibilité de se faire entendre avec la voix, les commandemens se font par des gestes de la main ou du chapeau. Au moment où le bâtiment atteint le bord du précipice, l'équipage se jette à genoux et se met

en prières. Les désastres fréquens qui arrivent sur les bords de la *Baltique* sont très-profitables pour les paysans maraudeurs ; ils se cachent dans les cavernes adjacentes, dans l'intention de s'approprier ce qu'ils peuvent attraper du débris des naufrages. On ne s'est point encore occupé de remédier à de pareils désastres.

La *Neva*, dont le cours n'est que de 60 verstes, sort du lac Ladoga, dans le gouvernement de St-Pétersbourg, traverse cette ville, et se divise en plusieurs branches qui vont enfin se perdre dans le golphe de Cronstadt. Elle a, avant sa division, de cent cinquante à plus de deux cents brasses de largeur. La *Neva*, ses différentes branches, les canaux d'eau courante qu'elle alimente, fournissent d'eau toute la ville. Cette eau doit être classée parmi les eaux de rivières les plus légères, les plus claires et les plus pures. Plusieurs milliers de navires et de barques, venant de l'intérieur de l'empire, ou à travers les mers, des pays étrangers, montent et descendent annuellement la *Neva*, et apportent à Pétersbourg presque

toutes les marchandises et les provisions qu'elle consomme. Cette rivière reçoit dans son cours les eaux de l'Ijora et de la Tosna.

Le cours de la *Narwa* est de soixante-douze verstes, et est interrompu par une cataracte, un peu au-dessous de Narva.

La *Kimen* sort de la Finlande suédoise, et sert de limite aux deux états.

Les rivières qui portent à la mer Noire une partie des eaux de la Russie, sortent du grand plateau du Caucase et de la Tauride.

Le *Kouban*, ou l'*Hypanis* des anciens, sort des montagnes du Caucase, et forme avec la rivière de Toumesk, plusieurs îles, entre le Palus-méotide et le Pont-Euxin, dont une des plus belles est l'île de Taman. Le Kouban ne contient ni rochers, ni cascades; il est en conséquence très-navigable pour les bâtimens qui ne tirent pas beaucoup d'eau.

Le *Dnepre*, en grec *Boristhènes*, dirige son cours au sud-est, vers le Pont-

Euxin, et s'y embouche, après avoir formé le Léman, lac marécageux d'environ soixante verstes de long, sur dix de large; il prend naissance dans un marais à 150 verstes au-dessus de Smolensko, près du canton où la Dwina occidentale et le Volga tirent leurs sources. Il a un cours de 1500 verstes, à travers les gouvernemens les plus fertiles, et sous les climats les plus doux de l'empire. Au 48e degré de latitude, et au 53e de longitude, son cours est embarrassé par 13 cataractes, dans une étendue de 60 verstes. Plusieurs de ces écueils sont dangereux pour la navigation, et ils portent encore aujourd'hui le nom qu'ils avoient sous le règne de Constantin-Porphirogenete. Enfin, le *Dnepre* fournit une abondance de poissons, surtout depuis son embouchure jusqu'à Kerson. Le Soch, la Disne, la Soula et plusieurs autres rivières lui paient le tribut de leurs eaux.

L'eau du *Dnepre* n'est pas saine en été; il n'a qu'un seul pont dans son cours, et il est à Kioef; ce pont à 546 sagènes, ou 3583 pieds de long : on l'établit au

printems et on l'enlève au mois de septembre. Les négocians qui font le commerce de la Crimée s'embarquent sur des bateaux faits de gros troncs d'arbres, et qu'ils conduisent sans voiles.

Le *Bog* a sa source en Podolie : il sépare une partie de l'empire Turc de la Russie, et se jette à Otchakof dans le Pont-Euxin.

Le *Don* ou le *Tanaïs* sort du lac Jean, près de Toula ; il coule d'abord du nord au midi, se joint à la Sosna, se divise ensuite en trois branches, qui se jettent dans le Palus-Méotis, et par lui dans le Pont-Euxin, au-dessous du Tscherkask, chef-lieu de la horde, connue sous le nom de *Cosaques du Don*. Son cours est de 1000 verstes. Il reçoit cinq ou six grandes rivières. Son embouchure est si couverte de sable, qu'il n'y a que les bateaux plats qui puissent descendre jusqu'à la mer. Ses eaux, troubles, calcaires, mal-saines, nourrissent cependant beaucoup de poissons et d'écrevisses. La plus grande partie de son cours traverse un pays plat, couvert

d'arbres et de fleurs. Les forêts, pour la plupart composées de sapins et de chênes, l'accompagnent jusqu'aux montagnes de Circassie. Ce fleuve est, tant par sa grandeur que par ses autres qualités, de la plus grande importance pour le commerce de ces contrées : il se rapproche beaucoup du Volga, et n'en est éloigné que de 140 verstes : il n'y auroit que 4 verstes de distance entre ces deux fleuves, si l'on rendoit navigable le Lanla, qui se jette dans le Don et la Hamischenka, qui a son embouchure dans le Volga. Pierre I avoit commencé à faire creuser un canal ; mais il abandonna ensuite ce projet.

Les rivières de la Tauride sont le *Salguir*, le *grand* et le *petit Kerasson*, l'*Alma* et la *Kabarta*.

Les eaux que la Russie fournit à la mer Caspienne, sortent du grand plateau du Caucase et des monts Ourals. Elles lui sont portées par divers fleuves et rivières dont voici les noms :

Le *Terek*, qui prend sa source dans les

montagnes du Caucase, et se jette dans la mer par plusieurs embouchures, toujours à l'est de Kislar. Ce fleuve est d'une étonnante rapidité. Outre un grand nombre de petits ruisseaux, il reçoit, entre autres rivières, le Baksan, la Malka et la Souncha. Il est peu abondant en poissons :

Le *Volga*, un des plus fameux fleuves de l'Europe. Son cours est de 4000 verstes. Plusieurs lacs et marais se réunissent pour former la source de ce fleuve dans le gouvernement de Tver. Il reçoit un grand nombre de rivières, parmi lesquelles il y en a trente-trois d'assez considérables. Ce fleuve se jette dans la mer Caspienne par plus de soixante-dix bouches près d'Astrakhan, après avoir par conséquent formé une multitude d'îles. Peu de fleuves fournissent du poisson en aussi grande abondance. Il commence à être navigable à 140 verstes de sa source. Il traverse toute la Russie Européenne. C'est, sans contredit, le fleuve qui sert le plus au commerce de l'empire. Les russes comptent un million de matelots ou de pêcheurs qui

le fréquentent. Un grand nombre de plantes, et sur-tout de belles asperges, croissent naturellement sur ses rives, ornées de beaux chênes. Il est sujet, dans les mois de mai et de juin, à de grands débordemens occasionnés par la fonte des neiges. On lui connoit l'avantage important de n'avoir point de cataractes, ni aucun passage dangereux; mais sa profondeur diminue graduellement d'époque en époque, de manière à donner lieu de craindre qu'il ne devienne un jour impraticable pour les bâtimens de médiocre grandeur.

On se rappele l'ancien projet de réunir le Volga et le Don, afin de pouvoir, au moyen de cette communication par eau, passer de la mer Baltique et de la mer Caspienne dans le Pont-Euxin. Seleucus-Nicanor, après lui Selim II, et enfin Pierre-le-Grand, en ont entrepris l'exécution; et s'ils n'ont pas réussi, on doit, suivant toute apparence, en attribuer la cause aux circonstances du temps, plutôt qu'à la difficulté de l'entreprise.

La *Kama* parcourt plus de 1000 verstes,

avant de se joindre au Volga, dans lequel elle se jette au-dessous de Kazan. Cette rivière sert de comunication entre le midi de l'empire et les provinces septentrionales voisines des monts Ourals. Elle reçoit les eaux de la *Waitka*, de l'Ik et de la Bulaga, qui reçoit elle-même les eaux de l'Oufa.

Le *Jack*, appelé aujourd'hui *Oural*, sort des monts Ouraliques. Les principales rivières qui s'y jettent sont la Samara, la Sakmara, le haut et le bas Kizil. Ce fleuve se jette dans la mer Caspienne par deux embouchures, à dix verstes au-dessous de Gourief, après un cours de sept cents lieues. Il abonde en poissons d'une qualité supérieure à celle du Volga. On trouve beaucoup d'aimant près de ces bords. Il sépare les Baskirs des Kirguis. On a construit sur ses rives des forteresses pour arrêter les incursions de ses peuples. L'Oural parcourt 3000 verstes avant d'arriver à son embouchure.

L'*Omba* est une rivière rapide. Elle a sa source dans les déserts des Kirguis, et se jette dans la mer Caspienne. L'eau en

est bonne, et ses rives fertiles ne sont habitées que par des Kirguis.

La *Belaia* sort des monts Ourals, coule du nord au sud, remonte ensuite vers le nord, et se jette dans la Kama après un grand nombre de sinuosités. Il y a beaucoup de mines sur le bord de cette rivière.

La *Bir* tombe dans la Belaia, à dix verstes plus bas que Birsk. Cette rivière n'a que vingt sagènes de large; mais elle a des cataractes et des rochers à son embouchure, qui forment comme des portes traversées par l'eau. C'est par cette raison qu'elle ne gèle jamais, et qu'on y trouve, en hiver, un grand nombre de cygnes, de canards, etc., et plusieurs espèces de moineaux qui se retirent dans des creux sous l'eau. On apperçoit encore sur les montagnes des environs, d'anciennes ruines qui ont donné lieu à une tradition merveilleuse: elles portent le nom de *bourg du Diable.* Ce qui est vrai, c'est qu'on y trouve encore des fossés, des cimetières, et des ruines de remparts.

L'Océan septentrional reçoit les eaux qui découlent en partie des monts d'Olonetz et des monts Ourals, et celles qui viennent de la Sibérie. Les rivières qui se jettent dans cette mer, sont :

1°. La rivière d'*Onega*, qui prend sa source dans le gouvernement d'Olonetz, et se jette dans la mer Blanche :

2°. La *Dwina* septentrionale, formée dans le gouvernement de Vologda, par la réunion de la Souckona et du Youk ; grossie ensuite par les eaux de la Pincya, elle se jette dans la mer Blanche :

3°. L'*Obi*, dont le cours est de 3000 verstes. Ce fleuve mérite les dénominations de grand et de tranquille. Son cours n'est point rapide. Sa moindre largeur est de deux à trois cents toises. Il est fort poissonneux : on y trouve des truites sans dents. Il est navigable presque jusqu'à sa source. Il forme beaucoup d'îles, à mesure qu'il avance vers son embouchure. Il parcourt, en formant de fréquentes sinuosités, une grande étendue de pays. Il se jette dans un golfe de la mer Glaciale, qui

avance de quatre-vingts milles dans l'intérieur des terres. L'*Obi* reçoit plusieurs grandes rivières : les deux plus considérables qui s'y jettent près de son embouchure, sont le Kotzem à la droite, et la Soswa à gauche :

L'*Yenissei*, appelé par les Tatars et les Mongols, le *grand fleuve*. Il est formé par le confluent de deux rivières considérables. Il prend, presqu'en ligne droite, sa direction vers le nord, et se jette dans la mer Glaciale, où il forme un golfe qui renferme plusieurs îles. En automne, lorsque les eaux de ce fleuve ont le moins de profondeur, il a cinq cent soixante-dix sagènes de largeur; sept cent quatre-vingt-quinze au printems. Ses rives, et sur-tout sa rive orientale, sont hérissées de montagnes et de rochers. Son cours est rapide presque par-tout; mais sa rapidité diminue tellement qu'elle est à peine remarquable à son embouchure. Il a au moins deux mille cinq cents verstes de cours.

A peu de distance de sa source, l'Yenis-

sei reçoit, à gauche, les eaux de l'Abaklan, et du Fouvukhan. A droite, il a celles de la Toungouska supérieure, qui, sortie du Baikal, sous le nom d'Angara, est grossie par l'Oka et l'Ouda. Je passe sous silence toutes celles qu'il reçoit jusjusqu'à son embouchure :

L'Irtych. Ses sources sont fort avant dans le royaume des Eleouts. Il sort de deux lacs, à trente lieues l'un de l'autre. Il entre en Russie après avoir arrosé, toujours en serpentant, une étendue de pays de plus de deux mille quarante verstes, ou quatre cent quatre-vingts lieues, et tombe dans l'Obi. Il forme beaucoup d'îles. Plusieurs de ces îles disparoissent et sont remplacées par d'autres ; le cours même de ce fleuve change souvent. Il nourrit de beaux poissons : ses esturgeons sont très-recherchés, par rapport à la délicatesse de leur graisse, dont les peuples voisins font grand usage dans leur cuisine. Il reçoit un grand nombre de rivières. Les plus grandes sont celles d'*Ischim*, de *Tobol* et de *Kouda*.

Le *Tobol.* Celui-ci doit son origine à plusieurs sources situées dans le désert des Kirguis, au 52e degré de latitude, et vers le 80e de longitude. Ses bords sont bas; aussi débordent-ils aisément. Il se jette dans l'Irtich. Ses eaux grossissent considérablement par celles des rivières d'*Ouï*, d'*Iset*, de *Toura*, et de *Taula:*

Le *Taz.* Il naît dans le gouvernement de Tobolsk, et se jette dans le golfe de même nom:

La *Lena.* C'est l'un des plus grands fleuves de la Sibérie. Sa source est dans les montagnes qui s'élèvent autour du lac Baikal. Il se partage, au 73e. degré de latitude, en cinq bras, dont trois à l'ouest et deux à l'est, et tombe ainsi dans la mer Glaciale. Son cours est tranquille; il n'a presque pas de cataracte; son fond est sabloneux; ses rives sont pierreuses et montueuses. Il reçoit un grand nombre de rivières: les principales sont le *Vitim*, l'*Olekma* et l'*Aldan.* La *Lena* surpasse tous les fleuves du monde par la longueur de son cours, qui a plus de 5 mille verstes.

L'*Yana* a un cours de huit cents verstes, et prend sa source à peu de distance de la Lena :

La *Kolyma*. Ce fleuve parcourt quinze cents verstes avant d'atteindre son embouchure.

Les fleuves et les rivières, dont la source est dans les montagnes de la Sibérie, vont se jeter dans l'océan occidental. On en compte plusieurs :

L'*Angara*, qui sort du lac Baikal, reçoit l'Ilim, et se joint à l'Yenisséi. Ses cataractes sont au nombre de cinq. La plus forte, appelée *Padoun*, est formée de quatre napes d'eau, tombant par étages, et élevées de cinq brasses. Malgré ces difficultés, l'*Angara* procure bien des avantages à la Sibérie, par sa communication avec l'Yenisséi et le lac Baikal. Quoiqu'il coule entre des montagnes, on trouve sur ses rives des champs fertiles et labourables, et surtout dans les îles qu'il forme. Le sapin et le mélèze croissent en abondance sur ses bords. On y trouve des coquillages et quelquefois des perles. Les îles sont couvertes de pins :

L'*Amour*. Ce fleuve doit son origine à la réunion des rivières *Nertca*, *Chicka* et *Rouona*, situées près des frontières. Il a son embouchure, ainsi que l'*Anadyr*, dans l'océan oriental, au 53e degré de latitude. Les Chinois l'appellent le *fleuve du Dragon noir*, et les Mancheoux la *Rivière noire*. L'*Amour* qui est navigable pendant l'espace de cinq cents lieues, a trois lieues de largeur à son embouchure :

L'*Ookhota*, qui passe à Okhotsk :

L'*indigirka*, qui a un cours de douze cents verstes :

La *Pingina*, qui tombe dans le golphe de *Pinginsk* :

L'*Anadyr*, dont le cours est de 480 verstes :

La *Kamtchatka*, qui se jette dans la mer à laquelle il donne son nom.

§. V.

Des principaux Lacs.

La Russie a un grand nombre de lacs qui servent à sa navigation intérieure. Les principaux sont :

1°. Le lac *Ladoga*. Il a 175 verstes de long, et 105 de large. C'est un des plus grands et des plus poissonneux de l'Europe. On y trouve des veaux marins. Comme il est rempli de sables, qui par de fréquentes bourrasques, se trouvent souvent transportés d'un endroit à l'autre, que le rivage en est bas, et qu'il s'y élève quelquefois des tempêtes suivies de naufrages, Pierre I y a fait construire un canal de 104 verstes de long, 10 sagènes de large, et d'une aune et demie de profondeur. Ce canal a 25 écluses : il reçoit les rivières de *Sipka*, *Nazia*, *Chel-deka*, *Lava* et *Kabona*, qui s'embouchoient auparavant dans le lac. Le Ladoga communique avec l'Onega par la *Svir*, à l'Ilmen par le *Volkhof*, et à la mer par la *Newa*. Il reçoit en outre plusieurs rivières navigables :

2°. L'*Onega*. Il a 180 verstes en longueur, et 60 à 80 de largeur. La *Wuit-chegda* y a son embouchure au levant. Comme c'est par la Svir que l'*Onega* communique avec le Ladoga, et que la *Sel-sena*, qui sort du lac Bielo-Ozero, tombe

dans le Volga, on a fait un canal de 40 verstes, par le moyen duquel le Volga communique à la Neva :

3°. Le lac *Tchoudskoé*. Les Lapons l'appellent le lac *Peipous ;* il est situé entre le district de Gdofski et celui de Derpt. Sa longueur est de 70 verstes, et sa largeur de 6 à 7. Ce lac, qui abonde en poissons, reçoit les eaux du lac de Pliskhof, et celles de la rivière Jembak. La Narwa, qui sort de la partie septentrionale du *Peipous*, va s'emboucher dans le golfe de Finlande. Il communique au lac *Voutz* par la rivière d'Em, et celui-çi à la mer Baltique, par la *Perna:*

4°. Le lac *Ilmen*. Situé dans le gouvernement de Novogorod, il a 40 verstes de long. Sa largeur est de 30. Les rivières *Msta, Lovat, Chelon* et *Chelona*, y ont leurs embouchures, et il rend leurs eaux au lac Ladoga, par le moyen du *Volkhof:*

5°. Le lac *Bielo-Ozero*. Ce lac est aussi dans le gouvernement de Novogorod. Il a 50 verstes de long et 30 de large. On l'appelle aussi le *lac Blanc*. La Scheskna,

qui en sort et se jette dans le Volga, est renommée par l'excellence de ses sterlets:

6°. Le lac *Altin*, qu'on nomme aussi *Altaï*, ou lac des Teleontes, dans le gouvernement de Kolyvan, sur les frontières de la Mongoulie. Il a 126 verstes de long et 84 de large. La *Biga* prend naissance dans la partie septentrionale de ce lac; et après s'être réunie au Katoun, elle forme l'Oby:

7°. Enfin, le *Baikal*, assez généralement connu sous le nom de *mer de Baikal;* lac de 600 verstes de long, sur une largeur inégale. Il a en quelques endroits 70 verstes de largeur, et en d'autres 30 verstes seulement. Il se trouve dans le gouvernement d'Irkoutsk, à peu de distance de la Mongoulie Chinoise. Il est très-poissonneux.

§. V.

Des canaux.

Il n'y a point, sans doute, d'état sur la terre où la navigation intérieure ait une étendue égale à celle qu'elle a en Russie.

Les grands fleuves et la multitude des rivières qui sont navigables, ou pendant toute l'année, ou durant la fonte des neiges, facilitent beaucoup les communications. Divers canaux en ont ouvert de nouvelles. En effet, on peut transporter des marchandises par eau à une distance de 4472 milles, depuis les frontières de la Chine jusqu'à Pétersbourg, sans autre interruption que celle d'un espace d'environ 60 milles. On peut aussi transporter les marchandises sans les débarquer une seule fois, depuis Astrakhan jusqu'à Pétersbourg, dans une étendue de 1435 milles.

La communication par eau, entre Astrakhan et Pétersbourg, ou, ce qui est la même chose, entre la mer Caspienne et la mer Baltique, est formée par le fameux canal de *Wischneï-Woloshok*.

Ce grand ouvrage, commencé sous le règne de Pierre I, par un cosaque nommé *Zerdakoff*, fut achevé sous le règne de l'impératrice Anne, par le célèbre maréchal *Munich;* mais il a été tellement perfectionné par les ordres de Catherine II,

que les vaisseaux emploient la moitié moins de tems que ci-devant à faire le trajet d'Astrakhan à Pétersbourg.

Cette communication n'est pas cependant exempte d'inconvéniens. Les rochers qui forment les cataractes de la Msta, sont jugés indestructibles, et rendent le passage très-périlleux en descendant le canal.

Pour opérer la jonction des deux mers, il fut question, sur la fin du règne de Pierre I, d'établir une communication entre la Twertza, qui se jette dans le Volga, et par conséquent dans la mer Caspienne, et la *Slina*, qui, sous le nom de Msta, de Volcof et de Neva, coule dans la mer Baltique. C'est ce qu'on a obtenu par le moyen du canal de *Wischnei-Woloshok*.

Je n'entrerai point dans le détail des écluses, des réservoirs et des terrains qu'il a fallu couper pour consommer ce grand ouvrage. Quelques lacs qui se sont trouvés sur la route, en ont facilité l'exécution, comme le lac *Ilmen*, par exemple, près de Novogorod, etc.

Catherine II, jalouse de s'immortaliser par de grandes entreprises, résolut de faire exécuter trois projets qui auroient été extrémement utiles au commerce de la Russie. Le premier avoit pour objet la réunion de la mer Caspienne avec la mer Blanche, par un canal de 20 verstes : il auroit uni la rivière méridionale de Kiltma, sur les frontières de la Perse et d'Usting, à la rivière septentrionale du même nom. Le plan de cette communication fut tracé par M. Zuchtelen, alors lieutenant-colonel du corps du génie.

Pour s'en faire une idée claire, il faut suivre sur la carte de Russie, le Volga depuis Astrakhan jusqu'aux environs de Kasan, où la rivière de Kama se jette dans ce fleuve. On le remonte ensuite jusqu'à Tzerdin, dans la Permie, à 35 verstes de Tzerdin. Il prend la route de Permokaia, qu'on appèle la Kiltma méridionale, et que l'on peut rendre navigable à 10 verstes de sa source. De cette même source est formée la Kiltma septentrionale, qui, sur plusieurs cartes, porte le nom de Siransca,

et qu'on peut également rendre navigable à dix verstes de sa source. En réunissant ces deux points par un canal de vingt verstes, qui n'auroit eu besoin que de deux écluses, on auroit descendu de la Kiltma septentrionale dans la rivière de Wyczegda, qui tombe dans la Dwina. Celle-ci se jette dans la mer Blanche à Archangel. Ce canal auroit ouvert en même-temps une communication avec la Sibérie, parce que les rivières Goustowapa et Belaia se jettent dans la Kama.

M. Zuchtelen leva lui-même sur les lieux, en 1787, les plans de cet important ouvrage, et fut chargé en même-temps de l'exécution de ces travaux. Selon ses devis, ces travaux pouvoient coûter de 4 à 500 mille roubles. Le canal devoit être commencé l'année suivante, c'est-à-dire, en 1788, et il devoit être fini dans six ans. Cinq cents ouvriers furent employés à achever les premiers préparatifs; mais la guerre les fit bientôt suspendre.

Le grand projet de joindre la mer Caspienne et la mer Baltique avec la mer

Noire, par le moyen du Don et du Volga, étoit un des plans de Pierre-le-Grand. Ces deux fleuves s'approchent tellement l'un de l'autre dans la province d'Astrakan, qu'ils ne sont qu'à quarante mille de distance ; et deux ruisseaux, dont l'un se jette dans le Don et l'autre dans le Volga, ne sont séparés que par un intervalle de cinq milles. Si l'on pouvoit les rendre navigables et les joindre par un canal, il existeroit dès-lors une communication entre la mer Caspienne et la mer Noire. Pierre I envoya, dans cette vue, Perry, ingénieur anglais, sur les lieux, et on commença à travailler sous son inspection. Mais après avoir coupé les terres dans l'étendue d'un mille et demi, on abandonna ce projet, dans la supposition qu'il étoit impraticable. Catherine II l'ayant repris, et ayant chargé le professeur Lewitz de son exécution, on alloit commencer à y travailler, lorsque cet infortuné fut massacré inhumainement par le rebelle Pugatschef. La distance des deux ruisseaux n'étant que de cinq milles, la plus grande

difficulté seroit de creuser leur lit, et d'y conduire assez d'eau pour les rendre navigables. Mais comme le Don est peu éloigné du Volga, et que les charriages par terre sont à bon marché et faciles dans ce pays, on peut croire que les avantages qu'on retireroit de ce canal dédommageroient difficilement de la dépense.

Suivant ce plan, la communication de la Baltique avec la mer Caspienne devoit s'opérer par la réunion des rivières de *Wytegra* et de *Koscha*, qui communiquent au lac Onega et au lac Blanc ou *Biélo-Ozero*. Le plan du canal fut tiré sur les lieux, par M. de Witt, hollandais, major au corps impérial du génie. En remontant la Neva depuis Cronstadt, on entre, près Schlusselbourg, dans le canal de Ladoga. Lorsqu'on a passé ce canal et le lac de ce nom, on se rend par la rivière de Svir, dans le lac Onega, qui communique à la rivière de Wytegra; c'est cette rivière qu'on projetoit d'unir à celle de Koscha par un canal. La dernière rivière conduit ensuite dans le lac Blanc

ou le Bielo-Ozero, d'où l'on peut se rendre, par la rivière de Szelsma, dans le Volga, qui conduit à la mer Caspienne.

Ce canal n'auroit point offert les dangers du canal de Wischnei-Woloshok ; mais il falloit, pour l'établir, plus de 40 écluses : aussi, quoique Catherine eût très-à-cœur l'exécution de cette entreprise, elle la trouva trop dispendieuse pour la commencer tout de suite.

Il existe encore un projet, qui joindroit la Baltique à la mer Noire, par la construction d'un double canal dans la Russie Blanche, lequel auroit ouvert une communication entre Kerson, Pétersbourg et Riga. Les plans en ont été levés sous la direction de M. Frosson, de Trèves, lieutenant-colonel du corps du génie. Si ce double canal étoit exécuté, on pourroit le regarder comme une des plus mémorables et des plus utiles entreprises. Il auroit environ 200 verstes de longueur, et coûteroit au-delà de 8 millions de roubles. On passeroit du lac *Ilmen*, situé dans le gouvernement de Novogorod, dans la ri-

vière de Lowat, qu'il faudroit rendre navigable jusqu'à Weliki-Luki. De là, on creuseroit un canal de la longueur de 10 verstes jusqu'à la Dwina occidentale. Sur cette rivière, on descendroit jusqu'à Witepski; là on creuseroit un second canal de la longueur de 80 verstes, pour ouvrir une communication avec la rivière d'Orscica, qui conduit dans le Dnieper, lequel se jette dans la mer Noire. Par cette double jonction de rivières, les bâtimens venant de la mer Noire à Kerson, pourroient conduire les marchandises jusqu'à Pétersbourg et à Riga, puisque la Dwina occidentale conduit dans ce dernier port, et l'on se rendroit sur le lac Ilmen, qui conduit dans la rivière de Wolkoff; de-là on passeroit dans le lac Ladoga, et ensuite dans le canal de Schlusselbourg.

On a projeté dernièrement de couper un canal du *lac Ladoga* jusqu'à la Duna, et de joindre ainsi la mer Blanche avec la mer Baltique, pour faciliter le commerce intérieur entre Archangel et Pétersbourg; l'on a même mis déjà la main à l'œuvre.

Beaucoup d'autres canaux pourroient être entrepris pour ouvrir, entre des rivières de différentes grandeurs, des communications qui faciliteroient beaucoup le transport des productions d'un pays dans un autre, et spécialement dans les ports de mer. Dans quelques régions, toutefois, les dépenses seroient trop grandes, ou au moins, le bénéfice qui en résulteroit pour certains cantons, seroit au-dessus de toute proportion avec les avantages qui pourroient en résulter pour l'empire. Cependant on pourroit en construire plusieurs, qui favoriseroient singulièrement le commerce, dans des contrées où des obstacles sans nombre le forcent à rester languissant.

Le canal de *Ladoga*, commencé en 1718, fut achevé en 1731. Il a 104 verstes de long, et suit les bords du lac à des distances inégales, mais toujours fort rapprochées. Il va du Wolkoff à la Newa. Pierre I se vit contraint d'entreprendre ce grand ouvrage, parce que la navigation du lac étoit dangereuse par le changement

des sables et des bancs, et qu'il y périssoit tous les ans plusieurs barques. Ce canal étant de niveau d'un bout à l'autre, ou n'ayant qu'un pied de chûte dans toute sa longueur, ce qui est la même chose, n'a d'écluses qu'aux deux bouts, parce qu'il est plus élevé que les deux rivières Wolkoff et Newa : le canal, plein, a six pieds d'eau, est de trois pieds plus haut que la Newa, et seulement d'un pied plus que le Wolkoff, lequel est de deux pieds plut haut que la Newa, dans la hauteur ordinaire de ces deux fleuves.

La profondeur totale du canal est de onze pieds ; on peut élever les eaux jusqu'à quinze. Sa largeur est de dix sagènes. Les bateaux sont tirés à bras. Il faut trois jours pour aller d'un bout à l'autre. Il y a trois ponts dans toute la longueur du canal, dont deux aux extrémités, et le troisième à 44 verstes de Schlusselbourg. Ils ont au milieu un pont-levis. De neuf en neuf verstes environ, il y a un pont flottant pour le traverser ; douze en tout. Les bateaux qui avoient passé le canal en

1791 forment un total de 15,641 de toute grandeur.

§. VI.

Des mers qui baignent les côtes et servent de limites à l'empire de Russie.

Un empire aussi vaste que celui de la Russie, ne peut manquer d'avoir plusieurs mers qui baignent ses côtes. Les détails qui suivent sont nécessaires pour donner un apperçu des débouchés qu'elles ouvrent au commerce et des communications qu'elles facilitent entre les peuples les plus éloignés. En observant que les glaces et la rigueur du climat rendent une étendue considérable de ces côtes inaccessibles à la navigation, au moins une partie de l'année, on doit convenir que ces inconvéniens sont balancés par des avantages si grands, que nous ne connoissons aucun état dans l'univers qui puisse en offrir de pareils.

Mer Baltique.

La mer *Baltique* est un grand golfe situé entre l'Allemagne et la Pologne, au midi; le Dannemarck et la Suède à l'ouest; la Laponie au nord; la Bothnie, la Finlande, la Livonie, la Courlande, partie de la Pologne et le royaume de Prusse à l'orient.

Elle communique à la mer de Dannemarck par trois détroits, qui sont le *Sund*, ou le passage oriental entre la province de Schonen, qui fait partie de la Suède, et l'île de Seland; le grand Belt, entre cette même île et celle de Fionie; le petit Belt, entre celle-ci et le Jutland. Comme aujourd'hui ces trois passages sont enclavés dans les états du roi de Dannemarck, l'entrée de la Baltique dépend uniquement de ce souverain, qui prélève des droits sur tout ce qui y entre et qui en sort.

Quelques auteurs comprennent dans la mer Baltique la mer de Dannemarck, qui est entre la Norwège et le nord Jutland. Outre ces îles, cette mer en a plusieurs au-

tres considérables sur les côtes d'Allemagne, de Livonie, de Finlande et de Suède.

Le flux et le reflux de la *Baltique* sont peu sensibles : on s'en apperçoit aux courans du Sund, à l'élévation et à la diminution continuelles des eaux le long des côtes, à la profondeur toujours variable du port de Dantzick, relativement à l'embouchure de la Vistule.

La *Baltique* présente une chose remarquable; c'est que ses eaux se dessallent et deviennent propres à la cuisson des viandes, lorsque le vent du nord souffle. En général elles sont peu salées, à cause des rivières nombreuses qui s'y jettent (1).

(1) On sait que l'eau des différentes mers est plus ou moins chargée de sel; que dans la mer du sud, sous l'équateur et dans les pays méridionaux, il y a plus de sel en pleine mer, et que l'eau y est plus froide que vers les pays du nord et les pôles de la terre. La mer des côtes de Hollande contient un neuvième de sel; celle des côtes d'Espagne et de la Méditerranée en porte davantage. En Suède, près de Carlscrone, au 56e. degré de latitude, l'eau de la mer ne contient qu'un trentième de sel. Le savant *Waller*

La profondeur de la *Baltique*, d'après les différentes cartes marines des Suédois, varie beaucoup : elle est moindre depuis le *Sund* jusqu'à l'île de *Gotland*, où sa plus grande profondeur n'est que de 60 brasses; tandis que depuis cette île jusqu'au détroit d'*Aland*, on la trouve de 60 à 100 brasses. Ses eaux diminuent de siècle en siècle. André *Celsius* a inséré dans l'histoire de l'académie de Stockholm, un mémoire très-curieux à ce sujet. Il résulte de ses observations, que l'eau de la Baltique baisse, en un an, de quatre lignes et demie; en dix-huit ans, de quatre pouces cinq lignes; en cent ans, de quatre pieds cinq pouces; en mille ans, de quarante-cinq pieds géométriques.

La mer *Baltique* est dangereuse dans les mauvais temps. Ses vagues ne sont ni si hautes, ni si longues que celles de la

---

assure que la matière saline ne fait que la trentième et même la quarantième partie des eaux du golfe de Bothnie; voilà pourquoi la mer du Groenland et du Spitzberg est presque toute couverte de glaces.

mer germanique; mais leur chûte est plus serrée, plus raccourcie, plus précipitée; ses rivages, sur-tout du côté de la Suède et de la Finlande, sont bordés d'écueils, et son bassin présente un grand nombre de bancs de sable. Les rades y sont nombreuses.

L'île d'Anhalt, située dans le golfe de Kategat, à 8 milles de la côte de Jutland, et à 10 de celle de Seland, est dangereuse à cause de la multitude de bancs de sable qui l'environnent; aussi y entretient-on des fanaux en hiver. Il y en a deux autres sur un banc de sable près d'une petite île, sur la côte de Suède, pour diriger les navigateurs qui veulent aller à Gothembourg. Il y a plusieurs autres phares placés le long de la côte de la Baltique, presque tous entretenus aux frais du roi de Danne-marck.

La côte de Halland est redoutable aux navigateurs, parce qu'elle s'élève à-plomb sur la mer, et qu'elle n'offre ni bord, ni mouillage. Le détroit du *Sund* diffère de tous les autres, en ce qu'on n'y remarque

aucun courant, à moins que les vents du nord et du sud ne l'agitent: en revanche, ne trouvant point de résistance, ils en forment sur-le-champ un très-rapide, suivant leur impulsion.

Les côtes de la Suède sont sauvages; celles du Dannemarck, au contraire, sont riantes et bien cultivées; leurs bosquets touffus; la pente molle de leurs collines, leurs prairies qui descendent jusqu'à la mer, et le verd d'émeraude qui nuance le tout, font le plus grand plaisir à la vue. Le château de Cronenbourg s'élève pittoresquement sur le rivage.

La situation de l'île d'Huen, placée précisément à l'entrée du Sund, la rend d'une grande importance; elle est célèbre par le fameux observatoire où *Tycho-Brahé* fit des observations qui, quoiqu'antérieures au télescope, font époque dans l'histoire de l'astronomie: il n'en reste plus que quelques vestiges. Tous les écueils du détroit sont marqués par des tonneaux flottans. Il est nécessaire, en traversant ces parages, d'avoir toujours la sonde à la

main, sur-tout dans le temps des brouillards, qui y sont fréquens. Heureusement que dans ce climat, vers le solstice d'été, le degré de clarté à minuit, répond à celui d'Italie, dans la même saison, un quart d'heure après le coucher du soleil. Sans ces longs crépuscules, il seroit presqu'impossible de naviguer dans ces mers étroites.

Lorsque la mer *Baltique* est agitée, elle rejette sur les rivages de la Prusse et de la Poméranie une grande quantité d'ambre jaune ou succin. On en trouve des morceaux qui sont très-nets; d'autres renferment des insectes bien conservés, ou différentes espèces de mousses. On trouve en Prusse et dans quelques autres endroits, des mines de succin dans le sein de la terre.

Près de la Suède, la mer *Baltique* se partage en deux golfes : le premier est celui de Bothnie; le second, qui s'étend vers l'orient, est celui de Finlande.

Le golfe de *Bothnie* forme la partie la plus septentrionale de la *Baltique*. Son entrée est fort rétrécie par l'Upland, qui

s'avance vers l'orient, et par les îles d'Aland qui se trouvent au milieu. Il a 560 verstes ou 112 lieues de long, et sa largeur est de 210 verstes ou 52 lieues; il est très-étroit vis-à-vis des îles de Perken, mais il s'élargit de nouveau, et il a environ 26 lieues marines vis-à-vis d'Ulabourg.

Le golfe de *Finlande* s'étend d'occident en orient; il a 480 verstes de long, 164 verstes de large, et 124 à son entrée. Il communique au lac Ladoga par la Neva; sa plus grande profondeur est de 49 brasses. Les côtes de ce golfe sont pleines de bancs de sable, de roches, d'îlots, sur-tout du côté septentrional. Certains passages sont extrêmement étroits, et dans plusieurs endroits ils n'ont pas plus de 8 ou 10 toises de large entre les rochers; de sorte qu'on ne peut y naviguer qu'avec des galères; encore est-on obligé de les faire défiler l'une après l'autre, et d'avoir de très-bons pilotes pour ne pas échouer.

Tous les écueils du golfe de *Finlande* sont marqués par des banderoles de diverses couleurs: elles tiennent à de grandes croix

de bois plantées au milieu des rochers. Deux galiottes russes visitent continuellement ces parages, pour voir si les banderolles sont à leurs places, et pour découvrir les nouveaux écueils.

Pour entrer dans le port de Cronstadt, il faut passer entre le château de Krouslot et une batterie appelée St-Pierre, garnie de plus de 100 pièces de canon. Pour remonter le canal qui conduit au port, il faut un vent déterminé, tant il est étroit. Un grand nombre de signaux indiquent les écueils et les bas-fonds: une fois enlevés, il seroit impossible aux plus habiles pilotes de les éviter; il n'y a pas cependant d'autres routes à prendre. Hors du canal, on ne trouve sur la côte d'Ingrie que 5 pieds d'eau, et sur celle de Finlande, il n'y en a pas suffisamment pour porter des vaisseaux de guerre. Pour sortir de ces parages, il faut précisément un vent d'est, et les vents d'ouest sont presque les seuls qui y règnent pendant l'été.

Il se fait une pêche considérable sur les côtes de la mer *Baltique*. Les golfes

de Riga et de Finlande contiennent les mêmes espèces de poissons, parmi lesquels le saumon, le brochet et la lamproie sont les plus importantes, sinon pour la consommation, du moins pour l'exportation.

Mer Noire et mer d'Azof.

La mer *Noire* est célèbre dans l'antiquité par l'expédition des Argonautes, antérieure à celle de Troye de quelques générations. M. le président *Desbrosses* nous a donné trois mémoires sur cette mer. Je ne puis mieux faire que de présenter au lecteur l'extrait de ces mémoires intéressans.

Le *Pont-Euxin*, (aujourd'hui la *mer Noire*), est, dit-il, une mer éloignée que peu de gens, parmi nous, sont à portée de voir. Là, commence le golfe immense de nos mers intérieures, étendu d'orient en occident, depuis le pied du mont Caucase jusqu'au détroit de Gibraltar. L'Euxin n'a de communication avec les autres mers que par un étroit canal qui sépare le continent d'Europe de celui d'Asie. Ce détroit, la seule issue par où l'immense amas des

eaux se dégorge dans la Propontide, est long de 120 stades, et n'en a qu'environ 7 dans sa longueur. On le nomme *Bosphore* ou *trajet de bœuf*, parce que cet animal le peut aisément traverser à la nage. En effet, au lieu le plus resserré du canal, il y a si peu de distance, d'un bord à l'autre, que le chant des oiseaux et le cri des animaux s'y font entendre, et que les hommes même peuvent se parler du rivage d'Asie à celui d'Europe.

La surface de cette mer, la seule qu'on connoisse ainsi renfermée de toutes parts au milieu des terres, est pareille à celle d'une immense plaine entre un cercle de montagnes, presque par-tout plus étendue que la vue ne peut porter de tous côtés du centre à la circonférence. Sans la crainte d'abuser des termes, on pourroit dire que c'est une *île d'eau* dans le milieu du continent.

Toute cette mer, ainsi renfermée dans un vaste cercle de montagnes, presque partout fort élevées, est sujette à être chargée de nuages. Les vapeurs qui s'en élèvent

sans cesse, retenues par ces hauteurs, s'épaississent dans l'air et couvrent l'Euxin de brouillards. Sa surface est presque toujours embrumée, à moins qu'elle ne soit battue des vents : alors les vagues y sont mauvaises, courtes, variées, inégales dans leur fluctuation, à cause de la fréquence et de la proximité, tant des côtes que des courans ; dangereuses sur-tout lorsqu'il y souffle un vent du nord, dont l'effet est de presser les ondes l'une sur l'autre, tandis que le choc du rivage en renvoie d'autres en sens contraire. Leur rencontre élève des lames rapides et serrées si dangereuses, qu'il n'y a point de barque qui, lorsqu'il faut aborder à la côte, puisse en soutenir le choc bizarre, sans être renversée, à moins que le bâtiment ne soit fort petit, et conduit par un rameur habitué à la manière de fendre avec l'aviron ces lames pour ouvrir le passage à la barque.

L'eau de la mer *Noire* est blanchâtre, étant mêlée d'eau de rivière qui lui donne cette couleur : aussi est-elle bien moins amère et moins salée que celle des autres

mers. Par la même raison, les grands froids la gèlent assez aisément.

C'est une chose digne d'être observée, que cette mer reçoit à elle seule plus de grands fleuves que tout le reste de nos mers intérieures ensemble. L'*Ister* y porte toutes les eaux du continent occidental, depuis la racine des Alpes jusqu'à la Mœsie. Le Tanaïs, le Boristhène et le Danuster y amènent, de différens côtés, toutes celles des vastes régions hyperboréennes, toujours couvertes de neiges, sans parler d'une multitude innombrable d'autres moindres rivières, qui s'y rendent de l'orient et du midi. L'énorme quantité d'eau, qui tombe sans cesse dans ce prodigieux bassin, n'a pour se vider que l'unique issue du Bosphore, moindre qu'un seul des grands fleuves que je viens de nommer. Cependant on ne s'apperçoit pas que cette mer grossisse; ce qui peut faire juger de la prodigieuse évaporation qu'elle éprouve dans sa large surface, par l'action de l'air et du soleil. Sa longueur est estimée à 1000 verstes, et sa largeur à 500.

La mer *Noire* s'étend depuis le 45e. degré 5 minutes, au 60e. degré 25 minutes de longitude ; et depuis le 40e. degré 53 minutes, au 45e. degré 50 minutes de latitude. Les principaux fleuves qui se jettent dans cette mer, sont le Danube, le Dniester, le Bog, le Dnieper, le Kuban, le Rione, *Phasis* ou *Phases* des Grecs.

La mer *d'Azof*, qu'on appelle aussi mer de *Zabache*, est le *Palus-Meotides* des anciens. C'est un grand golfe entre l'Europe et l'Asie, au nord de la mer Noire, avec qui elle communique. Par le traité de 1774, ses bords sont tout entiers à la Russie. Ils sont habités au nord par les petits tatars, au sud par les circassiens, et à l'ouest par les tatars de Crimée. On donne à cette mer 224 lieues marines de circonférence, 200 verstes de longueur, et 160 de largeur, sans comprendre la baie de Taganrok. Il y a peu d'îles sur cette mer. Les turcs lui donnent le nom de *mer bleue*. Cette mer devient de jour en jour plus impraticable, à cause du sable qu'y portent les rivières qui y ont leurs embou-

chures. La principale est le Don. Le grand lac, appelé *Sivach*, ou mer *Putride*, qui a environ 140 verstres de long sur 14 de large, est à l'extrémité orientale de la mer d'Azof, dans la province Tauride.

La pêche de la mer *Noire* et de la mer *d'Azof*, quoique n'étant ni aussi importante ni aussi étendue que celle de la mer Caspienne, ne laisse pas de produire les plus grosses et les meilleures espèces de poissons, parmi lesquelles on remarque particulièrement les différentes sortes d'esturgeons. Toute la côte septentrionale de la mer *d'Azof*, depuis le Don jusqu'à Perckof, est garnie de pêcheries, pour lesquelles ces cantons sont extrêmement favorables. On y pêche avec des filets qui ont dans le milieu une espèce de sac de forme conique, dans lequel se rassemble le poisson, et d'un seul coup, qui n'emploie genéralement pas plus de six heures, on retire quelquefois jusqu'à 60,000 poissons, parmi lesquels il ne s'en trouve cependant qu'un petit nombre de gros.

Mer Caspienne.

La mer *Caspienne* dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire, depuis le Jaik, qui est à son extrémité la plus septentrionale, jusqu'à Astrabat, son port le plus méridional, a 9 degrés 25 minutes : sa plus grande largeur au nord, depuis le golfe du Jembo, jusqu'à l'embouchure du Volga, est de 3 degrés 52 minutes; et au sud elle est de 3 degrés 25 minutes.

Les anciens historiens ont cru que la mer *Caspienne* communiquoit avec la mer Glaciale, et l'on sait que c'est une erreur. Il en est de même du grand nombre de rivières qu'ils supposoient à l'orient de cette mer; il n'y en a aucune de ce côté dans une étendue d'environ 300 lieues, qui n'offre qu'un désert de sable.

Jusqu'à Pierre I, on avoit cru que cette mer étoit ronde. Ce prince la fit reconnoître, et ses navigateurs se convainquirent que, du nord au sud, elle a environ 1000 verstes de longueur, tandis qu'elle n'en a que 400 dans sa plus grande largeur.

La mer *Caspienne* forme différens golfes. Tous ces golfes sont très-dangereux pour la navigation, mais sur-tout celui de Karabougas, situé à l'occident, et qui a 70 à 80 verstes de circonférence. On n'osoit y naviguer, parce qu'on croyoit qu'il communiquoit avec d'autres mers par des gouffres souterrains. Des géographes même ont désigné ces gouffres sur leurs cartes. C'est ainsi que les erreurs se perpétuent d'âge en âge. Les feuilles de saules qu'on trouve en quantité sur le golfe Persique, autour duquel il n'y a point de saules, ont fait croire sans doute qu'elles venoient de la mer Caspienne par des gouffres souterrains.

Buffon n'a jamais pensé que la mer *Caspienne* ait fait partie de l'Océan, ni qu'elle ait jamais eu aucune communication avec lui, puisqu'on n'y trouve point d'huîtres ni d'autres coquillages de mer, mais seulement les espèces de poissons qui habitent les fleuves et les rivières. On ne doit donc regarder cette mer que comme un grand

lac formé dans le milieu des terres par les eaux des fleuves.

Ce qui est très-vrai, c'est qu'on y remarque de temps en temps une augmentation ou une diminution des eaux, mais sans régularité; ce qu'on doit attribuer à la fonte des neiges, qui augmente les fleuves et les rivières. Il nous semble qu'il n'est pas impossible de deviner ce que deviennent ces eaux surabondantes : des canaux souterrains dans les terres, et une évaporation continuelle l'indiquent assez. L'ingénieur *Perry* a calculé que cette mer recevoit par jour 1,336,500 tonnes d'eau, non compris les eaux de pluie. Le docteur *Halley* dit, dans son calcul de l'évaporation des mers, que la mer *Caspienne* doit perdre une telle quantité d'eaux, que malgré celles des fleuves qu'elle reçoit, elle seroit bientôt à sec, si ses eaux ainsi évaporées n'y retournoient point, soit par les rosées, soit par le moyen des pluies.

Sur les côtes de ce lac énorme, on voit s'amonceler des dunes, tantôt hautes et escarpées, tantôt basses, et d'une pente

facile, ainsi que des îles qui paroissent et disparoissent comme ces dunes. Ces phénomènes naturels dépendent de la variation des saisons et des vents, qui rendent la navigation très-dangereuse dans les golfes, et non pas des communications souterraines avec la mer, ou avec les gouffres qu'on a supposés.

Buffon croit que la mer *Caspienne* a pu communiquer autrefois avec la mer *Noire*; il place le canal de communication à l'endroit où le Don et le Volga se rapprochent le plus l'un de l'autre.

Depuis Astrakhan jusqu'à Astrabat, la mer *Caspienne* renferme un grand nombre de petites îles. Ses eaux sont comme celles de toutes les mers, de couleur verdâtre, excepté vers la côte de *Ghilan*, où elles paroissent blanches, à cause du fond d'argile qui règne le long de cette côte. Vers son milieu, elle a ordinairement de 60 à 70 brasses de profondeur; elle est si basse vers les côtes, que les plus petits bâtimens sont obligés de rester en rade. D'ailleurs, en supposant même une plus grande quan-

tité d'eau, un vaisseau de ligne ne pourroit y naviguer sans danger. Il règne sur cette mer des vents si absolus, qu'on ne peut louvoyer. Aussi n'y trouve-t-on pas même un port assuré. Le plus excellent qu'il y ait sur cette côte, est celui dont on peut faire le moins d'usage, parce qu'il se trouve entre les mains des Tatars.

Quoique la mer *Caspienne* ait une grande étendue, et que ses productions soient fort multipliées, cependant elles sont uniformes, et rien ne prouve mieux qu'elle n'a aucune espèce de communication avec les autres mers. Aussi les Russes ne la regardent que comme un grand réservoir, intarissable en poissons. En effet, la pêche est presque la seule occupation des peuples qui habitent les bords du Volga et du Jaik. Cette mer contient toutes les espèces de poissons qui abondent dans les fleuves qui communiquent avec elle. Ils remontent sur-tout dans le temps du frai, et les petits poissons y observent constamment la loi générale, qui les porte à passer des eaux salées dans les eaux douces.

Cette mer alimente des millions d'oiseaux de la race empennée, cigognes, hérons, butors, bec-à-cuillers, oies rouges. Cette dernière espèce n'a rien de commun avec l'oie. Elle est blanche; l'extrémité des ailes, le tour des yeux, le bec et les pieds sont écarlates; elle est de la taille d'une cicogne, a un long cou et de hautes jambes, vit de poisson, et est d'un goût très-savoureux.

Sur la rive entre Terki et Derbent, il croît une herbe dont tous les quadrupèdes mangent avec avidité. Elle n'est fatale qu'au cheval, qui meurt aussitôt après en avoir mangé. Pierre-le-Grand en fit faire l'expérience en sa présence.

Nulle part, dans toute l'étendue de l'empire, la pêche ne se fait aussi en grand que dans la mer *Caspienne*, et nulle part elle ne produit autant d'objets de consommation et de commerce. On doit en attribuer la cause, non seulement à sa richesse extraordinaire en poissons d'espèces excellentes, mais aussi à sa situation commode au centre de l'empire, aux facilités que

procurent les communications par eau, et aux bonnes méthodes qu'on y suit. Dans le fait, la pêche de la mer *Caspienne*, comme l'observe Pallas, est, à quelques égards, aussi importante pour la Russie, que celle du hareng, de la morue et de la baleine le sont pour les autres puissances maritimes de l'Europe.

Mer Glaciale ou *du Nord.*

La mer *Glaciale* borne toute la partie septentrionale de l'Empire, depuis le 50e. jusqu'au 205e. degré de longitude. Plusieurs baies d'une étendue considérable sont formées par ce vaste Océan. La plus grande est la baie située dans le voisinage d'Archangel, qui porte ordinairement le nom de mer *Blanche*. Elle s'étend dans les terres du nord au sud, depuis le 69e. jusqu'au 63e. degré de latitude nord, et contient une multitude de petites îles. Les côtes, en beaucoup d'endroits, spécialement celles de la mer Blanche, sont hérissées de rochers, et les contrées adjacentes très-marécageuses. A l'égard du

passage en Chine par le nord, qui a été tenté si souvent, on n'a rien découvert jusqu'ici qui pût donner quelque espoir fondé de réussite.

Les mers *Arctiques*, ainsi que tout le monde le sait, contiennent les plus gros animaux marins, pour la pêche desquels un grand nombre de vaisseaux sont armés par les différentes nations. Les avantages que procure la pêche dans ces mers, sont grands et multipliés; mais les difficultés et les périls qui l'accompagnent, ne sont ni moins nombreux, ni moins extrêmes; car, ici, les pêcheurs ont non-seulement à combattre la force et la ruse des animaux qu'ils poursuivent; ils ont encore à surmonter la terreur et les dangers d'un ciel inclément, fertile en orages et en tempêtes; ils ont à se défendre des énormes masses de glaces qui obstruent leur navigation, et les menacent à tout instant d'une destruction totale. Comme les monstres marins se trouvent rarement dans la mer Blanche, et qu'à raison du climat inhospitalier de ces affreux rivages, les

côtes de la mer *Glaciale* sont presqu'entièrement dépourvus d'êtres humains, les habitans des gouvernemens d'Archangel et d'Olonits, vont principalement pêcher les baleines au Spitsberg et à la nouvelle Zemble.

Mer Pacifique, ou l'*Océan Oriental.*

Cette mer porte différentes dénominations, suivant les différens pays qu'elle baigne. La partie qui est à l'est du Kamtchatka, entre la Sibérie et l'Amérique, s'appelle proprement l'*Océan Pacifique* ou *Oriental;* et l'autre, à l'ouest du Kamtchatka, entre la Sibérie, la Mongolie-Chinoise et les îles Kouriles, se nomme la mer d'*Okhotsk.* On trouve dans cette mer une multitude d'îles, et la péninsule du Kamtchatka. L'eau de cette mer est extraordinairement salée. Le flux et le reflux, particulièrement les courans, y sont très-forts. Mais ce prodigieux Océan est encore trop peu connu, en général, pour qu'on puisse entreprendre d'en faire une description particulière.

La péninsule de Kamtchatka fut d'abord découverte par les Russes, en 1696; mais elle n'en devint tributaire qu'en 1711.

Le Kamtchatka est entre le 51e. et le 62e. degré de latitude nord, et entre le 173e. et le 182e. degré de longitude. Le sol est couvert de montagnes, parmi lesquelles se trouvent quelques volcans. Sa température annuelle est au moins de quatre degrés plus froide que celle de chacune des autres latitudes correspondantes; mais les observations faites sur ces mers et sur les côtes qui les avoisinent, ne sont pas encore assez nombreuses pour déterminer avec précision la température moyenne d'aucune de ces parties.

Les principaux ports situés sur les côtes de ces mers, sont celui de St.-Pierre et St.-Paul (ou Avatcha), et le port d'Okhotsk. Des vaisseaux anglois ont, à différentes époques, touché au premier de ces ports, et il part de tous les deux des bâtimens russes pour aller prendre et chasser des animaux marins sur les îles de cet Océan.

§. VIII.

Population. — Manière dont se font les dénombremens. — Colonies. — Etat succint des nations qui composent la population de la Russie.

La connoissance de la population, en Russie, est fondée sur les dénombremens, ou comme on les y appelle, les *révisions*. Elles ont commencé sous Pierre-le-Grand, en 1723, et elles ont été renouvelées depuis tous les vingt ans. Elles doivent leur origine à l'établissement de la capitation. Tout mâle, de la classe des paysans, ou des bourgeois, est obligé de payer annuellement à la couronne cette taxe personnelle; et jusqu'à ce jour, elle a continué de faire le principal objet de ces *révisions;* conséquemment, elles ne comprennent point tous les rangs, ni toutes les tribus de l'Empire. La noblesse, le clergé, tout l'établissement civil et militaire, l'établissement de la cour, les écoles et séminaires, la plus grande partie des

nations nomades et tout le sexe féminin n'y sont point comptés.

Tous les mâles des classes sujettes à la taxe, depuis l'enfant à la mammelle jusqu'au vieillard suranné, sont inscrits sur les registres de *révision*. On ne tient compte des naissances et des morts qu'à la *révision* suivante. La quatrième *révision* faite en 1783, est celle qui offre la plus grande exactitude. La division des anciens et vastes gouvernemens, et l'établissement des vices-royautés, facilitèrent beaucoup le travail de cette *révision*. Le dénombrement fut achevé dans l'espace de six mois, de la fin de 1781 au mois de juillet 1782; celui des gouvernemens de Kolivan, de Tobolsk et d'Irkoutsk, à raison de leur grand éloignement et de leur vaste étendue, ne fut terminé qu'en 1783. Suivant les listes, il se trouva dans les quarante-une vice-royautés qui composoient alors la Russie, en habitans mâles;

Marchands.....	107,408
Bourgeois.....	293,793
	401,201

Ci-contre.....	401,201
Habitans libres des campagnes.....	773,656
Exempts de taxes.....	310,830
Paysans de la couronne....	4,674,603
Paysans des particuliers....	6,678,239
Total.....	12,838,529

Si nous doublons pour les femmes le montant ci-dessus, nous obtiendrons pour les classes dénombrées dans les quarante-une vice-royautés, un total de 25,677,000 personnes des deux sexes. On ne peut avoir qu'un seul doute sur l'authenticité de ces états ; savoir, que le nombre réel du peuple soit plus grand qu'il ne paroît l'être par le dénombrement : chaque individu, porté sur les titres de *révision*, payant effectivement sa taxe, on ne peut concevoir que ces listes portent la population au-dessus de la réalité ; mais on peut aisément supposer qu'elles la font paroître au-dessous de l'effectif, parce que la dissimulation procure un avantage réel.

Jusqu'ici nous avons estimé la popula-

tion sur des dénombremens effectifs; mais relativement à l'augmentation de la population, occasionnée par les grandes acquisitions faites depuis 1783, dans les classes non révisées, nous n'avons, pour nous diriger, que des données probables, qui fournissent le calcul suivant.

Les Kosaques du Don et de la mer *Noire*, suivant des états authentiques, au moins.....	220,000
Pour les tribus et les classes non comprises dans la quatrième *révision*, on ne peut porter moins de.....	1,500,000
Par la *révision* de 1783, la population dans les quarante-un gouvernemens, ou vice-royautés, montoit à.....	25,677,000
Conséquemment, la totalité des habitans de l'empire de Russie pouvoit être, en 1783, de.....	27,397,000
Suivant les résultats déduits	27,397,000

Ci-contre.....	27,397,000
des recherches et des observations faites sur la mortalité et les naissances en Russie, cette masse doit s'augmenter d'elle-même annuellement de plus d'un demi-million.	
Si pour éviter toute exagération possible, nous déduisons la moitié de ce surplus des naissances, pour remplacer la diminution qui peut résulter des mortalités extraordinaires, comme de la guerre, il reste pour chaque année une augmentation de 250,000 nouveaux individus, qui donnent en 12 ans une quantité de.....	3,000,000
Les nouvelles acquisitions faites depuis 1783, contiennent, suivant un état authentique.....	5,755,000
	36,152,000

De l'autre part.... 36,152,000

Conséquemment, suivant l'estimation la plus modérée, nous pouvons porter la population actuelle de l'empire Russe, à..... 36,152,000

Ou à une somme ronde de 36 millions d'habitans. Et cependant, nous avons omis toute la noblesse, le clergé, l'établissement de la cour; les forces de terre et de mer, les officiers civils de chaque gouvernement, les collèges impériaux, les académies, les écoles et maisons d'éducation: nous avons omis les tribus nomades, les vagabonds fugitifs, ainsi que les prisonniers et les criminels condamnés aux travaux publics, dont le nombre seroit incroyable, s'il n'étoit pas diminué de temps en temps par des manifestes de grace.

La partie la plus peuplée de l'empire Russe, est celle située entre le 49e. et le 58e. degré de latitude. Au nord et au sud de cette région, et en tirant vers l'est, au-delà du 65e. degré de longitude, la proportion de la population va continuelle-

ment en diminuant. Cependant cette heureuse contrée, d'une petite étendue, proportionnellement à l'énorme grandeur de l'empire, ne peut être comparée à certains autres états, par rapport à sa population. Si la Russie possédoit généralement, dans ses meilleures et ses plus fertiles provinces, une population égale à celle des gouvernemens de Kalouga et de Toula, la seule partie européenne contiendroit alors plus de 100 millions d'habitans.

Le clergé Russe ne nuit pas beaucoup à la population, puisque tous les prêtres séculiers, conséquemment la très-grande majorité de ce corps, sont mariés : les sages règlemens de la vie monastique ont rendu le célibat presqu'insignifiant.

La perte de la population, occasionnée par l'état militaire, est beaucoup plus sensible. Tant que la guerre continuera d'être un mal nécessaire, cet obstacle ne pourra être totalement détruit ; mais on pourroit en mitiger les effets par des réglemens sages et humains.

On a dit avec raison que l'étendue d'un

continent ne décide point de la force morale et politique d'un empire; qu'un grand état est relativement plus foible qu'un petit, et qu'il y a dans chacun un centre de forces combinées par son étendue; que tout ce qui s'étend au-delà, ou qui reste en-deçà, sert à l'affoiblir : rien n'est plus vrai. Dans tous les temps, les états dont la grandeur s'est étendue au-delà de certaines limites, se sont épuisés, souvent anéantis par eux-même. L'Espagne fut elle jamais plus foible qu'après avoir réuni d'immenses contrées à son ancienne domination?

Il n'est pas douteux que la trop grande étendue d'un empire ne soit un obstacle à la population. Pour que la génération remplisse le but de l'instinct, il faut que la nature soit vis-à-vis d'elle-même; et dans un empire immense, les deux sexes se trouvent nécessairement à de trop grandes distances l'un de l'autre. Le gouvernement d'une domination si vaste ne pouvant veiller à-la-fois sur toutes les parties, il est forcé de les abandonner à elles-mêmes.

Un empire trop étendu n'est jamais ni défriché, ni cultivé relativement à sa grandeur; il se forme des déserts, qui séparent les pays cultivés de ceux qui ne le sont pas; les hommes y sont plus nomades qu'habitans, et les peuples errans ne peuplent guères. Les distances dont nous parlons en mettent nécessairement entre les usages, les coutumes, les mœurs et les cultes des différentes peuplades qui vivent dans des climats diamétralement opposés; et loin de chercher à se rapprocher les unes des autres, elles se traitent en ennemies et se fuient mutuellement.

La politique moderne a démontré qu'en général, un état devoit avoir cinq à six cents hommes par lieue carrée, pour se trouver dans une proportion relative à la puissance générale de l'Europe. Sous Vauban, malgré trente années de guerre, la France contenoit cinq cent cinquante personnes de tout sexe et de tout âge, dans l'espace déterminé ci-dessus.

En portant la population de la Russie à *trente-six millions d'individus* répandus

sur une surface de *neuf cent quarante-neuf mille lieues carrées* au moins ; chaque lieue ne contiendra au plus que trente-sept personnes. La France, au contraire, qui avant la révolution avoit trente mille lieues carrées en superficie, offroit une population de vingt-quatre millions d'ames, qui donnent huit cents individus par lieue carrée. La surface de la Russie est donc à celle de la France, telle qu'elle étoit alors, comme 949 à 30, ou comme 316 à 10, ou enfin comme 63 à 2 ; et la population de la France est à celle de la Russie comme 25 à 1. Partant la Russie, avec trente-deux fois plus de superficie que l'ancienne France, n'a au plus que le vingt-cinquième de sa population.

Il paroît que toute cette population est formée au moins par quatre-vingt nations distinctes, dont l'origine, les mœurs et le langage sont absolument différens. La vue d'une si extraordinaire multitude de nations et de tribus réunies en un même corps politique, est assurément un curieux phénomène, dont on chercheroit en vain

un autre exemple dans l'histoire de l'univers. Cette masse confuse de peuples divers, présente un spectacle très-intéressant pour tout observateur réfléchi. De toutes les nuances qui appartiennent à l'homme, depuis le plus grossier et le plus brute jusqu'au plus policé et au plus rafiné, il n'en est presqu'aucun qui ne se trouve ici. Si la vue d'une si frappante et si grande diversité dans tout ce qui regarde l'homme, est pour nous un objet instructif et agréable, une considération nouvelle ajoutera beaucoup à notre étonnement; c'est qu'une si prodigieuse masse de peuples puisse être retenue dans la soumission la plus illimitée à la volonté d'un seul, et qu'en même-temps toutes leurs sortes de gouvernemens, quelque multipliées qu'elles soient, se maintiennent sous la forme générale d'un seul empire.

Aucun Souverain, dans ces derniers tems, ne s'est occupé des moyens d'augmenter la population avec autant de soins et de succès que Catherine II. Depuis le commencement de son règne, son esprit

vaste et actif s'étoit voué à cet objet important. Elle dépensa des sommes immenses pour attirer dans l'empire des citoyens utiles. Cette voie est toujours la plus lente et la plus difficile ; mais Catherine, en l'employant, avoit des vues bien plus élevées. En dispersant des hommes industrieux et policés dans ses vastes états, elle répandoit le germe de la civilisation parmi les habitans de ces contrées désertes ; et ces déserts se sont métamorphosés, sous son règne, en des campagnes riches et fertiles.

Dès le mois de décembre 1762, elle fit publier un manifeste, par lequel tous les étrangers étoient invités à venir s'établir dans son empire, où on leur promettoit de grands avantages. Cet acte déterminoit d'une manière précise les conditions favorables qu'on assuroit à ceux qui s'établiroient en Russie.

En conséquence, tous les étrangers peuvent s'établir dans l'empire, et choisir les lieux qui leur conviennent. S'ils ne sont pas en état d'entreprendre le voyage, les ministres Russes et les résidens dans les

cours étrangères, leur donnent, aux dépens de la couronne, les secours dont ils ont besoin pour aller en Russie. Aussitôt qu'ils sont arrivés, ils doivent déclarer la profession ou le genre d'industrie qu'ils veulent exercer. Ils reçoivent des secours pour les aider à remplir leur but, après qu'ils ont prêté le serment de fidélité.

Les avantages que le Gouvernement accorde sont principalement le libre exercice de religion, la permission de bâtir des églises, mais sans pouvoir établir de monastères; l'exemption de toute imposition pendant un tems, fixé à cinq, dix et trente ans, suivant le degré d'utilité de la colonie; et le logement gratuit pendant six mois, à dater du jour de l'arrivée.

Les étrangers qui veulent se livrer à l'agriculture, exercer quelques professions, ou établir des fabriques, obtiennent du Gouvernement une étendue de terrein suffisant, et reçoivent les avances nécessaires pour leur établissement. Dix ans après, toutes ces avances doivent être remboursées dans trois termes.

Quant aux colonies qui forment des villages entiers, on leur accorde le droit de police intérieure; mais elles sont obligées de se soumettre au droit civil reçu dans l'empire. L'on y est exempt du service civil et militaire. Elles peuvent établir des marchés et des foires, sans être assujetties à aucune imposition.

Tous ces avantages s'étendent sur les enfans des nouveaux colons, même lorsqu'ils sont nés en Russie. Ceux qui desirent sortir du pays en ont la liberté; mais ils doivent verser dans le trésor impérial la cinquième partie de la fortune qu'ils ont acquise, lorsqu'ils ont séjourné cinq ans, ou moins, et la dixième partie, s'ils y sont restés depuis cinq ans jusqu'à dix.

Ces mesures ont attiré en Russie une foule d'étrangers, surtout d'Allemands; les lieux où ils sont établis en grand nombre, sont les gouvernemens de Pétersbourg, Woronez, Catherinoslaf et Saratof. C'est dans ce dernier gouvernement, principalement sur les rives du Volga et du Med-

veditsa, que se sont formées les colonies les plus nombreuses et les plus remarquables. Les colons du gouvernement de Saratof s'appliquent surtout à l'agriculture et au soin des bestiaux. Les manufactures les plus florissantes sont à Sarepta, petite ville fondée par les frères Moraves : leurs marchandises sont transportées dans toute la Russie, et ils ont des dépôts considérables à Revel et à Pétersbourg.

Chaque colonie a son tribunal particulier: le président est élu annuellement par la communauté ; on lui adjoint des assesseurs et des anciens.

L'organisation ecclésiastique est réglée suivant la religion professée dans la colonie. Il y en a cinquante-sept Luthériennes, treize réformées, trente Catholiques, et une où les religions sont mélangées. On comptoit en tout cent une colonies dans le gouvernement de Saratof en 1790 ; on portoit le nombre de familles à 5,624, et celui des individus à 30,932.

Les colons du gouvernement de Pétersbourg s'appliquent principalement à l'agri-

culture et au jardinage: comme le produit de leur industrie se vend bien à Pétersbourg, ils sont tous à leur aise. Le mélange des nations n'est nulle part aussi varié que dans le gouvernement de Catherinoslaf; plus de la moitié est habitée par des colons; on y trouve des Allemands, des Suédois, des Italiens, des Grecs, des Bulgares, des Servites, des Albanois et des Arméniens. Si ces derniers ne forment pas les colonies les plus nombreuses, elles sont, à plusieurs égards, les plus utiles à l'État. Quand la presqu'île de la Crimée fut en proie à des dissentions intestines, après l'avant-dernière guerre entre les Turcs et les Russes, ces gens industrieux et tranquilles cherchèrent un asyle en Russie, et l'Impératrice le leur accorda. Telle fut l'origine de la colonie florissante de Nakhitchvan, qui mérite actuellement une des premières places parmi les villes de manufactures de l'empire.

Outre le grand nombre d'étrangers qui vinrent s'établir dans l'empire, aux frais de l'état, et sur l'invitation dont nous avons

parlé, la renommée, en publiant la sagesse et la modération du gouvernement de Catherine II, en attira une foule d'autres. Un pays qui offre tant de ressources à l'industrie, où, avec du travail et du talent, il est aisé de parvenir à la considération et à l'aisance, où la plus parfaite tolérance et la liberté d'exercer toutes les professions est illimitée, et où le gouvernement accueille si bien les étrangers, un tel pays doit naturellement être l'asyle de ces milliers d'individus auxquels leur patrie refuse l'existence, dans ces tems de trouble et de bouleversement qui agitent tour-à-tour les différentes parties de l'Europe. Cet accroissement annuel de la population de l'empire de Russie, quoique lent et peu sensible, est réellement plus considérable qu'on ne le croiroit; il s'étend non-seulement dans les pays situés sur les côtes, mais même sur les provinces de l'intérieur.

Le gouvernement a encore employé avec succès plusieurs autres moyens d'augmenter la population. Tels sont les établissemens de médecine pour les villes et les

campagnes; tels sont ceux institués pour la conservation des habitans, comme les maisons des enfans-trouvés, les maisons d'accouchement, d'inoculation et de quarantaines. Au lieu de rendre les criminels inutiles à la société, le Gouvernement les emploie aux travaux publics, ou les envoie en colonies dans des contrées désertes. Cette dernière mesure, pratiquée avec le plus grand succès en Angleterre, est déjà suivie depuis long-temps en Russie; elle a procuré des avantages essentiels à la population de l'Empire. Celui qui est ainsi relegué en Sibérie, à cause des crimes qui l'ont privé des avantages de la société civile, peut y devenir heureux; il peut s'y rendre utile à la partie, au moins par une postérité nombreuse et meilleure. L'état veille aussi sur ces malheu[illegible] ainsi que sur les autres colons, et [illegible] de leur procurer les moyens de s'as[illegible] un jour un bien-être. On leur do[illegible] à l'époque de leur établissement, que[illegible] argent et des matériaux; pendant les t[illegible] premières années, on leur [illegible]bue

provisions abondantes, des vivres qui leur sont nécessaires. L'exécution de ces principes de sagesse et d'humanité a déjà beaucoup contribué à civiliser la Sibérie. Sa population, dit *Pallas*, sera admirée un jour, comme le chef-d'œuvre d'une saine politique.

La population de la Russie est composée de plusieurs nations. Le comité nommé par l'académie de Pétersbourg, pour éclaircir la géographie du pays, a divisé les différens peuples qui l'habitent, en quinze tiges ou races principales. *Voyez l'Histoire de l'académie de Pétersbourg, année* 1778.

I. *Nations esclavonnes.*

1. *Russes*, dans toute l'étendue de l'empire.

2. *Polonais*, dans les gouvernemens de Polotsk et de Mohilof.

II. *Nations allemandes.*

1. *Allemands*, en Livonie et en Estonie.

2. *Suédois*, dans la Finlande Russe.

III. *Nations lettoniennes.*

1. *Lettoniens*, en Livonie.

2. *Lithuaniens*, dans les gouvernemens de Polotsk et de Mohilof.

IV. *Nations Finlandoises ou Finnoises.*

1. *Finlandois*, dans les gouvernemens de Wibourg et de Petersbourg.

2. *Estoniens*, dans le gouvernement de Revel, et dans une partie de celui de Livonie.

3. Les *lives*, dans le cercle de Riga, près de Salis.

Les nations suivantes descendent des Finlandois, à en juger par leurs langages.

4. *Lapons*, dans le cercle de Kola.

5. *Permiens*, dans la province de Permie, gouvernement de ce nom, et dans les régions septentrionales baignées par l'Oby.

6. *Zirianes*, dans le cercle d'Iarask.

7. *Votisks*, dans les gouvernemens de Kazan, d'Oufa, etc.

8. *Tchermisses*, dans les gouvernemens

de Kazan, d'Oufa et de Nije-Gorod, etc.

9. *Terptiaires*, dans la Buchkarie ; ils sont mêlés de tchouvaches, de tchermisses et de votcaks.

10. *Mordouans*, dans le gouvernement de Nije-Gorod, Kozan, Oufa, etc.

11. *Tchouvaches*, dans la Buchkarie et dans les gouvernemens voisins.

12. *Vogouls*, aux deux côtés des monts Ouralsks.

13. *Ostiaks*, sur l'Oby, jusqu'à Narim et Sourgoutels, dans le cercle de Berczof.

V. *Nations tatares.*

Les *tatares* proprement dits sont :

1. *Tatars* de Kazan, dans le cercle du même nom. De ceux-ci descendent les tatars de Woronez, de la ville de Kasimof et de son voisinage, ceux du gouvernement d'Oufa, près de la Sakmara, ceux de Kargal, ceux d'Oufa ; les *Istchiens*, près de la rivière d'Itsch, dans la province d'Icetsk, les *tschatzki*, à Tomsk et aux environs.

2. Les tatars de Tomsk, sur les deux

bords du Tom, depuis les montagnes de Kouznetzk jusqu'à l'embouchure du Tom.

3. Les tatars de Tobolsk, aux deux rives du Tobol, depuis la frontière des Kirghis jusqu'à l'embouchure du Tobol.

4. *Melesses*, dans le cercle de Tomsk.

5. *Tuliberniens*, sur la rive droite du Tom, au-dessus de Kouznetsk.

6. *Abinzi*, en remontant le Tom sur les montagnes, et sur les rivières de Kondoma et de Mrasa.

7. *Tatars* de l'Oby, sur ce fleuve, depuis l'embouchure du Tom jusqu'au-dessus de Nasim.

8. *Barabitzzi*, entre l'Irtich et l'Oby, dans le désert de ce même nom.

9. *Tourinsks*, au bord de la Toura, depuis les frontières des Vogouls jusqu'à l'embouchure de la Toura.

10. *Aials*, à l'embouchure de la Toura.

11. *Katschintzi*, sur le rivage occidental de de l'Yenissei, entre les rivières d'Iousk et d'Abakan.

12. *Tchoulins*, sur la Tchoulina, ils se sont partagés en trois branches.

13. *Oudiuski*, entre les montagnes, près du fort de Grenskoi.

14. *Kaschiens*, sur les mêmes montagnes.

15. *Jarensks*, et leurs différentes branches sur l'Abakan, le Kisir, le Tess, et l'Iourba.

16. *Bircousses*, et leurs trois branches autour du Taschtip.

17. *Tobiutzi*, sur le Taschtip, le Taia et l'Abakan.

18. Les *Baltires*, sur l'Abakan.

19. Les *Sagais*, le long de l'Achkich, de Basa, de Sour, et dans le désert d'Abakan.

Les peuples d'origine tatare sont :

1. Les *mangates* ou *nogaïs*, sur le bord de l'Aktouba, depuis Tchigit jusqu'à la mer Caspienne.

2. *Metcheraiks*, dans le gouvernement d'Oufa.

3. *Bakkirs*, dans le gouvernement de Perm et d'Oufa.

4. *Kirguis*, de la horde moyenne, et la petite dans le désert de Kirguis.

5. Iakoutski, sur le Lena et au bord occidental de ce fleuve.

6. *Televutes*, sur le Tom, depuis les hautes montagnes jusqu'a Kournetsk.

7. *Telesses*, au bord du lac d'Oltan.

8. Les *habitans du Caucase*, dont une partie est d'origine tatare, et dont l'autre ne porte que le nom de tatars. Ils se divisent ainsi :

1. *Trousnmenes*, à l'embouchure du Kouma.

2. *Ussettes*, dans le milieu du Caucase.

3. *Tchitchengs*, dans la partie orientale de la grande Kabarda.

4. *Kouslenguis*, ou *kistenes*, en Kistisie sur la Souska.

5. *Koumoukes*, sur la Souska inférieure et le Terek.

VI. *Nations samoyedes.*

Samoyedes proprement dits, dans la partie la plus septentrionale de la Russie, sur la Lena. De ceux-ci descendent :

1. Les *samoyedes européens*, dans les cercles de Mezer, de Kanan, et d'Iougorie.

2. Les *samoyedes sibériens*, qui se soudivisent en *taziens* sur le Taz, entre l'Oby et l'Yenissei : en *mangazeiens*, sur le Tourouskan, et autour de la ville de Mangazeia.

Plusieurs autres hordes descendent aussi des samoyedes :

17. Les *morases* ou *ostiacks* de Narim, qu'on trouve en remontant le Sourgout, sur les bords de l'Oby jusqu'à Narim, et à l'embouchure des rivières Ketta et Tom.

2. Les *kaimasches*, dans le district de Krasmoiarsk, à la source des rivières Kama et Mana. Observons que la Kama n'est qu'une branche du Volga.

3. Les *ostiacks* de l'Yenissei, dans le district de Krasnoiarsk.

4. Les *koustimes*, sur la rive gauche du Tom.

5. Les *Iourales*, entre l'Oby et l'Yenissei, sur le bord de ce dernier fleuve et dans l'intérieur du pays.

6. Les *kotowes*, sur les rives de la Kama.

7. Les *kaibals*, aux bords de l'Yenissei.

8. Les *karagasses*, dans le territoire d'Oudinsk.

9. Les *montores*, le long de l'Yenissei, de l'Oby et du Tomba.

10. Les *Ozannès*, dans le district de l'Yenissei, sur l'Oussolka.

11. Les *saiotes*, au pied des monts Salanks, et sur la rive orientale de l'Yenissei, au-delà de l'Oufa.

VII. *Nations mongoles.*

1. Les *mongols*, proprement dits, dans le cercle de Selanguinsk.

2. Les *darbets*,
3. Les *tourgihs*,
4. Les *soongars*,
5. Les *bouriaks* ou *bratski*,

} sur le Volga.

VIII. *La nation toungouse.*

Les *toungouses* et les différentes hordes qui en descendent, occupent depuis l'Ienissei jusqu'à l'océan oriental, et depuis le golfe de Penginsk, jusqu'aux frontières de la Chine.

IX. *La nation kamtchadale.*

Les *kamtchadales* occupent la partie méridionale du Kamtchatka.

X. *La nation koriake.*

Les *koriaks* habitent la partie septentrionale du Kamtchatka, aux environs dn golfe de Penginsk, sur l'océan oriental, presque jusqu'aux bords du fleuve Anadyr.

XI. *La nation kourile.*

Les *kourils* ou *kurils*, habitent le Kamtchaka méridional, et les îles Kouriles entre le Kamtchaka et le Japon.

XII. *La nation aleoute.*

Les *aleutes* ou *aleoutes*, peuplent les îles nouvellement découvertes dans le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique.

XIII. *La nation arince.*

Les *arinces* occupent une partie du district de Kramoiarsk.

XIV. *La nation youkaguire.*

Les *youkaguirs* habitent les bords de la mer glaciale jusqu'aux sources de l'Anadyr.

XV. *La nation tchokchique.*

Les *tchokchis* habitent la partie nord-est de la Sibérie.

Indépendamment de ces quinze nations, on trouve encore en Russie diverses colonies des peuples voisins :

1. Les *tartares* ou *tatars* qui se divisent en quatre hordes.

Les *boukars*, dans les provinces d'Oufa et à Tobolsk.

Les *schivintzas*, Les *taschenautiens*, Les *tourkestaniens*, } dans les gouvernemens d'Oufa, Saratof et du Caucase.

2. Des *persans*, dans le gouvernement du Caucase.

3. Des *indiens*, à Astrakhan.

4. Des *finlandois*, près de Valdai.

5. Des *polonais*, sur l'Irtich et dans le district de Selenguensk.

6. Des *allemands*, dans le gouvernement de Petersbourg et de Saratof.

7. Des *grecs*, à Nejin.

8. Des *serviens*, dans la nouvelle Russie.

9. Des *moldaves* et *wlaques*, dans la forteresse de Dimitri.

Les différens corps de nations européennes et asiatiques dispersés dans les différentes parties de l'empire, formeroient, s'ils étoient réunis, un nombre considérable ; mais chaque nation, prise à part, n'est pas assez nombreuse, pour obtenir ici une place séparée. La majorité est composée des colonies émigrées de nations plus considérables : elles se sont volontairement établies dans les provinces de l'empire de Russie, de plusieurs manières et à différentes époques.

De toutes les parties européennes qui se rangent dans cette classe, les *allemands* forment la plus nombreuse. Suivant un calcul, fondé sur la dernière révision, les allemands résidans dans le gouvernement de Riga, montent à 30,000, et dans celui de Revel à 15,000 : ils sont véritablement

plus nombreux en Courlande. Ils sont par milliers dans les villes de Moscow et de Pétersbourg. La dernière en contient 17,000. Plusieurs milliers de familles allemandes vinrent aussi, d'après l'invitation de Catherine II, en 1783, s'établir comme paysans ou cultivateurs dans les campagnes des gouvernemens de Petersbourg, Saratow, Voronoje et Tschernigow. Leur nombre est beaucoup augmenté depuis 1783, par les nouveaux établissemens formés dans le gouvernement d'Ekatarinoslow, et dans la province de Tauride. Leur nombre total, y compris ceux qui vivent isolés dans les différentes parties de l'empire, excède probablement 100,000.

Les autres nations européennes ne fournissent que des colonies détachées, établies principalement dans les grandes villes. Une partie des habitans des gouvernemens de Wibourg et de Revel, et de quelques îles de la Baltique sont Suédois : les Danois et les autres peuples d'Europe sont plus nombreux dans les villes de Moscow

et de Pétersbourg, et dans plusieurs autres grandes villes de l'empire.

Dans la plupart des ports de mer, on trouve des Anglais, qui s'y fixent rarement; ils retournent dans leur patrie aussitôt que leurs affaires le leur permettent.

Les Français, en nombre considérable, sont dispersés dans tout l'empire. Le plan dernièrement formé pour établir une colonie d'émigrés dans les gouvernemens méridionaux, n'a pas encore été exécuté.

Il existe aussi dans la province de Tauride quelques restes d'Italiens. Leurs ancêtres s'y étoient établis à l'époque où les Génois étoient maîtres de la péninsule.

Les Grecs sont dans la petite Russie, à Nejin, dans le gouvernement d'Ékatarinoslaf et en Tauride, où ils forment des colonies assez fortes. Leur nombre est très-considérable en Crimée, où la plupart de ceux qui étoient dispersés dans l'empire sont retournés, lorsque les Russes en eurent pris possession.

Les Turcs-Ottomans, qui par les hasards de la guerre, ou par la prise de quelques

villes et provinces particulières, sont devenus sujets de l'empire de Russie, se sont généralement dispersés : ils ne forment aucune colonie.

Les Arméniens sont particulièrement nombreux dans les villes d'Orenbourg, Kisliar, Pétersbourg et Moscow, mais sur-tout dans les gouvernemens du Caucase et d'Ekatavinoslaf, où ils forment une colonie composée du plusieurs milliers d'individus.

Astrakhan et Kisliar renferment aussi des établissemens d'Indiens : ils s'y sont rendus de l'Indostan et de la province de Moultan.

Enfin, deux nations errantes que l'on trouve par-tout, et qui n'ont de patrie nulle part, les Juifs et les Bohémiens, ont aussi des colonies considérables en Russie. Les Juifs sont très-nombreux dans toutes les provinces polonaises qui appartiennent aujourd'hui à l'empire.

D'après ce précis, où sont omises quelques foibles tribus, il paroît que les habitans de l'empire de Russie forment au

moins quatre-vingt tribus distinctes, dont l'origine, les mœurs et le langage sont absolument différens. Cette masse confuse de peuples divers, présente un spectacle très-intéressant pour tout observateur réfléchi. Nous y voyons des nations de *chasseurs* et de *pêcheurs*, errantes dans les forêts, sans habitations fixes, bravant tous les dangers, et indifférentes pour les douceurs de la vie, ayant à peine aucune notion de la propriété, se nourrissant de chair crue et de fruits tels que la nature les produit, et ne connoissant de vêtemens que les peaux des animaux contre lesquels elles disputent, ou par le moyen desquels elles conservent leur existence. Près d'elles, nous trouvons des peuples de *pasteurs*, qui ne tirent leurs vêtemens, leur nourriture, et même leur aisance que de leurs troupeaux, vivant avec eux sous des tentes mobiles, qu'ils transportent perpétuellement d'une contrée à une autre; ils passent leurs jours dans une simplicité de mœurs partriarchales; ils ignorent pour la plupart l'art d'écrire et l'usage de la monnoie.

Nous appercevons ensuite des nations agricoles, mais avec plus ou moins d'étendue: les unes se bornent à un genre simple de culture, tandis que d'autres les embrassent tous avec autant de succès que d'industrie. Nous observons les progrès de cet art dans des régions où la terre, vierge, ouvre, pour la première fois, depuis des milliers d'années, son sein fécond à la main novice de l'habitant; nous voyons des maisons et des villages remplacer de pauvres cabanes, et avec non moins de surprise, des villages se changer en cités, leurs maisons en palais: là, le génie créateur élève des manufactures, et le commerce laborieux rassemble les productions des quatre parties du globe. Comme toutes les gradations de la vie subsistent parmi les habitans de l'empire de Russie, on y rencontre aussi des exemples de toutes les modifications de la *constitution civile.*

L'étendue de l'empire Russe est prodigieuse: mais les cinq sixièmes de cette immense contrée sont ou entièrement déserts, ou tellement dépeuplés, que leur

possession n'apporte au souverain que des avantages illusoires, auxquels il devroit peut-être renoncer volontairement, et par là, répandre sur la partie plus peuplée de ses vastes domaines les avantages réels qu'il tireroit de cet abandon. Nous allons développer notre idée.

La Russie seroit trop vaste pour être régie par les mêmes loix, si le défaut de population ne la faisoit rentrer dans la classe commune des empires aussi peuplés, mais moins étendus. S'il étoit possible qu'un jour cet immense pays nourrît une masse d'hommes proportionnée au terrein qu'il occupe, il se diviseroit bientôt. Trois cents millions d'hommes au moins, qu'il pourroit nourrir aisément, répandus sur une surface de plus de neuf cent mille lieues carrées, ne pourroient obéir au même maître. Il seroit donc de l'intérêt de la Russie de diminuer ses possessions, en augmentant sa population; qu'elle renonçat à cette vaste contrée qui s'étend du 105e. degré de longitude à la mer Pacifique: (le fleuve Yenissey, dont le cours

a plus de 500 lieues, coule du midi au nord presqu'en ligne droite, et forme à l'est la barrière naturelle de l'empire Russe) : Le petit nombre d'hommes qui habitent ces terreins abandonnés seroit transporté à l'ouest du fleuve, où les déserts de Sibérie attendent vainement des cultivateurs ; le commerce avec la Chine, et l'exploitation des mines ne seroient point abandonnés; l'échange des marchandises auroit toujours lieu à Kiachta ; il suffiroit de laisser tels qu'ils sont les chemins d'Irkurtsk et des mines, pour la facilité des transports et des marchands. Quelques dépôts ajoutés à cela pour recevoir les pelleteries : voilà tout le parti qu'on peut tirer de ces contrées immenses ; et sans doute bientôt le gouvernement Russe s'applaudiroit-il d'avoir exécuté un plan qui peut-être lui auroit déplu au premier coup-d'œil. Ce plan mérite d'être approfondi, et d'être discuté : il ne faut pas que l'idée de vouloir diminuer l'étendue de l'empire le fasse rejeter sans examen. La Russie est trop portée à s'aggrandir ; elle doit, re-

nonçant à de vaines conquêtes, chercher à peupler les pays qu'elle a déjà, et qui devroient suffire à son ambition. La conservation des ports du Kamtschatka n'offre que de légers avantages, dont il seroit facile de se dédommager, en adoptant des vues sages, des plans bien combinés, tout autres que ceux qu'on a suivis jusqu'à présent.

Les femmes russes sont fécondes. On aura de la peine à concilier ce fait avec la dépopulation du pays : mais le régime des bains que les enfans prennent au berceau, la transition subite du chaud au froid, l'usage immodéré des liqueurs fortes, les maladies vénériennes, toutes ces causes concourent à faire périr les trois quarts des enfans; et il n'est pas rare de voir une femme, mère de dix enfans, n'en conserver qu'un ou deux.

La plus grande partie de la population de la Russie est dans la contrée européenne. Les cinq gouvernemens de Perm, d'Oufa, de Kolyvan, de Tobolsk et d'Irkoustk, compris sous le nom de Sibérie, n'ont que

2,215,000 habitans, suivant les listes de révision ; en y ajoutant les peuplades et les classes qui ne sont pas comptées, on peut évaluer leur population à deux millions et demi d'habitans. La partie européenne est donc à peu-près quatorze fois plus peuplée. Ainsi la Russie est un des plus grands empires de l'Asie à raison de son étendue, et l'un des plus puissans de l'Europe à raison du nombre de ses habitans.

En classant le nombre des habitans des différens états européens, la Russie occupe le second rang. L'empire ottoman seul le surpasse : on y compte ordinairement 49,000,000 d'habitans : 8 en Europe, 36 en Asie, et 5 en Afrique.

La connoissance exacte du nombre des habitans d'un état offre des résultats utiles et intéressans ; mais c'est toujours par le rapport de ce nombre à l'étendue du sol qu'il occupe, que l'on acquiert une idée précise de sa force intensive et de sa culture. La Russie est à la tête de tous les états de l'Europe par la masse énorme des

peuples qu'elle réunit : cependant, relativement à sa population, elle n'obtient qu'une place secondaire. Sans la comparer à la Suède, où l'on ne compte que 220 habitans par mille carré d'Allemagne, la Russie n'en compte que 109 sur une étendue égale ; et en séparant la Russie européenne de la Russie asiatique, la première a 405 habitans sur un mille carré, tandis que la dernière n'en a que 11.

Ces observations suffisent pour calculer les progrès que pourroit faire à l'avenir la population. Si la Russie continue de jouir d'une bonne administration, sous des souverains éclairés, elle s'étendra en raison de l'industrie et des progrès de la civilisation. Si les peuples nomades se livrent à l'agriculture, si l'on s'applique à perfectionner les productions singulières du pays, si l'industrie acquiert de l'activité dans les villes nouvellement fondées, et si la circulation intérieure et extérieure des richesses de l'état devient plus animée, la population s'accroîtra infailliblement. Les habitans, trop resserrés dans les contrées

fertiles, les quitteront alors pour se disperser dans les déserts; et par des efforts réitérés, ils arracheront à la nature les biens dont elle est quelquefois avare, mais qu'elle ne refuse jamais entièrement au travail et à l'industrie.

§. XI.

De l'Agriculture et des différentes Productions les plus remarquables du sol.

L'ÉTAT de l'agriculture dans tous les pays dépend autant du climat et des qualités du sol, que du travail et de l'industrie des habitans. De la grande étendue de l'empire de Russie, il résulte une diversité de climats qui cause une très-grande différence dans les occupations rurales. Les contrées situées entièrement au nord et à l'est de l'empire, sont absolument impropres à l'agriculture, sur-tout en Sibérie. On doit regarder le 60e. degré de latitude comme la ligne de démarcation, au-delà de laquelle on ne peut plus s'y livrer avec espérance de fruits. Les tentatives que l'on

a faites dans les environs d'Okotsk, ont prouvé, par leur peu de succès, qu'il faut renoncer à jamais à l'introduire. L'été y est trop court; la terre trop long-temps gelée au printemps; et les gelées commencent trop tôt en automne. Mais dans la plupart des lieux susceptibles de culture, la nature prodigue ses dons au cultivateur russe: de légers travaux et des instrumens imparfaits suffisent pour lui procurer une récolte aussi abondante, que dans les lieux où l'on se livre à un travail pénible, et où l'industrie vient au secours du laboureur.

Le tems des semailles et de la moisson doit nécessairement beaucoup varier dans un pays d'une si vaste étendue. Dans les provinces centrales, on sème ordinairement les grains depuis le commencement d'août jusqu'au milieu de septembre, et on les moissonne au mois de juillet ou d'août de l'année suivante; ainsi ces sortes de grains sont communément onze mois sur les champs. Les champs ne sont fumés que dans les lieux où l'on élève un grand

nombre de bestiaux, car le paysan ne songe presque jamais à se servir d'engrais artificiels, tels que la marne, la chaux. On distingue en Russie, comme par-tout ailleurs, trois sortes de labours: les champs d'hiver, les champs d'été, et les jachères. Il est inutile d'expliquer ces termes; ils sont reçus dans tous les pays. Nous observons seulement que les champs ensemencés l'été, sont récoltés la même année, tandis que les champs d'hiver sont ensemencés l'automne, et qu'on ne les moissonne que l'été suivant. Les grains qu'on sème le plus communément en Russie, dans les champs d'été, sont le froment, le seigle, l'orge, le millet, le blé sarrazin, le lin, le chanvre, les pois, le pavot, le pænis et l'avoine. On ne sème dans les champs d'hiver, que du froment et du seigle. Tantôt on moissonne le blé avec la faucille, tantôt on le coupe avec la faulx. Dans quelques provinces, on le bat avec des fléaux ou des bâtons: dans d'autres, des chevaux et des hommes le foulent avec les pieds; quelquefois on le

bat lorsqu'il a été séché à l'air, mais plus communément on le fait auparavant sécher au feu.

Les fours à blé sont des cabanes de bois, formées de plusieurs poutres jointes ensemble. On y pratique des ouvertures qui peuvent se fermer à volonté, et on place différentes traverses dans l'intérieur. On construit dans la terre, immédiatement à côté de la cabane, un poêle de maçonnerie, dont les soupiraux s'ouvrent dans la cabane. Quand on veut faire sécher le grain, on suspend des gerbes aux traverses, et on entretient un feu doux dans le poêle, afin que la fumée entre dans la cabane, ce qui fait suer les gerbes; on fait sortir la vapeur par les ouvertures extérieures, que l'on peut ouvrir à volonté. Il y a des provinces où la construction de ces fours varie; mais l'usage est toujours le même: il est général et d'une grande utilité. Le blé devient à la vérité plus petit en se séchant; mais cette opération le préserve des charansons. Il se conserve mieux dans les magasins; on peut le transporter sur

mer sans qu'il se gâte, et cela n'empêche pas que l'on ne puisse s'en servir pour les semailles. Tant d'avantages sont compensés par une grande consommation de bois : dans quelques lieux on pourroit y suppléer en faisant usage de la tourbe.

Ce que nous avons dit suffira pour donner une idée de l'agriculture, tant dans les provinces septentrionales que dans celles qui sont situées au midi. Ces exemples prouvent que, nulle part, on n'aide la nature que quand on y est forcé par la nécessité ; encore est-ce avec peu d'activité et d'industrie.

En général, l'agriculture est simple et uniforme dans toutes les provinces septentrionales de l'empire : ce n'est que dans les lieux où les propriétaires ont un véritable intérêt au succès, que l'on y donne plus de soins ; ce qui est rare dans la Russie propre, mais dans la Russie Blanche et la Livonie, cela est beaucoup plus fréquent. Dans cette dernière contrée, à la vérité, on emploie les mêmes instrumens de labourage que dans la grande Russie ; mais on s'en

sert avec plus d'intelligence et de succès. La terre est plus souvent labourée; on y porte plus d'engrais; souvent on tâche d'améliorer le sol par des moyens artificiels.

Quoique le gouvernement de Riga soit plus fertile, le seigle rapporte depuis cinq jusqu'à douze fois la semence, l'orge huit, et le froment d'hiver dix; dans les lieux nouvellement défrichés, le produit est encore plus considérable.

Dans les provinces de la Russie Blanche, l'industrie est encore plus encouragée par la grande fertilité du sol; la récolte y rapporte ordinairement vingt fois les semences.

Le tableau que nous venons de présenter peut en général convenir à toutes les provinces méridionales, comme l'Ukraine, le pays d'Astrakhan, etc. en observant qu'il y en a plusieurs où l'agriculture est encore trop négligée, quoiqu'elle y fasse tous les jours des progrès. La fertilité du sol et la douceur du climat épargnent bien des travaux, que la nature, plus avare dans les contrées septentrionales, arrache à la paresse des habitans. Dans ces régions tempérées, on

laboure moins, et souvent on ne fume jamais les terres ; le bétail est l'objet le plus important de l'économie rurale.

Avant de terminer cet article, nous devons observer que les Tatars habitent une partie des provinces les plus fertiles, et se distinguent constamment par leur industrie et leur activité, des autres cultivateurs de l'empire de Russie. Malgré tous les vices encore attachés à l'économie rurale en Russie, le produit de cette branche d'industrie est si important, que non-seulement il fournit abondamment à la consommation intérieure, mais il est encore un objet d'exportation très-considérable.

Il est impossible que dans un empire qui réunit tant de climats différens, les productions ne soient pas très-variées. Nulle part le sol n'est plus fécond que dans quelques parties de la Russie, et la nature s'y montre libérale, même dans les provinces dont elle a rendu le séjour le plus difficile à l'homme. On peut distinguer trois principales classes de pro-

ductions, celle des grains, celle des herbes et fourrages, celle des végétaux qui sont employés dans les fabriques et les manufactures.

Parmi les différentes espèces de blés, le seigle est le plus généralement cultivé; et il réussit également bien dans les parties qui ne sont pas situées au-delà du 60e. degré de latitude. On cultive plus de froment dans les gouvernemens du centre et du midi. On n'en sème point en Sibérie.

L'*Ukraine* est de toutes les provinces de la Russie, celle où la température est la plus douce, et la terre la plus fertile. Elle produit une immense quantité de blé et d'autres grains, qui en fait comme un grenier général pour beaucoup de contrées. Catherine II a voulu y faire planter des mûriers pour élever des vers à soie. Si cette entreprise n'a pas réussi, c'est uniquement la faute de ceux qui en ont été chargés. Le climat de l'Ukraine semble garantir qu'un nouvel essai en ce genre seroit suivi du succès. Il est probable que la vigne et l'olivier y croîtroient également

bien. Les pâturages y sont excellens. Cette province vend tous les ans à l'étranger environ 10,000 bœufs, dont une partie vient en Allemagne, quelquefois jusqu'à Paris.

La Livonie et l'Estonie ne sont guères moins fertiles que l'Ukraine; elles produisent des bleds et d'autres grains. Le gouvernement de Smolensko a les mêmes avantages, et fournit en outre du gruau. Les provinces de Bielogorod, de Simbirsk, de Pensa, sont aussi abondantes en grains. On y recueille sur-tout beaucoup de froment. En l'année 1793, l'exportation de ces différentes sortes de grains se montoit, en froment, à 1,990,000 roubles; en seigle, à 1,379,000; en orge, à 236,000; et en avoine à 17,000 roubles.

L'orge est une des principales productions dans la majeure partie du gouvernement où le froment réussit, et même dans quelques autres, parce que la consommation de farine d'orge est très-grande en Russie. L'avoine aussi est commune; on la cultive en partie pour la consommation du peuple; pour cet effet on la réduit en

farine, que l'on mange en potage. Le blé de Turquie ou le *maïs*, croît sur les confins du Terek et en Tauride. La Russie exporte annuellement, sur-tout des ports de Livonie, et pour une grosse somme, une quantité considérable de ces quatre espèces de blés. Les autres sortes de grains, pour la plupart susceptibles d'une culture plus étendue, suffisent communément pour les besoins du pays. Le millet est assez commun, mais l'épautre est plus rare.

Le foin et le fourrage de toutes les espèces abondent dans l'empire de Russie. On voit généralement partout de vastes prairies; mais en bien des endroits elles sont totalement négligées. Presque toutes sont autant de communaux, et il seroit inutile de les enclore, tant qu'il y aura une si grande quantité d'autres terres vacantes.

Parmi les différentes branches d'agriculture, il n'en est aucune qui fournisse des productions plus importantes pour l'importation que la culture des végétaux propres à l'usage des manufactures et du commerce. Dans la multitude des objets

de cette nature, le plus remarquable est le *chanvre*, dont l'importation forme l'article, sans comparaison, le plus considérable sur la liste des marchandises que la Russie fournit à l'étranger, et qui est regardé comme le meilleur de toute l'Europe. En additionnant l'énorme consommation qui se fait, dans l'empire Russe, de cette matière de première nécessité, avec la grande quantité qui en sort par mer, il est évident, qu'à l'exception du seigle, aucune production de la culture n'est d'une plus grande conséquence pour l'industrie et le commerce.

La culture du *lin*, qui se récolte aussi très-abondamment, et dont la qualité est excellente, n'est pas d'une moindre importance. Dans beaucoup de cantons, les champs de lin sont aussi étendus que les champs de blé.

Parmi les végétaux utiles aux manufactures, et qui sont un objet de commerce, le houblon et le tabac doivent être comptés comme des articles principaux, à raison de la grande consommation qui s'en

fait par-tout. Le tabac n'est pas, à la vérité, jusqu'à present, d'après les habitudes du pays, un objet de première nécessité, parmi les basses classes du peuple. La pratique d'en fumer étoit regardée comme un péché en Russie, à la fin du dix-septième siècle ; et le clergé prit la chose très-gravement, lorsqu'en 1698, Pierre-le-Grand accorda à une compagnie le privilège exclusif de l'importation du tabac.

La Russie n'est jamais obligée d'acheter du blé des étrangers : les besoins qu'éprouvent à cet égard quelques districts stériles, ou trop reculés vers le nord, sont suppléés par l'excédent des autres provinces plus favorisées ; il en reste encore chaque année une quantité très-considérable pour les marchés étrangers. En 1793 l'exportation du blé, du chanvre et du lin en nature, indépendamment de tous les articles qui avoient subi quelque préparation, monta à plus de quinze millions de roubles. Cependant malgré l'apperçu de ces faits incontestables, on ne

peut pas dire que l'agriculture russe ait atteint un grand degré de perfection.

La culture des plantes propres à faire de l'huile est un article important de l'agriculture en Russie, à cause de la consommation d'huile que le jeûne exige; mais ces huiles ne sont employées que par le bas-peuple, à cause de leur mauvaise odeur et de leur goût désagréable. En 1793, l'exportation des huiles de lin et de chenevis rendoit 699,000 roubles.

Les régions méridionales de l'empire offrent des avantages singuliers pour la culture de la vigne, mais qui ont été tellement négligés jusqu'ici, que la Russie est obligée de tirer de l'étranger tout le vin qu'elle consomme. Dans le gouvernement du Caucase, et particulièrement dans le territoire voisin d'Astrakhan, et sur le Terek, il est des cantons où la vigne se cultive en grand avec quelque succès. La culture de la vigne auprès d'Astrakhan, date son origine du commencement du dix-septième siècle; c'est un moine autrichien qui fut le Triptolème de ce canton. Cet homme,

qui fut conduit à Astrakhan comme prisonnier, et qui y embrassa la religion grecque, planta dans le voisinage de son monastère des plants de vignes de Perse; qui réussirent si bien, qu'en 1613, il reçut ordre du tzar Mikhaël Federowithz d'établir une vigne dans cette ville. Presque tous ces plants réussirent. Les vendanges durent depuis la fin d'août jusqu'à la fin de septembre, et la récolte est ordinairement composée de quatre espèces de raisins; savoir, les gros rouges et blancs, et les petits raisins rouges, ovales et ronds. La plus grande partie des gros raisins est empaquetée et envoyée dans des jarres dans tout l'empire: pour cet effet, il arrive en septembre à Astrakhan, des voituriers de tous côtés.

La province de Kasan porte ces forêts immenses qui produisent les plus beaux mâts et les meilleurs bois de construction. La plupart des autres provinces en ont assez, non-seulement pour fournir à leur propre consommation, pour alimenter la majeure partie des forges et des fonderies de l'em-

pire, mais encore pour envoyer d'excellens bois de construction aux chantiers.

Parmi les différentes classes d'arbres, ceux qui poussent en tige droite, qui se terminent en pointe, sont principalement indigènes dans la Russie septentrionale, où ils forment des forêts d'une étendue prodigieuse. Le chêne, cet arbre utile et vénérable, n'est indigène que dans la partie européenne. On le trouve plus fréquemment dans les gouvernemens de Kasan et de Woronetz, où il sert principalement à la construction des vaisseaux; mais dans la petite Russie et dans la Russie-Blanche, il forme aussi des forêts considérables. Le frêne et le saule croissent presque partout: mais le hêtre, l'orme, l'érable et le peuplier, viennent principalement dans les régions méridionales. Cette multitude d'arbres fournit non-seulement aux besoins d'une énorme consommation intérieure, mais aussi plusieurs articles considérables d'exportation. Ils montèrent en 1793, à la valeur de plus de deux millions et demi de roubles. La conservation d'une source

de richesse nationale aussi importante est donc, sous un double rapport, un objet majeur d'intérêt public.

C'est dans le centre et au sud de la Russie, que brille principalement la culture des jardins. Parmi les plantes potagères que l'on cultive en Russie, comme articles de nourriture, on distingue le chou, dont la consommation est immense sous toutes les formes possibles, mais principalement comme chou-krout, et qui fait un plat journalier pour les basses classes du peuple, pendant la plus grande partie de l'année. Il se fait aussi une grande consommation d'oignons, d'ail et de concombres, que le commun peuple mange fréquemment cruds. Les haricots sont communs dans les jardins des provinces méridionales. Les fèves et es pois, généralement très-répandus, sont, avec les carottes, les panais et les chicorées, à peu-près tous les objets cultivés par les paysans dans les jardins potagers.

La culture des légumes plus délicats n'a lieu qu'au voisinage des grandes villes,

mais avec un tel succès, que les jardiniers russes sont universellement reconnus pour avoir un talent particulier en ce genre. En dépit des difficultés attachées au jardinage dans les environs de Pétersbourg, à raison de la dureté du climat, les légumes les plus recherchés y viennent de si bonne heure, dans une telle perfection et avec une si grande abondance, que l'on peut en avoir dans toutes les saisons de l'année, et généralement à meilleur marché que dans beaucoup de parties du nord de l'Allemagne. Pour donner un exemple de cette industrie, nous citerons seulement l'asperge, dont on récolte une telle quantité dans le gouvernement de Moscow, et dans quelques autres, qu'on en envoie de tous côtés et très au loin, comme article de commerce.

Une culture entièrement propre aux provinces de la Russie, est celle des melons d'eau qui ne réussissent en plein air que jusqu'au 52°. degré de latitude. Les fruits des vergers ordinaires réussissent par-tout dans les parties du centre et du midi

de la Russie. De toutes les espèces qu'elle produit, les pommes et les poire ssont les plus abondans. Dans les environs de Moscow, et dans quelques gouvernemens adjacens, il se trouve particuliérement une espèce de pomme, originairement apportée de la Chine, pleine de jus et d'un goût excellent. Elle est très-fondante. La saveur qu'elle rend forme un acide agréable, et en la regardant au jour, le cœur s'apperçoit si distinctement, que l'on en peut compter les pepins.

Les cerises, principalement de l'espèce de celles d'Espagne, sont non-seulement très-communes dans les vergers, mais il y a même dans la Russie méridionale des forêts entières de cerisiers. La Russie n'est pas non plus totalement dépourvue des autres arbres fruitiers d'espèces supérieures; mais les parties où ils viennent en plein air, sont trop restreintes, pour que leurs productions puissent satisfaire aux demandes de tout l'empire. Les abricots et les pêches réussissent dans la ma-

jeure partie de la Tauride et du Caucase, ainsi que dans quelques autres gouvernemens, sans qu'on leur donne beaucoup de soins. Mais dans les régions du milieu, ils exigent des serres, dans lesquelles, alors, ils viennent, même à Pétersbourg, dans la plus grande perfection.

Le lierre, le buis, les roses jaunes et à cent feuilles, le romarin, le bâton d'or et d'autres semblables qui supportent les hivers d'Allemagne, périssent ici. Les poiriers, les pruniers, et autres arbres plus tendres, ne résistent pas aux hivers s'ils ont été greffés. La plupart des plantes potagères sont annuelles. Les graines de toutes celles élevées dans le pays ne sont pas de bonne qualité.

La Sibérie est sans contredit une des parties les plus utiles de cet empire, par ses sels, ses bois, ses pelleteries et ses mines. C'est une erreur de croire que c'est un désert toujours couvert de neige et de glace, et que le grain ne puisse y croître. Les provinces les plus septentrionales sont sans doute dans ce cas, à cause du froid

excessif qui y règne; mais elles sont approvisionnées par les autres, plus ou moins productives à raison de leur sol et de leur position.

La province de Nertschensk est la plus fertile, s'il faut en croire un savant russe; elle compte 25,000 cultivateurs. Celle d'Uffa, et les pays arrosés par le Tobolsk et l'Irtich, sont assez cultivés et produisent beaucoup de grains.

Au reste, les fourrures et les mines sont le produit le plus précieux de la Sibérie. Ses principales fourures consistent en castors, renards de plusieurs couleurs, loups, écureuils, petits-gris, ours, rats, lièvres blancs et plusieurs autres; la plus grande et la plus belle partie se vend aux Chinois, et le reste passe dans l'empire et en Europe.

La Sibérie est le Pérou de la Russie; elle possède des mines d'argent, de cuivre et de fer. Les plus importantes se trouvent dans le territoire d'Ekatarinenbourg, dans les environs de la Bukarie et dans le voisinage d'Argun. Les mines d'argent qui

sont à Nertschink, et les mines de cuivre du Kolivan, contiennent de l'or. La plus grande partie de ces mines appartient à la couronne, mais les particuliers en possèdent aussi beaucoup dans le pays situé entre Ekatarinenbourg et Orenbourg.

La Russie tire de la Sibérie une grande quantité de sel, provenant de ses lacs d'eau salée, de ses sources, de sa montagne de sel, de ses marais salans. Tout ce sel est blanc et en crystaux de forme cubique. La Sibérie n'est cependant pas la seule contrée de l'empire qui fournisse du sel. On en trouve abondamment dans le gouvernement d'Orenbourg, dans celui d'Astrakhan, dans les mines de Woronetz et dans la Permie.

L'exportation du sel de Russie est défendue ; tous les particuliers qui possèdent des salines, sont obligés de vendre le sel à la couronne, qui le vend ensuite à ses sujets.

Indépendamment de la fertilité de son sol, la Russie possède une quantité prodigieuse de gibiers de toute espèce : elle

pèche dans ses fleuves et dans ses rivières, plus de poissons et d'aussi excellens qu'aucune autre partie de la terre : les plus estimés, pour leur délicatesse, sont le sterlet et le soudak. Elle nourrit dans son sein beaucoup de bétail, et sur-tout un grand nombre de chevaux qui, quoique petits en général, sont les plus vigoureux et les plus durables que l'on connoisse.

Les chevaux de Mesen, province d'Archangel, sont petits, jolis, lestes et méchans; ils ont l'instinct de regagner leur premier domicile : on en voit y revenir de 4 et 500 verstes.

Ceux de Nuhsinwogorod sont forts et assez hauts pour le service des dragons; cependant on emploie plus communément pour cet usage ceux des Kerghis et du Holstein.

Ceux des Kosaques Douniens sont beaux et agiles à la course; ils ressemblent par la figure aux chevaux anglais.

Ceux de l'île d'Oésel sont des chevaux nains; par cette raison on n'en fait presque aucun usage.

Parmi les productions singulières de la Russie, on doit distinguer la cire et le miel. L'éducation des abeilles qui, dans la plupart des pays de l'Europe, forme simplement une branche très-insignifiante de l'agriculture, est en Russie une occupation importante. Elle produit une quantité de cire tellement considérable, qu'après avoir prélevé sa consommation intérieure, il s'en exporte encore douze ou quinze mille pounds, des seuls ports de la Baltique. Le miel forme également un article fort important; le meilleur est le miel blanc extrait des fleurs de tilleul. La Russie exporta de ces deux objets, en 1793, pour la valeur de plus de 383,000 roubles.

L'éducation des abeilles se fait en Russie d'une manière tout-à-fait particulière, et plus en grand que par-tout ailleurs. Il est des individus qui, outre leurs abeilles domestiques, possèdent quelques centaines et même quelques milliers de ruches d'abeilles sauvages dans les forêts, et qui en retirent annuellement de quarante à cent

pounds de miel. La plupart des abeilles sont dans les bois. Là, elles se logent d'elles-mêmes dans les ruches qui leur ont été préparées par les hommes, en creusant le tronc d'un arbre à la hauteur de quatre à cinq brasses, et en fermant l'ouverture avec une planche percée de petits trous pour permettre aux abeilles d'entrer et de sortir.

L'on voit, d'après cet apperçu, que les productions de la Russie sont considérables; mais elles pourroient l'être bien davantage, si la population de cet empire n'étoit pas trop peu proportionnée à son étendue, et si l'agriculture n'y étoit pas abandonnée uniquement à des serfs qui, ne pouvant conserver pour eux ou pour leurs enfans les fruits de leurs travaux, craignent toujours d'enrichir un maître injuste. Le *mougik*, ou paysan russe, ne cherche à retirer strictement de la terre, que ce qu'il lui faut pour se nourrir et pour nourrir sa famille, ainsi que pour payer la capitation qu'il doit au gouvernement, et la taxe qu'exige son seigneur.

La nature ne s'est pas contentée de pla-

cer la Russie dans une position qui lui procure de très-grands avantages, elle lui a prodigué encore les ressources inépuisables de tous les genres de productions. Comme l'examen détaillé de ces objets nous entraîneroit au-delà des bornes de notre plan, et qu'une description concise et soignée ne seroit même qu'une nomenclature sèche, nous remarquerons seulement que l'empire de Russie produit toutes les choses nécessaires à la vie. Un grand nombre y viennent en si grande abondance, qu'avec sa population et son industrie, il peut non-seulement se fournir des objets de première nécessité, mais encore espérer de tenir presque toutes les nations commerçantes dans une dépendance continuelle, à raison des avantages immenses que les arts et le commerce pourroient tirer de l'emploi de ses productions naturelles et manufacturières.

§. IX.

Mines.

La Russie jouit de l'avantage important de posséder des mines qui ne le cèdent en rien aux plus riches et aux plus abondantes de celles d'aucune autre partie du globe. Toutes les mines d'or et d'argent qui sont en Russie, et le petit nombre de mines de cuivre et de fer qui y existent, font partie du domaine de la couronne.

La plus ancienne mine d'or qu'il y ait en Russie est celle de Voytzer, dans les montagnes d'Olonetz, entre le lac Onega et la mer Blanche. Son produit ne dédommageant pas des frais de l'exploitation, elle fut négligée pendant plusieurs années. Mais en 1722, on recommença à y travailler, et depuis cette époque, elle a fourni annuellement environ 250 pouds de cuivre, et deux ou trois livres de poudre d'or.

Les mines d'or découvertes après celle-là, sont celles d'Ekatarinenbourg dans

l'Oural. Celle-ci a produit annuellement trois, quatre, cinq ou six, même dans les dernières années sept ou huit pouds d'or. Le nombre des ouvriers employés aux travaux d'extraction, monte à plus de 3,000, dont environ 1200 sont journellement occupés.

Les plus riches mines d'argent sont celles de Kolhivan, entre l'Oby et l'Irtikh, prés des montagnes qui forment les frontières de la Sibérie, du côté du pays des Calmoucks chinois. La principale mine est celle de *Schlangenberg*, une des plus riches qu'on ait jamais trouvées dans l'univers. Il y a cinq fonderies, et le quartier-général est à Barnaval. Les ouvriers qui y sont employés montoient, au total, en 1786, à 54,000. Tous les frais s'élèvent annuellement à 400,000 roubles, dont une moitié se paie en cuivre monnoyé dans l'endroit, l'autre moitié en assignats sur la banque.

Depuis 1745, époque où la couronne prit possession de ces mines, jusqu'en 1787, par conséquent en quarante-deux ans, elles ont rendu 24,460 pouds d'argent fin,

et plus de 850 pouds d'or fin, qui montoient ensemble à la valeur de plus de 30,000,000 de roubles. Les dépenses, pendant tout ce tems-là, y compris même les frais de l'affinement à Pétersbourg, n'ont pas excédé 7,000,000 de roubles; il y a, par conséquent, un profit de 23 millions de roubles, qui devient beaucoup plus considérable, si nous estimons à sa vraie valeur la monnoie de cuivre avec laquelle on paie ces dépenses, et que nous considérions, en outre, que cette monnoie est frappée sur le lieu, et tirée des mines.

Les mines d'argent de Nerkinsk, ouvertes en 1704, sont dans la Daurie, province située au sud-est de la Sibérie, entre les rivières Shicka et Argoun; elles sont en grand nombre. La mine étant fort riche en plomb, et contenant très-peu d'argent, ce dernier métal en est aisément séparé. Les ouvriers sont au nombre d'environ 2,000; 13,000 paysans y sont attachés pour la coupe des bois.

Depuis 1704 jusqu'en 1787, c'est-à-dire en quatre-vingt-trois ans, ces mines ont

produit 11,644 pouds d'argent, desquels, depuis 1752, on a séparé environ 32 pouds d'or. Ces deux articles valent ensemble environ 10 millions de roubles.

On a donc obtenu, de toutes les mines d'or et d'argent, entre 1704 et 1788, environ 1,000 pouds d'or, et plus de 56,000 pouds d'argent, faisant ensemble une valeur de plus de 45,000,000 de roubles; sur quoi les dépenses n'ont pas été au-delà de 15,000,000 de roubles.

Plusieurs millions de pouds de plomb restent sur les lieux, sans qu'on en fasse usage, à la réserve d'environ 14 à 18,000 dont on a besoin chaque année pour extraire du cuivre dans les fonderies du Kolhivan. Il en couteroit trop pour voiturer ce plomb dans l'intérieur de l'empire, et il est défendu de le porter à la Chine.

On a découvert quelques mines qui donnent de l'argent, dans le district de Krasnoyark, près de la Lena, entre les rivières de Yns et le Yenissei.

Les mines de cuivre les plus impor-

tantes de toute la Russie, sont principalement dans les montagnes de l'Oural, de l'Aldai et d'Olonetz. Celles de l'Oural sont les plus riches, sans comparaison. Ces mines avoient, en 1779, soixante fonderies contenant ensemble 229 fourneaux, d'où il sortit, en 1781, plus de 190,752 pouds de cuivre. La Couronne a une monnoie à Ekatarinembourg, où l'on bat des pièces, qui ont cours en Russie, avec le cuivre provenant des mines de la couronne et des particuliers; cette monnoie est transportée par eau à Moscow, Pétersbourg et ailleurs.

A l'égard des mines qui appartiennent à des particuliers, elles sont la plupart dans les montagnes de l'Oural, et produisent une immense quantité de cuivre et de fer.

De toutes les mines, les salines exceptées, il n'en est point qui rapportent plus à la Russie que celles de fer. Les plus nombreuses et les plus riches sont dans les montagnes de l'Oural, où il y avoit, en 1779, soixante-dix forges et 532 gros

marteaux, constamment employés. Il s'obtient annuellement, dans tout l'empire, environ 5,000,000 de pouds de fer, non compris les ouvrages en fonte. La généralité du minerai de fer, rend plus de cinquante pour cent de fer brut; mais quelques-uns donnent moins.

La constitution politique et économique des mines a subi un changement total sous le règne de Catherine II; dans l'exécution du grand plan de la refonte de son empire, l'impératrice a, par plusieurs ordonnances et règlemens, aussi réduit en système bien combiné ce département de l'administration publique. Non-seulement la direction des mines a été beaucoup simplifiée; mais de plus, les anciens privilèges des mineurs ont été confirmés et augmentés de plusieurs concessions importantes, aux dépens mêmes de certains droits et prérogatives de la couronne.

Le sel est devenu d'une nécessité si générale et si indispensable pour la plupart des nations de la terre, qu'il forme aujourd'hui un des articles les plus impor-

tans de l'économie politique. Aussi, en Russie, où il se consomme annuellement 12 millions de pouds de sel, où l'accroissement de la population va de pair avec l'extension des arts utiles et de l'agriculture, l'approvisionnement de cette denrée est un objet d'intérêt public extrêmement important; et sur cet article la Russie est libéralement favorisée par la nature. Cet empire est assez heureux pour posséder dans son enceinte de si riches et de si abondantes salines, qu'il peut, quant à présent, en fournir tous ses habitans en quantité suffisante, et à un prix inférieur à celui de tout autre pays. Le sel se tire ici, partie des mines, partie des lacs, où il se cristallise spontanément, et partie des sources salées dont on fait évaporer l'eau par l'action du feu.

Chaque gouvernement a dans chacun de ses cercles un magasin à sel, situé convenablement pour le transport et pour la vente. Mais dans les gouvernemens qui possèdent des salines, plus qu'il ne

lui en faut pour sa consommation, il y a de grands dépôts pour en fournir à d'autres qui en ont toujours et qui sont désignés. Tous ces magasins doivent être constamment approvisionnés pour deux ans. Tout le monde peut acheter du sel dans les magasins impériaux, en grande ou petite quantité, au prix déterminé de trente-cinq kopecks le poud, et le revendre ensuite en détail. Quiconque veut en acheter plus de dix pouds, doit le demander par écrit; celui qui en prend plus de cinquante pouds, doit en outre déclarer devant le magistrat, qu'il n'est point accapareur.

On transporte le fer et le cuivre par les rivières Kosva, Tchussevaga, Bielaga et Kama dans le Volga. Quelques barques descendent ce fleuve pour en porter aux provinces situées sur ses bords; mais le plus grand nombre remontent jusqu'au bas Novogorod et à Tver, et par le canal de Vishnei-Voloshok jusqu'à Pétersbourg. Ces barques partent d'abord au printems,

quand les glaces sont fondues, et elles arrivent ordinairement avant la fin de l'automne à leur destination.

Nous terminerons ce léger apperçu par un petit nombre d'observations qui pourront rendre plus évidente l'importance des productions minérales de la Russie. D'après les faits que nous avons déduits, on peut admettre que cet empire produit à présent, chaque année, environ 40 pouds d'or, 15,000 d'argent, 50,000 de plomb, 5,000,000 de fer, et de sel 12,000,000 pouds; somme de productions minérales, dont la valeur en argent peut être estimée au moins à 13,000,000 de roubles, sans compter les pierres précieuses, le soufre, le vitriol et les autres productions secondaires des mines, bénéfice annuel produit par des fonds qui étoient au commencement du dix-huitième siècle totalement nuls et inconnus à la nation.

Dans plusieurs états, quelques auteurs ont cherché à connoître la somme totale des richesses nationales, ou du moins la

masse des productions naturelles, afin de déterminer la portion qui devoit en revenir à chaque individu: ces travaux peuvent être un amusement pour des momens de loisir; mais ils intéressent rarement l'amateur des sciences.

SECTION SECONDE.

ÉTAT POLITIQUE DE LA RUSSIE.

Il y avoit dans l'empire de Russie plusieurs gouvernemens si vastes, qu'aucun royaume de l'Europe ne les égaloit en étendue superficielle. Le gouverneur général étoit alors excessivement surchargé d'affaires : la justice, la police, la perception des impôts, le soin de pourvoir à la sûreté intérieure et extérieure, et la surintendance de mille autres objets importans, reposoient entièrement sur lui. Il étoit donc impossible à un seul homme de remplir ces différens emplois avec l'exactitude convenable ; il n'existoit d'ailleurs ni cours de justice, ni conseils d'administration. Catherine II conçut, en 1775, le salutaire dessein de donner à son empire une forme totalement différente ; de le diviser en gouvernemens mieux proportionnés, et ceux-ci en autant de cer-

cles, et de séparer les affaires des cercles en assignant à chacun d'eux leur cour particulière.

L'impératrice avoit principalement pour but, dans cette institution, de rendre l'administration de la justice plus facile et plus impartiale; d'établir une plus grande régularité, et plus d'uniformité dans les procédures; de mettre des bornes à l'autorité arbitraire d'un commandant impérieux; de pourvoir à la sûreté des honnêtes préposés de l'administration; d'assurer à chacun justice et protection; de réformer beaucoup d'abus; d'améliorer le sort de plusieurs classes du peuple; de provoquer la circulation de l'argent; d'ouvrir un débit et un débouché plus commodes aux denrées du pays, etc.

Un plan qui offroit tant d'avantages, fut reçu avec une joie inexprimable par toute la nation qui n'avoit pas encore joui d'une constitution juridique. Chaque gouvernement devoit avoir une population de 3 ou 400,000 individus mâles. Cette quotité n'est cependant pas inva-

riable ; plusieurs en contiennent beaucoup moins, et d'autres beaucoup plus. Chacun d'eux a son gouverneur et son vice-gouverneur. Il y a un gouverneur général nommé communément pour deux, mais rarement pour trois gouvernemens. Ils sont divisés en plusieurs cercles, suivant leur étendue et leur population. Mais les gouvernemens qui seroient trop vastes, sont divisés en deux provinces, quelquefois davantage, et celles-ci en plusieurs cercles. On calcule de 20 à 30,000 individus mâles par chaque cercle ou district; mais cette règle a ses exceptions. Chaque gouvernement a sa ville capitale où la principale magistrature, c'est-à-dire, le gouverneur général et le gouverneur, tiennent, ainsi que les cours supérieures, leurs sessions. Mais ces cours n'ont aucun rapport à l'administration des villes ni de leurs habitans, chacune d'elles étant gouvernée par ses propres magistrats.

L'institution des gouvernemens ou vice-royautés, les réglemens subséquens, et la nouvelle police, ont donné aux villes une

forme tout-à-fait différente de l'ancienne. Chaque vice-royauté a son uniforme particulier que sont obligés de porter ceux qui occupent quelqu'emploi civil, principalement lorsqu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions. Les autres personnes de distinction ont aussi permission de le porter. Catherine II en recommanda généralement l'usage, pour empêcher le luxe de l'habillement.

En 1785, cette souveraine fit faire une nouvelle division de l'empire en provinces également organisées, dans lesquelles il se trouva environ cinq cent quarante villes, dont cent quatre-vingt-treize ont été bâties sous son règne. On appelle ces provinces gouvernemens ou vice-royautés.

On a eu plus d'égard à la population qu'au territoire, dans la distribution politique de la Russie. Il en résulte que l'étendue de ces gouvernemens varie beaucoup, tandis que leur population est à-peu-près égale. Chaque gouvernement est partagé en plusieurs cercles, et quelques-uns des plus grands sont subdivisés en

districts. L'administration du cercle siège dans la ville principale. Celle ou résident le gouverneur général et les principaux officiers donne son nom au gouvernement ; elle en est la capitale.

Les Kosaques du Don et ceux de l'Euxin ont conservé une constitution civile et militaire : leur territoire forme deux provinces particulières.

La Géorgie est aujourd'hui soumise à la domination de la Russie ; plusieurs petites peuplades du Caucase et les Kirghis-Kairaks sont sous sa protection et sa dépendance.

Voici la liste de ces gouvernemens. On a dû la commencer par les gouvernemens européens ; l'ordre naturel a paru l'exiger.

RUSSIE EUROPÉENNE.

I. *Gouvernement de Riga*, ou de *Livonie*.

Ce gouvernement, borné au nord par celui de Revel, à l'ouest par la mer Baltique, au midi par la Courlande, et le

gouvernement de Polotsk, à l'est par celui de Pleskof, est composé de quatre districts et d'une province ; il contient cinq cent vingt-cinq mille trois cents habitans. On y compte sept villes, dont les principales sont Riga, Dorpt, Arensbourg et Pernof. Nous nous bornerons aux deux premières.

Riga est située sur la rive septentrionale de la Dwina occidentale, à trois lieues et demie de son embouchure ; à 544 verstes de Pétersbourg : elle contient vingt-sept mille neuf cent trente-huit habitans. Son hôtel-de-ville, construit en 1750, est d'une superbe architecture ; ses églises sont belles ; son port est grand et sûr, mais ses rues sont étroites. Il y a sur la Dwina un beau pont de bateaux, auquel les Russes donnent le nom de *Pont vivant*. Le port de Riga est le second port de la Russie. Il y aborde annuellement de cinq à six cent vaisseaux, et quelquefois davantage. La balance du commerce y est encore plus avantageuse à la Russie en général, qu'à Pétersbourg en particulier, parce qu'on y importe moins d'objets de luxe, et qu'on en exporte beaucoup de bois et

de choses nécessaires à la marine des autres peuples. Les objets de son commerce se tirent principalement de la Pologne et des provinces russes. On les transporte en hiver par le moyen des traîneaux. Il s'y tient une foire considérable, depuis le 20 juin jusqu'au 10 juillet.

Dorpt, cette ville qui étoit autrefois anséatique et florissante par sa nombreuse population, son industrie et son commerce, est très-pauvre aujourd'hui; elle ne renferme plus que 400 maisons. Aucune ville n'a souffert un plus grand nombre de siéges, depuis 1582 jusqu'en 1708, époque à laquelle Pierre I emmena prisonniers tous les habitans, fit sauter toutes les fortifications, et mit le feu à la ville.

II. *Gouvernement de Revel*, autrefois l'Esthonie. Il est borné au nord et au couchant par le golphe de Finlande; au sud par le gouvernement de Riga; à l'ouest par celui de Pétersbourg. Il est divisé en cinq cercles, et contient deux cent mille habitans.

Revel, capitale, étoit célèbre parmi les

villes anséatiques. Son commerce, autrefois très-considérable, est encore florissant : elle reçoit un grand nombre de vaisseaux étrangers dans son port, qui est beau et qui contient la plus grande partie de la flotte Russe. Elle est à 196 verstes de Narva, à 370 de Riga, et à 340 de Pétersbourg. A un quart de lieue de la ville, sur le bord de la mer, est le jardin impérial d'*Ekatarinendal*, avec une maison de plaisance. Pierre I. lui a donné ce nom en l'honneur de son épouse.

Narva. Cette ville dépend immédiatement du sénat, du collége de justice et du comptoir des finances de Pétersbourg. La Narva, sur laquelle elle est située, lui donne son nom. Cette rivière sort du lac Peipous ; son cours, qui est très-rapide, forme, à un verste et demi de la ville, une cascade de la hauteur de douze pieds. Cette ville étoit comptée parmi les anséatiques : son commerce est un peu déchu. *Narva* a éprouvé beaucoup de malheurs : elle fut réduite en cendres en 1659 ; les Russes l'assiégèrent en 1700 ; mais Char-

les XII la délivra, et remporta sur eux une victoire complette. Pierre I en fit le siége en 1704, et la prit d'assaut. Les habitans, soupçonnés d'entretenir des intelligences avec la Suède, furent transportés en différens lieux de la Russie, en 1708; on leur rendit enfin la liberté et leurs privilèges en 1714.

III. *Gouvernement de Pétersbourg*, autrefois l'Ingrie, province de Suède, borné au nord par le golfe de Finlande et la Carélie; au levant et au midi par le gouvernement de Novogorod; au couchant par celui de Revel. Il est divisé en sept cercles, et comprend les villes de Pétersbourg, de Schlusselbourg, de Sophie, de Yambourg, d'Oranniunbaum et de Cronstadt. Ce gouvernement a une population de trois cent soixante-sept mille deux cent personnes. Il est arrosé par huit rivières. La Neva, qui est la plus considérable, se divise en plusieurs bras, et a son embouchure dans le golfe de Finlande, au-dessous de Pétersbourg. On

distingue sur ses bords, plusieurs villages, des maisons de campagne, des manufactures, quelques moulins à scie : elle en reçoit plusieurs autres dans son cours, qui n'est que de quinze lieues.

Pétersbourg, residence des souverains de Russie, est située au fond du golfe de Finlande, sur la Neva, et presqu'à son embouchure. Ce fleuve y est magnifique, et c'est le plus bel ornement de cette ville absolument neuve, car il n'y a pas vingt ans qu'il existoit encore quelques personnes qui avoient vu bâtir les premières maisons.

Pierre-le-Grand s'étant rendu maître d'une partie des côtes d'Ingrie et de Carélie, ne put résister au desir qu'il avoit depuis long-temps de posséder un port sur la mer Baltique : en conséquence, dès qu'il crut sa conquête assurée, il mit la main à l'œuvre, et jetta les fondemens de cette ville, comparable aujourd'hui aux plus belles de l'Europe, et qui n'existoit pas au commencement du dix-huitième siècle.

Pétersbourg est composé de plusieurs îles ; celle qu'on appelle Vasiolostrow ou île de Basile, est formée par les deux Neva, la grosse et la petite. C'est-là que Pierre-le-Grand vouloit fonder sa ville, et qu'ont été construites les premières maisons : mais aujourd'hui elle n'est plus habitée que par des négocians et des bourgeois ; la noblesse habitant en entier dans le quartier de l'amirauté, qui est devenu le plus riche et le plus fréquenté.

Mais si le tzar a vaincu la nature, s'il a surmonté des difficultés qui eussent rebuté tout autre que lui, il y a lieu de regretter que ces travaux immenses n'aient pas été employés ailleurs. Il étoit difficile de choisir un local plus ingrat de toutes manières que celui de Pétersbourg : le sol n'est qu'un marais, les environs ne produisent rien ; il y a tel endroit, où si on s'écarte de quelques toises du chemin, on court risque de se perdre dans la vase. Une perche plantée en terre, si on l'enfonce de quelques pieds, disparoît bientôt entièrement. Ce terrein est seulement une

croute plus ou moins épaisse, sous laquelle on trouve l'eau: il a fallu jusqu'à 60 pieds de pilotis pour construire l'église d'Isaac. Tous les jardins qu'on voit aux environs, sont en terres rapportées; et du côté du nord où il n'y en a pas, rien de plus nud et de plus stérile au monde.

Pétersbourg n'étoit pas fait non plus pour être un port: la barre qui est à l'embouchure de la Neva, n'y laisse dans les temps ordinaires, que huit à neuf pieds d'eau; les bâtimens qui en tirent davantage sont donc obligés de rester à Cronstadt, d'où les marchandises doivent être transportées à Pétersbourg sur des allèges. Pierre I a voulu plus encore; il a fait un port de construction de celui qui ne pouvoit recevoir des bâtimens de 200 tonneaux; mais quelque vénération que ses successeurs lui doivent, quelque respect qu'ils aient conservé pour ses établissemens, celui-là devroit être changé; l'on conçoit avec peine que cela ne soit pas encore fait.

Un autre inconvénient majeur, provenant de la situation de la ville, c'est qu'elle

est exposée à des inondations subites très-considérables. Lorsque le vent d'ouest souffle avec violence, il fait refluer les eaux de la Neva, qui ont causé souvent de grands dégâts. Dès que la rivière grossit à un certain point, il est d'usage de tirer le canon de la fortesse, pour avertir de la hauteur de l'eau.

Pétersbourg est une fort belle ville; les rues sont droites, longues, très-larges, même trop. L'étendue du terrein qu'occupe la ville en est fort augmentée, et cela contribue à la faire paroître encore moins peuplée. Elle est très-mal éclairée, et le seroit passablement si les rues n'avoient que le quart ou au plus le tiers de leur largeur.

L'église d'Isaac, qui n'est point achevée, et le palais de marbre, sont les seuls édifices de *Pétersbourg* bâtis en pierre; tout ce qui en a l'air est en briques blanchies. Une grande partie des maisons est en bois, sur-tout quand on s'éloigne du centre de la ville.

Le quai méridional de la Neva est la plus

belle chose du monde : sa longueur prodigieuse est interrompue par l'Amirauté, qui, pour toutes sortes de raisons, devroit être transférée à Cronstadt ; alors rien n'empêcheroit d'achever ce qui reste à faire de ce superbe quai, et il iroit sans interruption d'un bout à l'autre de la ville.

On comptoit à *Pétersbourg*, sous le règne d'Élisabeth, 4554 maisons, vingt-cinq églises russes, quatre luthériennes, une suédoise, une finnoise, une anglicane, une hollandaise et une catholique-romaine. Depuis cette princesse, le nombre des maisons s'est élevé à celui d'environ 6000. La longueur de la ville, en suivant la Neva, est de quatre verstes sur seize de largeur, ce qui forme 80,000 sagènes carrées, ou 81,250 toises. Le résultat du dénombrement de 1789 porte la population générale, c'est-à-dire, y compris les enfans, les domestiques, les employés, les militaires, l'état ecclésiastique, les marins, les galères, à 217,948 individus.

La plus grande largeur de la rivière entre les îles de Pétersbourg et de l'Amirauté est

de 266 sagènes, ou 1620 pieds 3 pouces. Sa profondeur ne répond pas à sa largeur : rarement est-elle de plus de 7 pieds. Chaque année on la mesure pour le passage des navires, et on le désigne par des balises.

La forteresse est le centre de la ville. On trouve dans cette citadelle la plus belle église de Russie. C'est-là que sont inhumés Pierre I et Catherine I. Un seul souverain est exclu de ce lieu, c'est Pierre III.

Le dépôt des archives de la couronne et l'hôtel des monnoies sont placés dans cette forteresse. On y conserve le vieux bateau construit à Moscow pour l'usage du tzar Alexis-Mikaelowitz, et celui, dit-on, qui donna à Pierre I l'idée de la navigation. Sur celui des bastions qui fait face au palais, on voit habituellement un drapeau planté, suivant l'usage établi en Hollande, et le jour des grandes fêtes on y en met un second aux armes de Russie. C'est de ce même bastion que l'on tire un coup de canon au lever et au coucher du soleil, pendant le temps que la navigation est ouverte. On illumine les remparts

pendant les jours de réjouissance ; l'illumination offre un coup-d'œil superbe.

On communique d'une partie de Pétersbourg à l'autre par un pont de bateaux, sur lequel on traverse la Neva. Elle est trop profonde pour qu'il soit possible d'y construire un pont de pierres ; et si cela se pouvoit, cet ouvrage ne seroit pas de durée, à cause des glaçons qu'elle charie avec une force très-grande au commencement de l'hiver. Pour remédier à cet inconvénient, un paysan russe a eu l'idée sublime de jetter sur le fleuve un pont de bois d'une seule arche, quoique ce fleuve ait dans les endroits les plus étroits une largeur de 980 pieds. Il en a exécuté un modéle qui a 98 pieds de longueur. Ce pont seroit construit sur le même principe que celui de Schaffouse ; mais moins simple et moins uni. Il seroit couvert d'un toit et fermé par les côtés. L'artiste a calculé qu'il entreroit dans sa construction 49,650 cloux, 12,908 grands arbres, 5,500 poutres, et qu'il coûtercit 300,000 roubles. Un pareil projet paroît

d'abord chimérique ; mais quand on en a vu le modèle, on revient de cette idée. Qu'elle soit fondée ou non, le modèle mérite toujours beaucoup d'attention ; il ne peut que faire le plus grand honneur au génie inventif de l'auteur, qui l'a produit sans le secours d'aucune étude : il est fait avec tant de solidité qu'il a pu supporter un poids de 127,440 livres, sans avoir le moins du monde plié, ce qui suppose une force de résistance beaucoup plus grande que le pont exécuté en grand n'en auroit besoin, toute proportion gardée, pour soutenir le poids des voitures, ajouté au sien propre.

L'auteur de ce projet est un paysan russe, comparable en tout au charpentier suisse qui a bâti le pont de Schaffouse ; il n'a qu'une très-légère connoissance des principes de la mécanique. Vis-à-vis de la boutique où il étoit apprentif, une horloge de bois excitoit sa curiosité ; à force de l'examiner il en comprit le mécanisme ; sans aucun secours il en construisit une pareille. Ce succès l'encouragea à entre-

prendre de faire des horloges de métal et des montres. L'impératrice Catherine, instruite de ses talens, le prit sous sa protection. On a de lui une montre à répétition qui est à l'académie des sciences, et qui est de la grosseur d'un œuf. L'intérieur représente le sépulcre du Sauveur, avec la pierre qui le fermoit et un soldat en faction. Tout-à-coup la pierre disparait et la sentinelle tombe, l'ange arrive, les femmes entrent dans le sépulcre et on entend chanter le cantique de la veille de pâques. C'est un ouvrage sans utilité, mais curieux sans doute, quoique bien inférieur au seul projet du pont dont j'ai parlé.

Le marché qui se tient sur la Neva mérite bien aussi qu'on en fasse mention. Lorsque le long jeûne, qui dure jusqu'au 24 décembre (vieux style) est fini, les Russes font leurs provisions pour le reste de l'hiver, et l'on tient pour cet effet un marché annuel qui dure trois jours, sur la rivière, près la forteresse. Des deux côtés d'une rue, qui a un mille de longueur, on expose en vente une quantité immense

de provisions suffisantes pour nourrir tous les habitans de la capitale pendant trois mois. On y apporte plusieurs milliers de bœufs, de brebis, de porcs, de cochons de lait, d'oies, d'oiseaux, tous morts et gelés. Les grands animaux sont rangés en cercle, les jambes fixées dans la neige, celles de devant et la tête tournées les unes contre les autres; comme ils s'élèvent plus haut ils sont fixés dans le dernier rang. Dans celui qui suit, ce sont les animaux un peu moins grands, et delà chaque rang est formé proportionnellement d'animaux plus petits; les intervalles sont remplis de volaille et de gibier, arrangés en forme de festons, et par des tas de poissons, d'œufs et de beurre.

L'article du gibier y est en profusion, sur-tout les perdrix, les faisans, les oiseaux de marais, les bécasses. On y voit aussi la preuve de ce que l'on a souvent avancé, que les oiseaux et la plupart des autres animaux blanchissent en hiver, dans les pays du nord. Les animaux de couleur noire sont blancs, quelques autres qui ont

été pris avant que leur métamorphose fût complette, sont bigarrés de plumes blanches et noires.

Ces provisions si abondantes viennent en partie de provinces très-éloignées. Le meilleur veau vient par terre d'Archangel, qui est à 830 milles de Pétersbourg. Cependant le prix en est extrêmement bas; pour faire usage de ces viandes il faut les faire dégeler dans l'eau froide.

En faisant la description de Pétersbourg, il n'étoit pas du plan de cet ouvrage de faire celle du palais impérial; mais peut-être ne devons-nous pas oublier de faire connoître cet appartement favori, que Catherine II appeloit son hermitage, et qui, sous un nom modeste, renferme tout ce que le luxe a de plus recherché. Il occupe une aile entière du palais impérial; on y entre par une galerie remplie de tableaux précieux; la plupart de ces tableaux sortent du fameux cabinet *Crozat*, que l'impératrice fit acheter à Paris; il y en a aussi beaucoup du cabinet *Baudouin*.

Les autres pièces sont deux salons très-

élégamment ornés, et une salle à manger, dans laquelle on est servi sur des tables de confidence de différentes grandeurs. Nul domestique n'entre dans cet appartement. On n'a qu'à frapper le plancher, pour en voir sortir à l'instant des tables couvertes de tout ce que l'on desire.

A cette salle communique un jardin d'hiver, où l'on se promène dans des allées bien sablées, sous des arbres toujours verdoyans, et au milieu des fleurs et des fruits de toute espèce. Ce jardin est vouté, et des poëles, qui sont au-dessous, y entretiennent une douce chaleur; de sorte que dans la saison la plus rigoureuse, on y cueille la pêche et l'ananas, l'hyacinte et la rose.

Au-dessus est une terrasse, où l'on trouve un second jardin dans le goût asiatique; mais on n'en peut jouir que l'été.

Il y a aussi à l'hermitage un théâtre, où l'on jouoit les pièces que composoient l'impératrice et ses courtisans, et qui souvent contenoient la satyre des cours étran-

gères, ou de quelques personnages ridicules de Pétersbourg.

On a beaucoup blâmé Pierre-le-Grand d'avoir porté le siège de l'empire de Moscou à Pétersbourg. On a dit qu'il devoit se considérer plutôt comme un prince asiatique, que comme un prince européen; que Moscow étoit bien plus près du centre de son empire; qu'en éloignant sa capitale de ce centre, il négligeoit les provinces intérieures, et sacrifioit tous ses intérêts à la passion d'avoir un établissement sur la mer Baltique.

Mais il ne paroît point qu'en bâtissant Pétersbourg à une extrémité de la Russie, Pierre-le-Grand ait négligé pour cela les autres parties de l'empire; au contraire, il fut tout aussi occupé de ses provinces d'Asie, que de celles d'Europe. Il négocia avec les Chinois, il fit la guerre aux Turcs, il acquit des provinces de Perse, sur les bords de la mer Caspienne. Il n'est pas moins certain que c'étoit du côté de l'Europe qu'il avoit le plus à craindre: les Suédois étoient ses plus dangereux ennemis. Ce n'étoit

pas en faisant la guerre pour repousser les attaques passagères des tatars, des turcs et des persans, qu'il pouvoit former une bonne armée, mais en l'exerçant à soutenir les attaques régulières de bataillons bien disciplinés, et en leur apprenant à vaincre, par leurs défaites mêmes. Dans ce dessein, il se rapprocha de la Suède, dont les vétérans avoient été long-temps la terreur du nord, afin que ses soldats prissent, à leur exemple, le véritable esprit militaire et les leçons de l'art de la guerre. Ajoutez à cela qu'ayant ouvert un nouveau commerce par la mer Baltique, il falloit le protéger par une nouvelle force navale qu'il ne pouvoit ni créer, ni maintenir que par une attention vigilante et presque continuelle.

C'est à ce changement en effet qu'il faut attribuer l'élévation rapide de la puissance russe, sa prépondérance dans le nord, et le poids dont elle est aujourd'hui dans la balance de l'Europe. On peut dire que si Pierre n'avoit pas transféré sa capitale à Pétersbourg, on n'auroit pas vu

une flotte russe triompher sur les côtes de Turquie, ni Catherine II devenir l'arbitre du Nord et la médiatrice de deux des principales puissances de l'Europe, dans le congrès de Teschen.

A l'égard de l'administration intérieure de l'empire, que Pierre souhaitoit sur-tout de perfectionner, ainsi qne la civilisation de ses sujets, il y a sans doute beaucoup contribué, en rapprochant sa capitale des nations policées de l'Europe. Il a fait aussi oublier aux nobles cette magnificence barbare, cette dignité féodale dans laquelle ils s'enveloppoient à Moscow, pour les amener à une manière de vivre plus polie et plus sociale, et en même-temps à plus d'obéissance et de soumission à son autorité. Cette cause a produit le plus grand effet : les liaisons des russes avec les étrangers ont été dès-lors si multipliées, qu'ils en ont adopté les mœurs et les arts; et sans ce changement de résidence, les étrangers n'auroient jamais été attirés en Russie en aussi grand nombre, ni par le commerce, ni par aucun autre motif.

Ce n'est donc pas aller trop loin que de dire qu'en s'établissant sur les bords de la mer Baltique, Pierre a fait la chose la plus utile à son empire, qui ait signalé le cours de son règne ; tellement que si par quelque révolution, la Russie perdoit ce qu'elle a conquis de ce côté-là, si la cour retournoit à Moscow, si ses liaisons avec les autres nations de l'Europe devenoient moins étroites, avant que la nation fût plus essentiellement réformée, elle ne tarderoit pas à retomber dans la barbarie, et tous les glorieux et utiles établissemens de Pierre-le-Grand et de Catherine II, ne subsisteroient bientôt plus que dans ses annales.

IV. *Gouvernement de Vibourg ou Karélie.*

Ce gouvernement, qui porte le nom de *Finlande basse*, est borné à l'est par une partie du gouvernement d'Archangel, et par le lac Ladoga, au midi par le golfe de Finlande et la Neva, à l'ouest et au nord par la Finlande-Suédoise et la La-

ponie. Il se divise en trois districts; on y compte environ cent quatre-vingt six mille cent habitans, et il est partagé en six cercles.

Vibourg, chef-lieu, située au 60e degré 47 min. de latitude, et au 46e degré de longitude, étoit autrefois capitale de la Karélie et le boulevard des Suédois contre les Russes. Son commerce consiste principalement en planches, goudron, poix-résine.

Ce gouvernement a environ 30,000 verstes carrées. Le pays, rempli de hautes montagnes, est pierreux, couvert de bois, de marais et de lacs; on y trouve fort peu de terrains propres à l'agriculture. C'est de la Finlande que sont sortis presque tous les peuples septentrionaux de l'Europe. En général, les Finois ressemblent beaucoup aux Lapons; ils sont grands mangeurs et aiment passionnément l'eau-de-vie. Ils ont une certaine aptitude pour les arts utiles. Leurs villes sont bâties comme celles de la Suède. Il n'y a point de noblesse parmi eux.

V. *Gouvernement d'Archangel.*

Ce gouvernement est borné, au nord, par la mer Blanche et la mer Glaciale; au levant, par ceux de Tobolsk et de Cazan; au midi, par celui de Moscow, et au couchant par la Laponie-Suédoise. Il se divise en quatre provinces : savoir *Archangel*, ou la *Dwina*, *Oustioug*, *Velogda* et *Galitch*; ce gouvernement contient cent soixante-dix mille trois cents habitans.

Archangel, capitale, est située sur les bords de la Dwina, à 90 verstes de la mer blanche, au 64e degré 34 minutes de latitude, et au 56e degré 21 minutes de longitude. Elle a cinq quarts de lieue de long, sur une demie de large. Elle est entièrement bâtie en bois, à l'exception de la cour de commerce qui est construite en briques. Archangel a un siége épiscopal; les luthériens et les calvinistes y ont une église. Les Anglois y établirent un commerce avantageux dans le seizième

siècle; mais ce commerce souffrit beaucoup, lorsque Pierre I jugea à propos de faire de Pétersbourg le principal port de l'empire : cependant quoique déchu, il est encore considérable, parce qu'Archangel est l'entrepôt des marchandises qui passent en Sibérie, et de Sibérie en Europe. Aussi y compte-t-on plus de deux mille marchands, et on y vit à très-bon marché.

La Laponie Russe dépend de cette province. Elle s'étend jusqu'au 70e degré de latitude ou environ, et forme une presqu'île, bornée au nord, à l'est et au midi, par la mer glaciale et la mer blanche. On n'y trouve qu'une ville appelée *Kola*, située au 68e degré 52 minutes de latitude: cette ville est bâtie en bois; on y compte cinquante-quatre marchands. La rivière *Kola*, qui lui a donné son nom, sort d'un lac que reçoit le petit golfe qui forme son port, où quelques vaisseaux étrangers viennent charger des viandes et du poisson salés. Quelques vaisseaux Russes partent

de ce port, pour la pêche de la baleine et des veaux marins.

Les Samoyèdes, compris dans cette province, occupent une étendue de plus de 30 degrés le long des côtes de l'océan septentrional et de la mer glaciale, entre les 66 et 79e degrés de latitude, à compter depuis la rivière de *Mezen*, tirant vers l'orient, au-delà de l'Obi, et presqu'aux bords de la *Lena*. Ils n'ont point de demeures fixes.

La mer glaciale s'étend depuis les rives de la Laponie jusqu'au cap *Tchoukotskoi*, où l'on trouve des glaces presque toute l'année : au sud-est de la Laponie russe, elle forme ce golfe connu sous le nom de *mer blanche*. La mer glaciale communique en quelque sorte à la mer baltique. En remontant le fleuve *Onega*, on arrive au lac de ce nom, qui communique à celui de Ladoga par la *Swir*, et celui-ci au golfe de Finlande par la *Neva*.

Pierre I forma le projet d'envoyer par cette mer des vaisseaux dans l'océan oriental : il en fit partir deux; mais on ne sait

pas ce qu'ils devinrent. L'impératrice Anne voulut faire la même tentative, qui ne fut pas plus heureuse; cette tentative fut suivie de deux autres; l'inutilité de ces différentes expéditions fit juger le trajet impraticable, à cause des glaces; et comme elles présentent un continent immobile, on présume qu'elles forment au-delà des espèces de montagnes.

Le sol du gouvernement d'Archangel est froid, rempli de marais, et peu propre à l'agriculture; cependant on y sème et recueille un peu d'orge. Ses pâturages sont gras et abondans. Les richesses de ce gouvernement consistent en bestiaux, en bois, en colle de poisson et en goudron. Rien n'est comparable à la bonté et à la délicatesse des veaux d'Archangel, dont la chair tendre et succulente est supérieure à celle de nos veaux de rivière: mais en général ils sont trop gras. Archangel fournit encore des moutons dont on fait grand cas.

Les Lapons habitent entre le 69 et le 75e degré de latitude, et entre le 38 et le

58e degré de longitude. La partie méridionale de la Laponie, qui est la plus grande, est habitée par les Lapons Suédois : la septentrionale ou Danoise est la plus petite ; l'orientale ou Russienne a environ mille verstes d'étendue, et ne contient pas plus de douze cents familles.

La Laponie se présente sous un aspect hideux ; l'hiver y dure pendant près de dix mois, et l'obscurité pendant deux ou trois. Des nuées de mouches, qui se forment pendant l'été, forcent les Lapons à vivre au milieu d'un tourbillon de fumée. La végétation y est d'une rapidité étonnante. Dès que l'été se fait sentir, la terre, qui, quelques jours auparavant, étoit couverte de frimats, le devient de verdure et de plantes. Alors, les longs jours font oublier les longues nuits. Il est vrai que ces nuits sont belles : un ciel pur, des étoiles brillantes, les aurores boréales, la clarté de la lune pendant la moitié de son cours, rendent ces longues nuits peu differentes du jour. Il est vrai encore que si les Lapons s'occupoient de l'agriculture, elle y

prospéreroit, parce que le blé qu'on y sème mûrit dans l'espace de huit à neuf semaines.

On nous peint les Lapons comme très-petits, quoqu'ils soient d'une taille moyenne et d'une complexion forte. Ils ont le visage plat, le teint olivâtre, les joues enfoncées, les yeux gris, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns, serrés et droits; leur estomac est large, leur ventre plat; ils ont les cuisses et les jambes grêles, les pieds petits. Leur manière de vivre les rend dûrs, très-lestes, mais paresseux. Ils ne manquent ni d'adresse, ni de bon sens. Leur caractère est paisible; ils sont très-soumis à leurs supérieurs, gais en société, méfians, trompeurs dans le commerce, et tellement épris de leur pays et d'eux-mêmes, que dès qu'on les transporte, ils meurent de *nostalgie*, qu'on appelle vulgairement maladie du pays. Ce peuple est si peu courageux, que les rois de Suède ayant essayé de former un régiment lapon, ils furent obligés de le licencier et de renvoyer ces poltrons errer dans leurs

forêts. Les Lapones sont petites et assez jolies dans leur jeunesse : elles sont chastes, complaisantes, et d'une irritabilité extrême.

Les Lapons demeurent dans des cabanes en forme de tentes, faites de perches fixées en terre, et pliées par le haut en forme de voûte presque ronde. Ils laissent au sommet une ouverture pour servir de cheminée ; ils ne se tiennent jamais debout dans leurs cabanes, mais assis sur les talons, autour du feu. Les rennes leurs tiennent presque lieu de tout ; elles se nourrissent en été de feuilles, et des herbes des montagnes ; en hiver elles grattent la neige, et se repaissent d'une mousse particulière : elles ne sont point enfermées dans des étables, elles errent dans les forêts : dès que leurs possesseurs en ont besoin, ils les cherchent, les appellent, les attèlent à des traîneaux ; la course finie, ils les dételent, et les renvoient brouter en liberté.

L'éducation des enfans est très-dure ; ceux qui y résistent sont vigoureux et

alertes : ce qui contribue beaucoup à leur donner un tempérament fort, c'est leur caractère exempt de soucis, leur tempérance, leurs courses continuelles, ainsi que la situation élevée qu'ils choisissent pour leurs habitations. Ils ne parviennent cependant pas à un âge fort avancé.

VI. *Gouvernement de Novogorod.*

Ce gouvernement est borné, au nord et à l'est, par celui d'Archangel ; au midi par ceux de Pleskof et de Tver ; à l'ouest par ceux de Pétersbourg et de Vibourg. Il se divise en deux provinces, qui sont *Novogorod* et *Bielo-Ozero;* il contient cinq cent soixante-dix-sept mille cinq cents habitans.

Novogorod est située au 58e degré 23 minutes de latitude, et au 43e deg. 30 m. de longitude, sur les rives du Volkof, dans l'endroit où il sort du lac *Ilmen.* Cette ville est à 548 verstes de Moscow, et à 186 de Pétersbourg. La partie de la ville située à la gauche du fleuve, s'appele

le côté de Sophie, du nom de la cathédrale, bâtie, ainsi que le palais de l'archevêque, dans l'enceinte d'un château entouré de murs. L'autre partie, qui est plus grande, s'appelle le côté du commerce; elle est à la droite du fleuve. Un pont réunit ces deux parties qui renferment 3328 marchands. Il ne reste à cette ville, de son ancienne splendeur, que de vieux murs, une grande enceinte et son église.

Bulo-Uzen, situé sur le lac de ce nom, renferme 500 maisons, 18 églises, 900 marchands: elle a un fort carré, revêtu d'un mur de terre.

Le Gouvernement de Novogorod comprend les lacs *Ilmen*, *Onega-Bielo-Ozero*, et une partie de celui de *Ladoga*: il est arrosé par les rivières de *Volkof*, *Tvertza*, *Msta*. Le *Volga* y prend sa source.

VII. *Gouvernement de Pleskof.*

Ce Gouvernement a, au nord, celui de Novogorod; à l'occident celui de Moscow; au midi celui de Polotsk, et à l'est celui de Riga. Il se divise en deux provinces,

Pleskof et *Veliki-Louki*. On y compte 568,500 habitans.

Pleskof, sur la *Velika*, à 359 verstes de Pétersbourg, est partagée en trois villes, environnée chacune d'un mur de briques. Lorsque Pleskof étoit unie avec les villes anséatiques, son commerce étoit florissant; il est restraint aujourd'hui: il consite en suifs, cuirs, goudron, chanvre et lin; celui-ci est très-renommé pour sa beauté et sa finesse. Cette ville renferme 541 marchands.

Veliki-Louki, à 547 verstes de Moscow, a été long-temps une des villes frontières de la Russie; elle renferme 637 marchands.

Le Gouvernement de Pleskof est arrosé par la Dwina occidentale; elle tire sa source à peu de distance de celle du Volga. Douze rivières, qui s'y jettent, la rendent navigable. On y transporte beaucoup de bois. Elle est sujette à de fortes innondations, qui occasionnent de grands ravages.

VIII. *Gouvernement de Twer.*

Il est borné au nord par celui de Novogorod; à l'est par celui de Moscow; à l'ouest par celui de Pleskof: il renferme neuf cent trois mille six cents habitans.

Twer est située sur le Volga, vis-à-vis l'embouchure de la *Tvertza* dans ce fleuve. Sa distance de Pétersbourg est de 567 verstes, et 167 de Moscow. Cette ville est le siége d'un évêché. Presque réduite en cendres en 1763, elle a été rebâtie en briques par Catherine II. Le nouveau plan sur lequel on l'a rebâtie est dans le goût de celui de Pétersbourg. La longueur et la largeur de ses rues, la manière dont elles se croisent, offrent à l'œil d'agréables perspectives. Twer renferme quarante églises, deux monastères, un séminaire, et 5,619 marchands, qui font le commerce des grains avec Pétersbourg.

Vichnei-Volotschof. Quoique ce lieu ne forme qu'un gros village, incendié en 1748 et en 1753, il mérite une place dans

cette description. Sous Pierre I, un marchand nommé *Serdikof* y construisit, à ses frais, un canal de trois verstes de longueur, ainsi que deux écluses, pour réunir la *Msta* à la *Tvertza*, et établir une communication entre la mer Caspienne et la Baltique. Ce canal est très-fréquenté; plus de deux mille barques y transportent annuellement des grains. Les fortes cataractes de la *Msta* en rendent la navigation difficile, et même dangereuse.

IX. *Gouvernement de Moscow.*

Il a, au nord, les gouvernemens d'Archangel et de Novogorod; à l'est, ceux de Nije-Gorod et de Kazan; au midi ceux de Woroneze et de Belgorod; à l'ouest, ceux de Polotsk et de Pleskof. Il se divise en douze provinces; savoir: Moscow, Péreslaule, Zaleskov, Volodimir, Souzdal, Jourief-Poloskoi, Péreslaule-Rezanski, Kalouga, Toulo, Ouglitch, Jaroslaule, Kostroma. Ce gouvernement contient huit cent quatre-vingt trois mille quatre cents habitans.

Moscow devint la capitale de l'empire et la résidence des grands, dès le commencement du quatorzième siècle. Cette ville, qui tire son nom de la rivière *Moskoua*, est au 55ᵉ degré 6 min. 30 sec. de longitude, et au 55ᵉ degré 6 min. 30 sec. de latitude. Si elle a, comme on l'assure, plus de quarante verstes ou 8 lieues de circonférence, elle est la plus grande ville de l'Europe. La raison de son étendue, c'est qu'elle n'est pas bâtie comme Paris et Londres; presque toutes les maisons n'y ont qu'un rez-de-chaussée et un premier étage; presque toutes ont des jardins assez vastes, de grandes cours, et sont séparées par de grands espaces; on y compte environ 350 mille ames et 8935 marchands.

Le grand nombre de tours, de clochers et de dômes, dont la plupart sont couverts de cuivre doré, présente de loin un spectacle imposant. On compte à *Moscow* 270 églises, un grand nombre de chapelles particulières et 29 couvens. En général, les rues en sont belles, larges, pavées

depuis quelque temps: quelques-unes sont éclairées pendant la nuit; mais les édifices ne contribuent pas à sa beauté.

Moscow se divise en quatre parties, qui forment autant de villes; celles-ci ont chacune leur nom.

1°. Le *Kremlin*, ou forteresse. Il est situé dans un lieu élevé et baigné par les rivières Mouskoua et Neglina. Le *Kremlin* renferme trois cathédrales; l'Assomption, dans laquelle on sacre, on couronne, on marie les souverains; l'archange Michel: c'est dans cette église que les Tzars étaient inhumés; et celle de la vierge, dont les sommets sont presqu'entièremeut dorés. Il y a beaucoup de vases d'or et d'argent dans toutes ces églises. On voit dans la première un lustre d'argent, donné par les Hollandais, qui a quarante-huit branches, et qui pèse 70 pouds, ou 2310 livres. La même enceinte renferme encore dix autres églises, remarquables par leurs dorures, et peut-être par leurs cloches; une entre autres, appelée *Ivan Veliki* ou *Jean le Grand*, est d'une grosseur énorme; on

la fondit en 1600, sous le règne de Godounof. Le même Prince en fit fondre une autre, du poids de dix mille pouds (330,000 liv.); la tour où elle étoit placée ayant été réduite en cendres, l'impératrice Anne fit refondre cette même cloche, et ajouter deux mille pouds de plus. L'incendie de 1737 ayant détruit le clocher, on n'a pas jugé à propos de replacer cette cloche, qui est aujourd'hui enfoncée dans la terre. L'ancien palais patriarchal, occupé par le synode, est derrière l'église de l'Assomption. C'est dans l'église des douze Apôtres que l'on conserve la bibliothèque des patriarches, qui consiste en manuscrits grecs et russes. Le monastère des filles de l'Ascension étoit le lieu où l'on inhumoit les Tzars; C'est-là que la Tzarine Marthe Ivanouna, mère de Mikail Federovitz, demeura pendant les dernières années de sa vie. On découvre, du sommet du *Kremlin*, tous les détours que fait la Moskoua, dans un espace de dix verstes, et cette perspective est très-agréable. Enfin le *Kremlin* est entouré de murs de briques très-

élevés, flanqués de tours, et défendus par un fossé; il n'est pas permis d'y construire des maisons de bois.

2°. Le *Kitai-Gorod:* il renferme vingt églises et quatre monastères. On y faisoit anciennement une procession le jour des Rameaux, à l'imitation de celle de Jésus-Christ dans Jérusalem : le patriarche, monté sur un âne, étoit conduit par le Tzar, qui tenoit l'animal par la bride. Cette procession cessa d'avoir lieu sous le patriarche *Adrien.*

Le monastère *Iskonosparki* a un collège où l'on enseigne l'hébreu, la philosophie et la théologie à ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique. La famille des Romanof habitoit anciennement le quartier où sont aujourd'hui l'hôtel des monnaies, le collège des mines et la douane. Le Gostmoidvor est composé de six mille boutiques, bâties en briques avec des voutes. On trouve dans le *Kitai* l'imprimerie du synode, établie en 1645, une ancienne bibliothèque, un jardin botanique. Cette

seconde ville est entourée de murailles, défendues par douze tours carrées.

3°. *Beloi-Gorod*, ou *ville blanche*: elle environne les deux quartiers ci-dessus, et tire son nom des murs blancs qui l'entourent. La Neglina la traverse du sud au nord : elle a trois ponts de pierre ; on y compte soixante-seize églises et onze monastères. On y trouve aussi la fonderie et l'arsenal. Elle a deux gymnases, un pour les nobles, l'autre pour les bourgeois. On y enseigne le grec, le latin, le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, les mathématiques, la philosophie, la médecine et le droit. Elle renferme une fonderie de caractères, une imprimerie, une bibliothèque, une salle de physique, un cabinet d'histoire naturelle, un amphithéâtre, un laboratoire de chimie.

4°. *Zemlianoi-Gorod*, ou *ville de terre*: elle entoure les trois autres, dont elle est séparée par un rempart de terre. On y entroit autrefois par trente-quatre portes de bois, qui depuis ont été détruites ; elle n'a plus que deux portes de pierres. Elle renferme deux

monastères, cent trois églises, l'hôtel de la police, le tribunal des affaires criminelles, des fabriques de draps et autres, les écuries impériales, les casernes de l'artillerie, les magasins de vivres. On remarque la maison des enfans trouvés, bâtie où étoient autrefois les jardins de *Vasili :* la beauté et l'utilité de cette maison méritent généralement d'être connues.

La ville de *Moscow* est entourée de plus de trente faubourgs, dans lesquels on compte soixante églises et dix monastères. Le faubourg allemand est le plus considérable ; il renferme deux églises luthériennes, une calviniste et une romaine ; la maison occupée par le Sénat lorsque la Cour est à Moscow ; celle construite par le général Lefort, ou logea et mourut Pierre second ; l'hôpital général, bâti par Pierre I en 1706. Outre cet hôpital, on en a construit un autre en 1762, à un quart de lieue de Moscow, où les pauvres malades, de quelque nation qu'ils soient, sont reçus et soignés aux frais du gouvernement.

On doit mettre au nombre des curiosités

de Moscow le *marché aux maisons ;* il se tient dans une vaste place d'un des faubourgs, et présente une grande variété de maisons à acheter, étendues sur la terre et fort près les unes des autres : celui qui a besoin d'une maison vient sur les lieux, dit combien de chambres il lui faut, examine les bois qui sont numérotés avec soin, et marchande la maison qui lui convient. Quelquefois elle est payée sur le champ, et l'acheteur l'emporte avec lui. Quelquefois il fait son prix à condition qu'on la lui porte, et on la monte au lieu où il veut qu'elle soit placée. C'est ainsi que l'on voit souvent une maison s'acheter, se transporter, s'élever et devenir habitée, dans l'espace d'une semaine. Ce qui explique une chose aussi singulière, c'est que ces maisons ne sont formées le plus souvent que de troncs d'arbres, avec des tenons et des mortaises aux extrémités ; en sorte qu'il n'y a plus qu'à les assembler quand on en a besoin.

Cette manière si abrégée de bâtir n'est pas seulement, comme on pourroit le

croire, réservée à des cabanes ou à des maisons peu spacieuses. Il y en a de grandes et d'une belle apparence, que l'on bâtit en Russie, quand le besoin l'exige, avec une promptitude tout aussi grande, et qui paroîtroit impossible dans d'autres pays. L'on en vit un exemple remarquable, lors du voyage de l'Impératrice en Crimée; voyage romanesque, qui inquiéta toute l'Europe, et dont une guerre presque générale fut le résultat.

Le voyage de Crimée coûta sept millions de roubles; toutes les maisons où l'Impératrice devoit s'arrêter furent bâties exprès. Des villages factices furent placés de distance en distance. Ce voyage, annoncé avec éclat, s'exécuta avec la plus grande magnificence. Les chemins, illuminés de 30 en 30 toises par d'innombrables bûchers, pendant l'espace de cinquante lieues, faisoient presqu'oublier l'obscurité des jours, dans une saison rigoureuse. L'obéissance et la curiosité attiroient sur la route une foule de marchands, appelés de toutes les provinces, qui donnoient au

pays un air de population, et au commerce une apparente activité.

A Kremen-schouk, l'impératrice fut logée dans un palais construit exprès pour elle, superbement orné, et à côté duquel on avoit fait un beau jardin. La route par eau fut encore plus agréable; les rives du Dnieper étoient couvertes de maisons bâties pour cette seule occasion, de paysans élégamment vêtus, et de nombreux troupeaux, qui se rendoient par des chemins de traverse dans les endroits où la flotte longeoit la plage, et se reproduisoient sans cesse sous les yeux des voyageurs. Potenkin n'ignoroit pas l'art facile de tromper la vanité des femmes et des rois; et pour enlever sa souveraine à des rivaux qui vouloient le perdre, il lui fit faire cette marche triomphale dans ses nouvelles possessions, certain de fasciner ses yeux par son charlatanisme, de l'étourdir par la rapidité de sa course, de l'entourer de palais, de troupes et de peuples de tout pays et de toutes couleurs, de l'enorgueillir par les hommages de plusieurs souverains, et de

l'énivrer par l'éclat des prestiges dont il savoit l'environner.

Les principaux lieux des environs de Moscow sont :

Kolomeuski, village à sept verstes de la ville, très-propre à la chasse des oiseaux. En 1767 Catherine II y fit bâtir un palais, où elle demeura quelques temps.

Ismailof, village à pareille distance de Moscow. Il a donné son nom à l'un des régimens des gardes à pied. On y trouve de beaux jardins et un parc rempli de bêtes fauves.

Les autres villes les plus considérables de la province sont les suivantes :

Dmitrof, sur l'*Iakra*, à soixante verstes de Moscow. Elle a huit églises, deux monastères; elle renferme 1311 marchands. Les pommes transparentes de *Dmitrof* ont beaucoup de réputation dans l'empire : c'est un fruit particulier à la Russie; on l'appelle *Naliv*, qui veut dire *versés plein*, parce que cette pomme est remplie de jus. Elle a un goût doux, acidule très-agréable,

à peu-près comme nos reinettes d'été. Quand elle est bien mûre, elle n'a, pour ainsi dire, point de chair; elle est tout suc, et si transparente qu'en la tenant contre le jour, on peut compter les pepins qu'elle renferme. Souvent on a essayé de transporter ce fruit dans d'autres climats; mais nulle part il n'est parvenu au degré de transparence qu'il a en Russie:

Kolomna, à quatre-vingt-dix verstes de Moscow. Cette ville est bâtie sur une hauteur baignée par la Moskoua, à trois verstes de son embouchure, dans l'Oka. On y compte 1876 marchands, qui font un commerce assez considérable:

Serpoukof, petite ville jolie, sur la rive gauche de la Nara, à quatre verstes de son embouchure dans l'Oka, et à quatre-vingt-treize de Moskow: elle est bâtie en briques, renferme seize églises, un monastère de filles, et 2494 habitans:

Verena. Cette ville, située sur une haute montagne baignée par la *Protva*, étoit l'apanage des fils cadets des Tzars. Elle est entourée d'un mur de terre. Le monastère

de la Jérusalem est dans son enceinte. On y compte 577 maisons, 35 rues, 1871 marchands et 20,000 habitans. Le commerce de cette ville consiste en lin, toile, roues de charriots, et généralement dans les choses nécessaires aux paysans. Il y a une excellente fabrique d'azur.

Troizhaia-Laura, monastère de la Trinité de *Serge*, éloigné de Moscow d'environ 60 verstes, au nord. Il renferme neuf églises, de grands bâtimens pour les moines, des jardins, le palais que Pierre I y fit bâtir, et qui a été augmenté par Élisabeth. Hors de son enceinte, on compte cinq églises et mille maisons qui dépendent du couvent. Ce monastère est regardé comme le premier de l'empire, parce qu'il en a formé un grand nombre d'autres. On y voit les reliques du saint dans une châsse et sous un baldaquin d'argent. Il y a un séminaire pour 200 élèves, et une belle bibliothèque. A la mort d'Élisabeth, on comptoit 130 mille paysans, qui appartenoient à ce couvent. La vue des environs est agréable, les terres y sont fertiles :

mais elles étoient mieux cultivées lorsqu'elles appartenoient aux moines, qu'elles ne le sont aujourd'hui :

Mourom, à 120 verstes de Volodimir, et à 269 de Moscow. Elle est située sur une hauteur baignée par l'Oka. On y voit encore les restes de son ancienne splendeur. Elle renferme 2 couvents, 18 églises, 1627 marchands. C'est principalement dans cette ville qu'on prépare les cuirs de roussi. Les habitans s'occupent du jardinage et de la culture des melons et des fruits. Ceux qui ne s'adonnent pas à la culture, travaillent à tirer et à laver le sable de l'Oka. On en extrait assez souvent des paillettes d'or, des grains d'argent, de cuivre, de petites topazes, des cornalines, et des grains d'agathes, arrondies par le frottement.

L'usage qu'on fait dans les environs de *Mourom* et jusqu'à Arsamas, de la centaurée de Sibérie, est très-remarquable. On choisit les feuilles les plus larges de cette plante, et on les fait sécher : dès qu'on reçoit une blessure, on bat ces

feuilles, revêtues d'un tissu cotonneux, jusqu'à ce que l'intérieur en soit applati; alors, on applique la feuille sur la plaie, qu'elle cicatrise et guérit en peu de temps. Combien ne simplifieroit on pas la médecine et la chirurgie, si l'on vouloit mettre à profit les observations que fournit l'histoire naturelle ?

La grande forêt de *Mourom* produit en abondance toutes les espèces de champignons : les habitans en font deux récoltes; ils sèchent et salent pour l'hiver ceux qu'ils ne consomment pas tout de suite. C'est, après le pain, leur plus grande nourriture, et presque la seule, pendant ce temps. Le peuple ne se méprend pas sur les espèces mangeables : il donne à chacune sa dénomination. Les habitans des villages aux environs de *Mourom* sont sujets aux goîtres. Ils se les épargneroient peut-être en faisant filtrer les eaux qu'ils boivent, ou en les faisant bouillir et reposer, pour les décanter avant d'en faire usage.

Le gouvernement de Moscow est arrosé par le Don, le Volga, la Moskoua, l'Oka,

et plusieurs autres rivières. Il renferme deux lacs, celui de Rostok et celui de Klechenin, sur lequel Pierre apprit à naviguer.

Les deux rives de la Moskoua sont agréables, et riches en plantes.

L'Oka arrose des deux côtés un pays peuplé et fertile; ses deux rives sont bordées de chênes, qui sont rares dans ces contrées. Sur sa rive droite, et au-dessous de *Mourom*, il y a des montagnes d'albâtre, qui s'étendent dans une direction parallèle à ce fleuve, jusqu'à sa réunion au Volga.

X. *Gouvernement de Nijé-Gorod.*

Ce Gouvernement est borné au nord par celui d'Archangel; à l'est par celui de Kasan; au midi par celui de Woroneze; à l'ouest par celui de Moscow. Il se divise en deux provinces, *Nijé-Gorod* et *Arsamas*. Le nombre de ses habitans est de huit cent seize mille deux cents.

Nijé-Gorod, nouvelle ville inférieure, est située sur la rive occidentale du Volga,

à l'embouchure de l'Oka, à 390 verstes de Moscow, au 56e degré 20 minutes de latitude, et au 61e degré de longitude. On y compte 28 paroisses, 5 monastères et 680 marchands. Suivant Olearius, le Volga a 4600 pieds géométriques, ou 766 toises 4 pieds de largeur, auprès de la ville, et au confluent de ce fleuve avec l'Oka.

Arsamas est située à l'embouchure de l'*Archa*, dans la *Techa*, à 120 verstes de Nijé-Gorod. Quelque sale et mal bâtie qu'elle soit, c'est une des villes les plus considérables de la Russie, par sa population et l'aisance de ses habitans. Elle n'est presqu'entièrement habitée que par des fabricans de savon, des teinturiers en bleu et des cordonniers : les teinturiers en bleu sont les plus occupés de tous, parce que la toile bleue est de toutes les étoffes, celle dont les femmes font le plus d'usage en Russie.

On trouve à *Arsamas* des fabriques de potasse, qui appartiennent exclusivement à la couronne, dans tout l'empire. Il y a dans les provinces des districts entiers,

dont les forêts sont assignées pour fournir à la consommation de bois que cette fabrique exige. On choisit pour cet usage des bois durs, parce qu'on suppose que ces bois rendent plus de potasse que ceux qui sont tendres.

La préparation de la potasse est uniforme dans toute la Russie. Les paysans font des cendres, qu'ils fournissent à un prix convenu : on les lessive dans de grandes cuves ; elles y sont lessivées trois fois ; lorsque ces lessives sont suffisamment saturées, on les fait cuire jusqu'à dessiccation, dans des chaudières revêtues de maçonnerie : on fait ensuite calciner à blanc la potasse dans un fourneau de réverbère : on la met en tonneau dès qu'elle est réfroidie.

XI. *Gouvernement d'Olonetz.*

Ce Gouvernement, divisé en huit districts, a diverses villes, dont les plus considérables sont Olonetz, capitale, Witegra, Powienetz, Karpagol. On y compte 206,000 habitans.

XII. *Gouvernement d'Iaroslaule.*

Ce gouvernement a été détaché, en 1777, de celui de Moscow. Il est divisé en douze cercles. On y remarque :

Iaroslaule, bâtie sur un lac qui a huit verstes de long sur sept de large. C'est-là que Pierre I fit construire deux petites frégates pour se promener sur le lac. Cette ville a un siége épiscopal ; on y compte 944 marchands :

Rostof est située sur les bords du même lac. Elle a été l'apanage des grands princes. Elle a un cirque et l'on y fait de fréquens pélerinages à cause d'une image de la Vierge, très-renommée, et des reliques du thaumaturge Dimitri.

XIII. *Gouvernement de Novogorod-Severskoi.*

Ce gouvernement faisoit partie de celui de la petite Russie. Il se divise en onze cercles. Les bourgeois de Novogorod-Severskoi,

Starodoub et Mglin, suivent les loix de Magdebourg.

L'un des endroits les plus remarquables de ce gouvernement, est *Sosnitza*, village métamorphosé en ville, situé au confluent de l'*Oubeda* dans la *Desna*. On y tient deux foires célèbres.

XIV. *Le Gouvernement de Tambof.*

Il faisoit partie de celui de Woronez. Il est divisé en 14 cercles, ne contient que deux villes remarquables, Tambof et Schatsk. Il a 887,000 habitans. On trouve dans les bruyères de ce gouvernement une grande quantité de marmottes.

Le terrein est si fertile dans le territoire de Schatsk, que les asperges y croissent sans culture, et elles y sont excellentes.

XV. *Gouvernement de Woronez.*

Ce gouvernement est borné, au nord, par ceux de Moscow et de Nijé-Gorod; à l'est par ceux de Kazan et d'Astrakhan; au midi par ceux d'Astrakhan et de la nouvelle Russie, et à l'ouest par ceux de Belgorod et des Slobodes. Il se divise en quatre pro-

vinces, qui sont Woronez, Eletsk, Chatsk, Kasemof et Tanbof. On y compte 809,600 habitans.

Woronez est située sur le penchant d'une colline, au bout de la rivière dont elle porte le nom, à 14 verstes de son embouchure dans le Don. Cette ville est bien peuplée; le commerce y est assez considérable: différentes forges, une fabrique de vitriol et plusieurs manufactures de draps y font vivre un grand nombre de familles.

Eletsk, sur la *Sosna*, est à 364 verstes de Moscow. Cette ville fut entièrement réduite en cendres en 1745. Le pays est abondant en bois. Le nombre des habitans qui appartiennent à la couronne, monte à 2,323.

Chatsk, sur la *Chata*, à 360 verstes de Moscow, est entourée d'un mur revêtu de palissades et de fossés.

Kasemof, sur l'*Oka*, à 23 verstes de Moscow, étoit autrefois l'apanage d'un prince russe. On y compte 3,066 marchands. Les souverains Tatars y ont fait bâtir de beaux édifices, qui ne sont pas entièrement détruits.

Tanbof a un siége épiscopal, seize églises, deux manufactures de draps dans son enceinte, sept dans les environs. On y compte 626 marchands.

La *Woronez*, qui passe au bas de la ville de ce nom, est sujette aux inondations à chaque printemps, par la fonte des neiges. Cette rivière, qui porte à peine une barque en été, porte alors un vaisseau de 70 canons. La campagne est fertile, et l'agriculture perfectionnée.

A 30 verstes de *Woronez* et sur le Don, on trouve une grande quantité d'os monstrueux dispersés, tels que des dents, des mâchoires, des côtes, des vertèbres, des os pubis, des os de la hanche, des tibia, etc. Ces os sont en partie dans leur état naturel, et en partie décomposés par le laps du temps. Ils sont si nombreux, qu'ils occupent à peu-près une étendue de 40 toises, et une profondeur de trois aunes. Comment est-il arrivé que ces os aient été accumulés dans un terrain aussi peu étendu, et par quel évènement y en a-t-il un aussi grand nombre? Quiconque a vu des

squelettes d'éléphans, reconnoîtra sans peines les os de ces animaux. On en a rencontré de pareils en plusieurs endroits de la Russie, et sur-tout en Sibérie; mais toujours aux bords des rivières. Seroit-il arrivé, dit M. Gmelin, une révolution générale sur le globe, ou faut-il attribuer à quelqu'évènement particulier, la présence de ces fossiles dans ces contrées? Il est très-possible que ceux du Don et de la Sibérie aient une origine commune. Ne seroit-il pas probable que des troupes d'éléphans, forcées à fuir leur sol natal, soient passées dans des contrées plus ou moins éloignées? Le voisinage de la Perse ne vient-il pas à l'appui de cette idée?

XVI. *Gouvernement de Smolensk.*

Ce gouvernement a au nord celui de Moscow; à l'est celui de Belgorod; au midi celui de Mohilof; à l'ouest celui de Polotsk. Il n'est point divisé en provinces; mais il forme, avec les gouvernemens de Mohilof et de Polotsk, ce qu'on appelle

la Russie Blanche. Il contient 892,500 habitans.

Smolensk, capitale, est située au 54e degré 50 min. de latitude, au 50e degré de longitude, à 350 verstes de Moscow, et à 833 de Pétersbourg, sur le Dnepre. Elle a un évêque, un gouverneur. Son enceinte est étendue; mais elle est mal bâtie. Son commerce est considérable, et l'on y compte 1,839 marchands.

Ce gouvernement est arrosé par le *Dnieper*, en grec *Boristhènes*. Il coule du nord au sud, et prend sa source dans un marais, à 150 verstes au-dessus de Smolensk. Ses rives sont presque par-tout escarpées. Au 48e degré de latitude, et 53e de longitude, son cours est embarrassé par treize cataractes, dans une étendue de 60 verstes. Plusieurs de ces écueils sont dangereux pour la navigation, et ils portent encore aujourd'hui les noms qu'ils avaient sous le règne de Constantin Porphyrogenète.

Le *Dnieper* n'a qu'un seul pont dans son cours, et il est à Kiof. Ce pont a 546 sagènes ou 3,583 pieds de long. Ce fleuve

se jette dans la mer Noire, entre *Kinboum* et *Otchakof*. Les négocians qui font le commerce de la Crimée, s'embarquent sur des bateaux faits de gros troncs d'arbres, et qu'ils conduisent à la rame, sans mâts et sans voiles. Il y a beaucoup de moulins sur ce fleuve.

XVII. *Gouvernement de Polotsk.*

Ce gouvernement et celui de Mohilof, renferment la portion que la Russie a obtenue dans le partage de la Pologne. Il est borné au nord par le gouvernement de Pleskof; à l'est par celui de Smolensk; au midi par celui de Mohilof et la Lithuanie; à l'ouest par le gouvernement de Riga et par la Courlande. Il se divise en trois provinces, qui sont celles de Polotsk, de la Duina et de Vitepsk. On y compte 620,500 habitans.

Polotsk, capitale, sur la rive droite de la *Dvina*, est dans une situation agréable. Elle fut autrefois célèbre dans le nord, sous le nom de *Veltiskoum*. Polotsk a deux châteaux fortifiés, et fait un assez

grand commerce. Le gouvernement et les chefs de l'administration russe y résident aujourd'hui. Elle est le siége d'un archevêque Grec, mais qui est réuni, quant au dogme, à l'église Romaine. Cette ville a un collége pour l'instruction de la jeunesse, et une école grecque de philosophie. La province de *Polotsk* n'est, pour ainsi dire, qu'un désert rempli de bois.

On y distingue *Dinabourg*, place forte, sur la droite de la Dvina. Le collége de cette ville est confié à des Jésuites, qui s'y sont maintenus jusqu'à ce jour :

Vitepsk, ville forte sur la droite de la Dvina, entourée de marais. Les écrivains du dixième siècle rapportent que les peuples du nord passoient autrefois par cette ville, et suivoient la Dvina et le Dnieper pour se rendre en Grèce.

XVIII. *Gouvernement de Mohilof.*

Ce gouvernement est borné au nord par celui de Polotsk; à l'est par ceux de Smolensk et de la petite Russie; au midi par la Pologne, et à l'ouest par la Lithuanie. Il est

divisé en quatre provinces. Il s'étend des deux côtés du Dnepre. C'est un gouvernement rempli de marais et couvert de forêts épaisses. Il étoit, comme celui de Polotsk, un démembrement de la Russie, et lui a été rendu en 1772; ces deux provinces formoient, sous la domination polonoise, ce qu'on appeloit la Lithuanie russe.

Le partage de la Pologne, en 1772, valut à la Russie, à ce qu'on prétend, un pays de 1,975 milles d'Allemagne, carrés, et une population de 1,800,000 habitans.

Ce gouvernement est arrosé par le Dnieper, le Veker et la Sosna qui le traverse. Le nombre de ses habitans est de 662,500.

Mohilof, capitale, sur la rive occidentale du Dnieper, est au 54e degré de latitude; elle est grande et le siége d'un archevêque grec russe. On y trouve un collége de Jésuites. Mohilof fait un assez grand commerce, et particulièrement en fourrures et en savon.

XIX. *Gouvernement de la petite Russie.*

Ce gouvernement est borné au nord par celui de Mohilof; à l'est par ceux de Belgorod et de la Slobode; au sud par la nouvelle Russie. Il comprend l'Ukraine. Sa superficie est de 8,000 lieues carrées. Les derniers recensemens portent le nombre des habitans mâles à 55,228. Voici quelles sont ses principales villes:

Kiof, capitale, sur le Dnieper, située au 50e degré 30 minutes de latitude, et au 48e degré 47 minutes de longitude, à 852 verstes de Moscow. *Kiof* est divisée en trois villes, qui n'en forment qu'une, revêtue d'un retranchement. On y trouve deux cavernes voûtées et semblables à un vaste labyrinthe. Elles sont divisées en appartemens et en chapelles, qui renferment les corps d'un grand nombre de moines, que l'église russe met au nombre des saints. Le métropolitain y réside. Elle a des magistrats particuliers, qui ne dépendent point du commandant:

Vuchegorod, située sur une haute

montagne, baignée par la *Protva*. Son territoire, composé de cinq bourgs et de 36 villages, contenoit, suivant le dernier dénombrement, 5,200 ames. On y a établi deux foires très-fréquentées :

Nejin, sur l'Oster, à 138 verstes de Kiof. Elle est environnée d'un mur de terre. On y trouve beaucoup de Turcs et d'Arméniens qui font un grand commerce avec la Turquie et la Silésie : il s'y tient annuellement une foire célèbre :

Gaditch, à 220 verstes de Kiof, ville bâtie sur une montagne, au pied de laquelle coule la Psol, qui se jette dans le Dnieper. On se rappelle, que pendant l'hiver de 1709, plus de 2000 hommes de l'armée de Charles XII y moururent de froid, et qu'un grand nombre d'autres furent perclus de leurs membres :

Pultava, forteresse bâtie sur une éminence, près de la *Vorskla* : les bourgeois y font un grand commerce avec la Crimée et la Pologne. Cette ville sera à

jamais célèbre par la défaite de Charles XII.

Perevolochna, ville et forteresse sur le Dnieper, à 70 verstes de Pultava. C'est au-dessus de cette ville que Charles XII traversa le fleuve après avoir perdu la bataille; et c'est dans les environs que le général Loevenhaupt fut fait prisonnier avec le corps de troupes qu'il commandoit.

L'Ukraine, par sa fécondité et par la température de son ciel, peut être regardée comme le paradis terrestre de l'empire. C'est une vaste plaine arrosée par plusieurs belles rivières, entrecoupées de prairies, de champs, et de forêts agréables. Ses terres sont propres à toutes sortes de cultures; elle fournit beaucoup de cire, de miel, de tabac, de chanvre, de lin, etc. Sous les règnes d'Élizabeth et de Catherine II, on a essayé d'y planter des mûriers; mais jusqu'à présent, cette tentative n'a pas eu le succès qu'on en devoit espérer, soit par la faute de ceux qui ont entrepris ces plantations, soit par les obstacles qu'ils ont rencontrés de la part des nationaux.

Le sol de l'Ukraine paroît également propre à la culture de la vigne et des oliviers. Les pâturages y sont excellens; les Cosaques entretiennent beaucoup de haras. Les chevaux y sont vifs et robustes; les bestiaux grands et forts; enfin l'Ukraine seroit un des pays les plus heureux de l'univers, si les sauterelles qui viennent de la Crimée, n'en étoient pas le fléau; si les hommes y secondoient la nature, et s'il y avoit une communication avec la mer. Les Cosaques sont d'une haute taille, robustes, fiers, encore jaloux de leur liberté, mais ils sont aussi inconstans, ivrognes.

Le gouverneur de l'Ukraine prend le titre d'Hetman des Cacosaques.

XX. *Gouvernement de Belgorod.*

Il est borné, au nord, par le gouvernement de Moscow, à l'est par celui de Voronèze, au nord par celui des Slobodes de l'Ukraine, et à l'est par la petite Russie. Il se divise en trois provinces.

Belgorod, ou Ville-Blanche, en est la

capitale, sur la rive septentrionale du *Donetz*, au 54e. degré de longitude, et au 51e. degré de latitude, à 604 verstes de Moscow. Cette ville est bâtie dans un vallon; elle est le siège d'un évêque, et renferme 1,750 marchands qui y font un commerce assez considérable.

On distingue aussi dans ce même gouvernement, la ville de *Biclef*. Elle est sur une hauteur, baignée par l'Oka, à 250 verstes de Moscow. On y compte plus de 700 maisons. Il y a 2,331 riches marchands qui font de grandes exportations à Pétersbourg. On y fabrique des couteaux dont on vante les lames.

Le gouvernement de Belgorod produit une grande quantité de bleds, et la culture du froment s'y étend tous les jours.

XXI. *Gouvernement des Slobodes d'Ukraine.*

Ce gouvernement a au nord celui de Belgorod, à l'est celui de Voroneze, au midi celui de la Nouvelle-Russie, et à l'ouest celui de la Petite-Russie.

En 1650, pendant la guerre des Cosaques avec les Polonais, plusieurs de ces Cosaques passèrent avec leurs familles à l'autre côté du Dnieper ; de-là ils se rendirent dans le gouvernement de Belgorod, où on leur donna des déserts, et la permission d'y vivre suivant leurs lois.

Ce gouvernement se divise en cinq provinces. *Karkof*, capitale, sur les rivières de *Karkof* et de *Lopsane*, à 630 verstes de Moscow, compte dix églises, un couvent, avec un collège où l'on enseigne la théologie, les langue latine et allemande. Le gouverneur y réside.

Ostrogskoi, ville provinciale au confluent de l'*Ostrogoscha* et de la *Sosna*, sur laquelle on a construit un pont. Elle est située dans un terrein extrémement plat. La population se monte à 3,719 Cosaques, et environ à 200 autres habitans. Il s'y fait un grand commerce d'eau-de-vie. On a établi, près de cette ville, en 1768, une colonie allemande de 72 familles.

A 18 verstes de cette ville, on trouve

un couvent, près duquel on voit plus de vingt pyramides rangées sur une seule ligne, à deux ou trois toises de distance l'une de l'autre. Ces pyramides paroissent de loin d'une forme si régulière, qu'on les prendroit réellement pour un ouvrage de l'art. Elles ont environ dix-huit pieds de haut, huit pieds neuf pouces de large, et six pieds et demi d'épaisseur. La première de ces pyramides, et qui touche au couvent, est la plus remarquable et la plus grande. On a bâti une église dans son intérieur.

XXII. *Gouvernement de la Nouvelle-Russie.*

Ce gouvernement a été érigé en 1762. Un grand nombre de familles serves d'Illirie s'y sont établies depuis 1754. Il est situé entre le Dnieper et le Bog, sur les frontières de la Pologne. Il est borné au nord par le gouvernement de Voroneze, à l'est par le Don, au sud par le gouvernement d'Azof, et à l'ouest par la Bessarabie.

C'est dans ce gouvernement qu'est la province de Catherine, qui est composée des lignes de l'Ukraine.

Pierre I avoit formé le projet de faire construire ces lignes pour arrêter les incursions des Tatars de la Crimée. L'impératrice Anne les fit exécuter en 1731, mais les forts ne furent achevés qu'en 1740. Les lignes, dont la droite est appuyée au Dnieper, et la gauche au Donetz, consistent en seize forts et en quatre villages fortifiés. Outre ces seize forteresses, il y a encore 142 redoutes, et des redents tout le long de la ligne, qui sont défendues par dix régimens de cavalerie et un de dragons.

XXIII. *Gouvernement d'Azof.*

Ce gouvernement comprend les pays cédés à la Russie par la paix conclue à Kainardgi en 1774, ainsi que plusieurs districts qui ont été démembrés des gouvernemens de Woronez et de la petite Russie.

Il est borné au nord et à l'est par ceux de Woronez et d'Astrakhan, au midi par

le Couban, la mer d'Azof, les déserts de la Crimée et la mer Noire, à l'ouest par le gouvernement de la nouvelle Russie. Il se divise en deux provinces, qui sont Azof et Bakmout.

Azof, sur la rive gauche du Don, à 30 verstes de son embouchure, sous le 56e. degré 59 minutes de longitude, et le 47e. degré 20 minutes de latitude. Cette ville fut bâtie par les Grecs, qui lui donnèrent le nom de *Tanaïs*; les Génois s'en emparèrent au commencement du treizième siècle; elle passa ensuite sous la domination des Kans de Crimée, qui la possédèrent jusqu'en 1471, époque à laquelle les Turcs s'en emparèrent; les Cosaques du Don la prirent en 1637. Ils la réduisirent en cendres en 1641. Les Russes vinrent l'assiéger en 1695, et la forcérent de se rendre l'année suivante; mais ils furent obligés de la démolir entièrement par la paix de Belgrade. Depuis cette époque, elle fut inhabitée jusqu'en 1769. Les Russes la reconstruisirent, et elle se trouve aujourd'hui dans un bon état de défense.

Tcherkask, dans ce même gouverne-

ment, est la capitale des Cosaques du Don. On la trouve à 60 verstes d'Azof, et à 1,208 de Moscow. Elle est baignée au nord et à l'ouest par le Don, et au midi par la *Vastrenka*. Cette ville est le lieu de l'assemblée générale des Cosaques ; ils y deposent en temps de guerre ce qu'ils ont de plus précieux. Elle est sujette aux inondations du printemps, qui s'étendent jusqu'à 10 verstes dans l'intérieur des terres. Les habitans commercent par mer avec les Grecs, et par terre avec les peuples du Couban et de la Crimée.

On distingue encore *Bakmout*, sur la rivière de ce nom, à 760 verstes de Moscow. Cette ville est fameuse par ses salines ; tous les puits y sont salés; et de-là, la nécessité pour les habitans, d'aller chercher de l'eau douce du fleuve, qui en est à sept verstes. La couronne entretient un corps de troupes régulières, et des Cosaques pour la défense de cette ville. Ses environs sont très-fertiles et remplis de mines.

Le gouvernement d'*Asof* est arrosé et fécondé par le Dnieper, le Don, le Donetz, la Vestienka, etc.

Le voyageur qui, au sortir du gouvernement de Woronez, entre dans celui d'Azof, est fort étonné de trouver une vaste plaine inculte et sauvage. Mais ce n'est point la nature du sol qui fait, de cette plaine, un désert de 807 verstes de longueur, c'est la paresse des Cosaques du Don. La rive occidentale de ce fleuve est montagneuse et presque dénuée de bois : l'orientale est unie et parsemée de quelques chênes, de peupliers, de saules. Le Don divise cette contrée en deux déserts qui renferment des lacs et des marais, dont quelques-uns sont permanens, et les autres accidentels par les débordemens du Tanaïs et des autres rivières.

La Crimée est une presqu'île aussi grande que celle de la Morée, et d'une forme à-peu-près semblable. La mer d'Azof et la mer Noire l'environnent. Elle est jointe au continent par une langue de terre, étroite et resserrée.

Bakzé-Serai doit figurer encore dans ce tableau. Cette ville étoit la résidence des Kans. Elle est bâtie sur la rivière de *Katza*, près du rivage de la mer. Le palais du Kan

est vaste, commode et fort irrégulier. Anciennement il étoit bâti à la chinoise, on l'a réparé à la turque. Cependant il conserve encore des beautés pittoresques de sa première construction. Les habitans forment un mélange de diverses nations.

Enfin nous citerons *Caffa* : c'est l'ancienne Théodosie que les Génois possédèrent et rendirent puissante par le commerce. Cette ville étoit alors plus peuplée que Constantinople : les Grecs la fondèrent au cinquième siècle. On y trouve un grand nombre de chrétiens et même de familles génoises. Caffa renferme cinq à six mille maisons. On trouve dans les voyages de Chardin une description très-intéressante de cette ville.

XXIV. *Gouvernement de Toula.*

Ce gouvernement faisoit partie de ceux de Moscow et de Belgorod ; il en a été séparé en 1777. Il se divise en douze cercles. Il contient 354,300 habitans.

Toula, capitale, sur l'Oupa, est à 182 verstes de Moscow. C'est une des grandes

et belles villes de la Russie. Pierre I y établit une manufacture d'armes, qui emploie 6000 ouvriers. On y compte 7,752 marchands et beauconp de fabriques de quincaillerie. Son commerce, qui est considérable, consiste en marchandises d'Europe, en vins grecs et en productions de la Turquie. Elle a 23 églises et 2 couvens. Il existe dans son voisinage des mines de fer; le minerai s'y présente, pour ainsi dire, à la vue; il est couvert de sable, mêlé de terre végétale.

XXV. *Gouvernement de Wlodimir.*

Le gouvernement de Wlodimir faisoit partie de celui de Moscow. Il est divisé en 14 cercles, et comprend les villes de Wlodimir, de Sousdal et de Melenski.

Wlodimir, en est la capitale, à 149 verstes de Moscow. Cette ville offre une des plus belles vues du monde. On y compte 19,000 habitans. Elle a été pendant quelque temps la résidence des tzars. Elle a un siége épiscopal; et son principal commerce consiste en grains et en fruits. Ses habitans tirent presqu'entièrement leur subsistance

du produit des cerisiers qui entourent la ville. La Kliasma fournit beaucoup de poissons.

A six verstes de la ville, est un ruisseau appelé *Svunghir*; il charrie beaucoup de cailloux et de pierres, parmi lesquels on rencontre de fausses topazes et des boules d'un jaspe argenté. Une chose digne de remarque, c'est qu'on les y voit parcourir tous les degrés, progressivement, depuis l'origine, jusqu'au dernier point de consistance : ils ne sont, dans le principe, que des boules d'une argile noire et très-visqueuse, que l'eau jette hors d'un terrain limoneux, et qu'elle arrondit ; ils prennent peu à peu, par les effets de l'âcreté de l'eau, la solidité des pierres argilleuses.

XXVI. *Gouvernement de Razan.*

Ce gouvernement dépendoit en grande partie de celui de Moscow, et le reste de celui de Woronez. Il est divisé en douze cercles. Le nombre de ses habitans s'élève à 869,400.

Razan, sur l'Oka, en est la capitale, à 180

verstes de Moscow. C'est le siége d'un évêché; on y trouve plusieurs manufactures. On y compte aussi 1,069 marchands.

XXVII. *Gouvernement de Kalouga.*

Le gouvernement de Kalouga a été formé en 1776, en partie du gouvernement de Moscow, et en partie de celui de Belgorod. Il est divisé en douze cercles. Ses trois principales villes sont de peu de conséquence.

On distingue *Borofks*, située sur la *Protoa*, à 90 verstes de Moscow. Cette ville renferme 1,970 marchands. On y fait beaucoup de bottes, de bas et de mitaines. Les riches vont commercer à Pétersbourg. A deux verstes de la ville, est un célèbre et magnifique monastère : il possédoit 11,000 serfs, qui sont aujourd'hui sous la jurisdiction du collége d'économie.

XXVIII. *Gouvernement de Kostrom.*

Le gouvernement de Kostrom se divise en deux provinces et en quatre cercles;

il contient 815,400 habitans. On compte dans ce gouvernement quatre villes ; aucune n'a rien de remarquable.

XIX. *Gouvernement de Vologda.*

Ce Gouvernement est divisé en deux provinces ; *Vologda* et *Oustioug*. Il est partagé en dix-neuf cercles, et contient une population de 56,200 habitans. La province de Vologda produit du blé excellent.

Vologda, capitale, est située sur la rivière de ce nom ; elle renferme 1,627 maisons et 8,000 habitans.

La province d'*Oustioug* est plus cultivée que la précédente, sur-tout vers le sud-ouest ; la partie du nord-ouest renferme d'immenses forêts. *Oustioug*, capitale, contient 1,162 maisons et 1,956 habitans.

XXX. *Gouvernement de Penza.*

Ce gouvernement étoit auparavant une province de celui de Kazan. Il est divisé en 12 cercles.

Penza, capitale, est située sur une hauteur baignée par la Soura, à 660 verstes de Moscow. Sa situation, et le grand nombre d'églises qu'elle renferme, lui donnent une fort belle apparence. Ses habitans ne s'occupent que du commerce; aussi y trouve-t-on des boutiques aussi bien fournies qu'à Moscow. Les colonies établies sur le Volga, et le débit que procurent les passages fréquens, contribuent à la richesse de cette ville. On fait beaucoup d'eau-de-vie dans ce gouvernement; ce qui prouve la grande fertilité du sol. Les seigneurs y entretiennent des haras considérables. Il est étonnant que la couronne n'établisse point, pour son compte, des fabriques de soufre et de vitriol dans une contrée si abondante en pyrites; elles lui rapporteroient de très-grands profits.

XXXI. *Gouvernement d'Ekaterinoslaf.*

Ce gouvernement fut formé, en 1764, d'une partie de la nouvelle Russie, et du gouvernement d'Azof; et il comprend au-

jourd'hui jusqu'à 20 cercles. On compte dans la partie de la nouvelle Russie, six villes principales, et trois dans la partie qui a été démembrée du gouvernement d'Azof.

Ekaterinoslaf, ville capitale, doit son nom à Catherine II, sa fondatrice; elle a d'abord été construite sur la rive gauche du Dnieper, près de la petite rivière de *Kiltcha*, qui se jette dans la Samara à peu de distance: on l'a transportée en 1784, près du *Kacdak*, qui avoisine l'ancienne rive du Dnieper, parce que ce nouveau site est beaucoup plus avantageux. Des Grecs, émigrant de Crimée, s'y sont rendus en 1779. L'Impératrice leur a accordé beaucoup de privilèges, qui leur ont été garantis par un diplôme.

Kerson est principalement à remarquer. Cette ville est située à l'embouchure de l'Inejoul, sur la rive droite du Dnieper, à 100 verstes de la mer Noire. Elle est très-étendue. Presque tous les bâtimens sont construits en bois. Il s'y est établi trois maisons de commerce: une autrichienne, une polonaise, et une

française, sous le nom de M. *Antoine*, qui a encore un établissement à Constantinople. Les progrès de cet établissement sont remarquables, relativement à sa situation dans un désert inhabité et absolument nu.

On y comptoit, en 1786, 10,000 ames, sans la garnison. Comme les bâtimens chargés ne peuvent remonter le *Liman* jusqu'à la ville, on les charge et on les allège à *Koskou*. Catherine II y a eu une entrevue avec l'Empereur en 1787. La peste la ravagea en 1783. On l'a repeuplée de colons. Catherine y a établi une amirauté et des chantiers pour les vaisseaux de guerre.

XXXII. *Gouvernement de la Tauride*, ou *de l'ancienne Chersonèse Taurique.*

Ce gouvernement a été, en 1784, divisé en sept cercles. Il s'étend sur environ 19,000 d'Allemagne carrés, savoir :

Dans la Crimée, 350; dans la partie occidentale du pays des Nogais, 934;

dans la partie orientale du même pays, 396; dans le Bubjak, 220.

On y compte 1,399 villages et dix villes principales.

Le Bubjak contient environ 240 mille habitans, et la Tauride, qui en contenoit 400 mille, n'en a plus guére que 200.

Outre les gouvernemens dont on vient de faire mention, il y a dans la Russie Européenne un grand territoire occupé par les Cosaques du Don, qui n'obéissent qu'à leur Ataman (chef), ou à un conseil dont les membres sont inamovibles. Ces Atamans subalternes, c'est-à-dire, ceux qui commandent dans les différens *stanitzi* ou districts, dépendent de ce conseil; mais le gouvernement suprême de toute la horde est soumis au général en chef des troupes irrégulières de la Russie. Les troupes des Cosaques du Don se divisent en 112 *stanitzi*. *Tscherkask*, capitale de ces Cosaques, est située sur les rives de ce fleuve. L'Ataman général y réside. L'artillerie et la caisse militaire y sont dé-

posées. Le nombre de ces Cosaques est d'environ 200 mille.

XXXIII. *Gouvernement de Karkof.*

Ce gouvernement a été érigé en 1765, par Catherine II : elle l'a formé de cinq régimens Slobodiens qui appartenoient à celui de Belgorod. Il est dit dans l'oukas d'érection, que tout étoit en désordre dans ce district; que les soldats étoient mêlés avec les bourgeois, et que les inutiles cosaques étoient devenus extrêmement à charge aux habitans; que c'est ce qui a engagé l'Impératrice à mettre les habitans sous un gouvernement déterminé. On les assure, dans cette ordonnance, qu'il ne sera porté aucune atteinte à leurs priviléges, et que, par cet arrangement, ils seront affranchis d'une infinité de désagrémens qu'ils ont supportés jusqu'alors, mais qu'ils seront, par ce moyen, plus utiles au Souverain et à la Patrie. Ce gouvernement est partagé en 15 cercles; il y a 782,700 habitans. On y distingue *Tchougouaf*, ville située sur le *Douetz*,

à 80 verstes de Belgorod. Elle renferme 280 marchands. La plupart des habitans sont Russes ; les autres sont des Cosaques et des Kalmouks chrétiens ; on y fait de bon vin.

XXXIV. *Gouvernement d'Orel.*

Il faisoit partie de ceux de Belgorod et de Woronez. Il est partagé en 13 cercles. On y compte 968,300 habitans.

Orel, capitale, située sur l'Oka et l'Orlik, à 300 verstes de Moscow, dans une contrée fertile, est grande et peuplée. C'est le dépôt des blés de l'Ukraine. On les transporte à Pétersbourg par terre et par eau.

XXXV. *Gouvernement de Kiof.*

Ce gouvernement a été bien resserré. Il est divisé en 11 cercles, et a quatre villes principales.

Kiof en est la capitale. On y a construit un arsenal. Le Podol arrose le pied de la montagne sur laquelle est la citadelle ; c'est la seule partie la plus peuplée ; la ville

renferme environ 2,000 maisons. Il s'y fait un assez grand commerce des grains de la Pologne, des denrées de l'Ukraine et de la Russie blanche. Ce commerce augmentera en raison de celui de Kerson et de la mer Noire.

XXXVI. *Gouvernement de Tchernigof.*

Ce gouvernement faisoit également partie de la petite Russie. Il est partagé en 12 cercles, et compte trois villes.

Tchernigof, capitale, est très-heureusement située sur la *Desna*. Ses bourgeois suivent les lois de Magdebourg, ainsi que ceux de *Nejin*, ville où les Grecs sont presque les seuls qui fassent le commerce, et dans laquelle, soit qu'ils passent, soit qu'ils y établissent leur demeure, ils se jugent eux-mêmes suivant leurs lois : on y compte cependant aujourd'hui beaucoup de marchands Russes.

XXXVII. *Gouvernement de Koursk.*

Il est divisé en 15 cercles; il contient 920,000 habitans.

Koursk, belle ville, située sur le Reim, à 120 verstes de Belgorod; à 30 verstes de cette ville, est un monastère près duquel se tient une foire libre, où les marchands russes, allemands et asiatiques, se rendent. Il s'y vend aussi beaucoup de chevaux.

XXXVIII. *Gouvernement d'Astrakhan.*

(RUSSIE ASIATIQUE.)

Ce Gouvernement par est borné au nord celui de Kazan, à l'est par celui d'Orenbourg, au midi par la mer Caspienne, à l'ouest par les gouvernemens d'Azof et de la nouvelle Russie. On ignore encore le nombre des cercles qui le composent.

Astrakhan, ancienne capitale du royaume de Tatar de ce nom, est située sur le Volga, dans l'île de *Saitchi*, par le 46e deg. 22 minut. de latitude. On y compte 2,340 maisons, et environ 70,000 habitans.

La largeur du Volga est, dans cet endroit, de 2,060 pieds. Là où la ville est placée, le fleuve commence à se diviser; elle est à 80 verstes de ses embouchures. L'église métropolitaine se fait remarquer par la grandeur de son vaisseau.

Astrakhan compte 25 églises Russes; les Indiens y ont un petit temple d'idoles, bâti au milieu de leurs Caravanserais. Son commerce est beaucoup déchu; cependant il y a quelques manufactures de soie et de coton. L'art de teindre y est très-connu, et les manufacturiers d'Astrakhan sont aussi habiles dans ce procédé que les Turcs mêmes.

Depuis le mois de mai jusqu'à celui d'août, il ne règne presqu'aucun vent dans cette contrée : il n'y pleut presque point : aussi la chaleur y est-elle insupportable.

Le gouvernement d'Astrakhan est arrosé par le Don, le Volga, et par plusieurs autres rivières.

Le Volga, qui reçoit les eaux d'une multitude de torrens, de ruisseaux, de rivières, est très-dangereux pour la navigation, à cause des angles et des coudes

qu'il forme, des bas-fonds, des eaux-mortes, des îles et bancs de sable dont il est rempli; il se décharge dans la mer Caspienne par plus de 70 embouchures.

XXXIX. *Gouvernement de Saratof.*

Ce Gouvernement, institué en 1780, faisoit partie de celui d'Astrakhan; il est divisé en 14 cercles : Catherine II y a fondé jusqu'à 104 chefs-lieux de colonies. Le nombre des habitans est de 624,000.

Saratof, capitale, ville considérable, est située sur la rive occidentale du Volga, à 720 verstes d'Astrakhan. La régularité des rues, tirées au cordeau, et la beauté des places, la rendent très-agréable, quoique bâtie en bois: on y compte 7 églises, 2 monastères et 2,150 marchands. Ses entrepôts de sel et de poisson y attirent beaucoup d'étrangers. On y apporte beaucoup de caviar.

La colonie des frères Moraves de *Sarpa* ou *Sarepta*, renferme quelques manufactures. Ces colons ont conservé leurs lois, leur culte et leur manière de vivre.

L'Académie des sciences de Pétersbourg

a publié une excellente carte du gouvernement de Saratof, en langue Russe, et M. Pallas a donné une description intéressante des nouvelles colonies, dans la cinquième partie de ses voyages.

XL. *Gouvernement du Caucase.*

Le *Caucase* est cette chaîne de montagnes qui occupe l'espace entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui, dans sa direction de l'ouest à l'est, touche à la Perse du côté du sud, à la Russie vers le nord. Les peuples qui l'habitent y ont été repoussés par les hordes de Tatars qui ont si souvent poursuivi et subjugué les naturels de ces contrées. La forte position de ces lieux et leur fertilité ont fixé ceux qui s'y étoient réfugiés, et les vainqueurs même y ont établi des colonies. Il n'y a point de parties de la terre, où l'on puisse rencontrer une si grande variété de nations et de dialectes. C'est-là que l'on trouve des descendans de ces Grecs et de ces Génois, qui, vers le treizième siècle, étendoient leur domination commerçante

sur les bords de la mer Noire. Sans parler des Persans, des frères Moraves venus de la Bohême, non plus que des autres nations européennes et asiatiques qui s'y étoient réfugiées, les Tatars victorieux ont absorbé en quelque sorte ce qui restoit de ces peuples, les ont assujettis insensiblement à leur manière de vivre, et leur ont fait adopter leurs mœurs et leur religion.

La dernière paix des Russes avec la Porte Ottomane, désigne le fleuve Kuban pour la limite, près la partie de l'est de la mer Noire. Il n'a rien été statué au sujet des habitans des montagnes situées à la source du Kuban jusqu'à la mer Caspienne; en conséquence la Russie conserve ses anciens droits sur eux, ainsi que sur ceux qui habitent depuis la ligne du Caucase jusqu'au Kur et aux montagnes en avant de l'Ararat. Plusieurs se sont mis, à diverses époques, sous la protection de cette puissance; mais ils ne sont pas disposés, non plus que beaucoup d'autres de l'intérieur de la ligne, à supporter le moindre impôt. Quelques-uns cependant se sont

déterminés à payer un rouble pour chaque voiture de sel qu'ils vont prendre aux lacs salés, dans l'intérieur de la ligne, et dont ils font une grande consommation pour leurs troupeaux. Les peuplades qui sont hors la ligne, continuent de s'en approvisionner, sans payer.

Le gouvernement du *Caucase* fut formé en 1784, après la conquête du Kuban. Un vaste désert le divise naturellement en deux parties, l'une méridionale, l'autre septentrionale. La première renferme sept cercles; la seconde, cinq. Il ne renferme que 48,350 habitans, et 400 familles de Kalmouks.

Ckaterinograd, capitale, est située sur la rive septentrionale de la Malka, à 12 verstes de son embouchure dans le Terek. Cette ville domine une superbe vallée où coule le Balk, qui se joint un peu plus bas au Terek.

Ce qu'on appelle la ligne du Caucase, commence à Domkala et s'étend jusqu'à la mer Caspienne. Toutes les forteresses qui la forment ne sont que des carrés avec

des redans et un petit fossé. Ces fortifications suffisent pour résister aux peuples voisins.

On ne doit pas s'étonner que les nations du *Caucase* voient avec inquiétude cette chaîne de forts qui menace leur liberté et resserre leurs possessions. Elles étoient dans l'usage de conduire leurs troupeaux, pendant l'hiver et le printemps, dans les plaines renfermées aujourd'hui dans ces lignes, pour y trouver les fourrages que leurs montagnes, beaucoup plus froides, leur refusent dans ces deux saisons. La Russie a eu sans doute des motifs puissans pour les priver de cet avantage. L'interdiction est générale pour tous les Tatars.

Les principales occupations des habitans du *Caucase* consistent dans la culture des terres et dans le soin des bestiaux qu'ils élèvent. Plusieurs d'entr'eux ont des métiers et s'occupent du commerce. Leurs chevaux ne le cèdent en rien aux chevaux arabes, pour la beauté, la vivacité et la vitesse. Une qualité particulière aux chevaux du *Caucase*, c'est de plier les genoux

quand le cavalier monte ou descend, et d'entendre certains mots avec lesquels leur éducation les a familiarisés.

On pourroit presque mettre au nombre des métiers exercés par les habitans du *Caucase*, les pillages qu'ils font en hommes et en bestiaux. Ils le pratiquent presque publiquement ; et plus le succès de l'entreprise est heureux, plus il fait d'honneur à celui qui a eu la hardiesse de la tenter. Les jeunes filles et les femmes sont les principaux objets de leurs incursions ; ils les vendent aux Arméniens, qui à leur tour les vendent aux Turcs, en leur persuadant que ce sont des chrétiennes. Comme il n'y a que des gens très-riches qui soient en état de payer aussi cher les femmes que l'on enlève ainsi à leur patrie, ces malheureuses victimes de la volupté ont du moins l'espoir de passer des jours aussi fortunés qu'une telle condition peut le permettre. Une pareille conduite, chez un peuple qui vend ses femmes, devient au reste plus excusable qu'elle ne peut l'être dans certaines contrées de l'Europe, où nous les voyons souvent se vendre elles-mêmes.

Tous les peuples du *Caucase* sont mahométans. Ils sont circoncis; ils célèbrent le vendredi; ils jeûnent, se baignent et font quelquefois des prières, dans le cours desquelles ils nomment Dieu *Daila*, et non *Alla* comme les Turcs. On trouve chez eux de nombreuses traces du christianisme, et un nombre aussi grand de superstitions payennes.

XLI. *Gouvernement de Sinbirsk.*

Ce gouvernement, institué en 1780, faisoit partie de ceux de Kazan, d'Orenbourg et de Nijé-Gorod. Il est divisé en treize cercles ou districts. On y compte 731,000 habitans.

Sinbirsk en est la capitale, située sur la rive occidentale du Volga, à 910 verstes de Moscow. La hauteur sur laquelle elle est bâtie, offre un très-beau coup-d'œil. Les clochers élevés de ses quinze églises lui donnent un air de magnificence. Cette ville, qui a été construite en 1648, est très-bien bâtie. Les marchands de Sinbirsk, qui étoient au nombre de 3,305 en 1774, font un grand commerce.

Samara, ville bâtie à l'embouchure de la *Samara* dans le Volga, renferme 2,000 maisons, sans les bâtimens publics. Elle doit sa prospérité et son accroissement au bétail que ses habitans élèvent. La plus grande partie des peaux fines et des peaux d'agneaux qui se vendent en Russie, viennent de Samara.

Ce gouvernement est situé sur les deux rives du Volga. Les ruines d'un grand nombre de villes prouvent qu'il doit avoir été beaucoup plus peuplé autrefois.

XLII. *Gouvernement de Kazan.*

Le gouvernement de Kazan est divisé en treize cercles, et comprend trois principales villes. On y compte 763,300 habitans.

Kazan, capitale, est située sur la *Kazanka*, à 7 verstes de son embouchure dans le Volga, et à 1,469 verstes de Pétersbourg. Sa position, agréable, est saine et commode pour le transport des marchandises. On y compte 50 églises, 8 à 10,000 habitans, dont environ 2,500 font le commerce. Deux incendies, en 1749 et 1752,

ont presque réduit la ville en cendre; mais elle a été rebâtie entièrement. On y prépare d'excellens cuirs de Russie, et des peaux de chèvre de la plus grande beauté : ces peaux l'emportent même sur les meilleurs maroquins du Levant.

XLIII. *Gouvernement de Watka.*

Ce gouvernement, créé en 1781, faisoit partie de celui de Kazan. Il est divisé en treize cercles. Il renferme, selon le dénombrement de 1783, 549 marchands, 4,048 bourgeois, 8,400 paysans de seigneurs, 390,538 paysans de la couronne, et 4,995 odnovortzi; en tout 408,530 hommes.

Watka, capitale, située sur la rivière de ce nom, à 984 verstes de Moscow, a été bâtie en 1,181, par des émigrans de Novogorod. Elle est la résidence d'un évêque de la troisième classe.

XLIV. *Gouvernement de Permie.*

Ce gouvernement, érigé en 1781, est divisé en seize cercles. Il y a six villes principales. Le nombre des habitans est

de 798,950. C'est par cette province que passoient autrefois les marchandises qu'on tiroit des Indes par la mer Caspienne, le Volga et la Petschowra, et qu'on transportoit ensuite dans la mer du Nord, à travers la Norwège.

Perm, capitale, a été construite en conséquence d'un décret de l'Impératrice, en 1780. Elle est située à l'embouchure d'un ruisseau dans la *Kama*; elle contient 1,200 maisons et 900 habitans.

La Permie est située dans les monts Ouralsks, sur les deux rives de la *Kama*. Elle renferme un grand nombre de mines de cuivre, de fer et d'aimant, et beaucoup de forges; elle produit toutes sortes de grains.

XLV. *Gouvernement d'Oufa ou d'Orenbourg.*

Ce gouvernement, créé en 1782, est divisé en deux provinces, *Oufa* et *Orenbourg*. Il renferme douze cercles et cinq villes principales. On y compte 355,598 habitans.

Oufa, capitale, est située sur la Belaia, à 4 verstes de son embouchure dans la rivière d'*Oufa*. On y comptoit, en 1764, 367 marchands, 6 églises et 6 à 700 maisons. La situation de cette ville, sur un terrain en pente, présente un amphithéâtre agréable; mais les mœurs corrompues de ses habitans ajoutent au désagrément de ce séjour, presqu'impraticable au printemps et pendant les pluies. Le commerce y est nul, les habitans y ont peu d'émulation. Cette indolence est d'autant plus déplorable, que la situation d'*Oufa* semble faite pour la rendre l'entrepôt de toutes les productions.

Orenbourg, ancienne capitale, est située dans une vaste plaine. La ville forme un ovale; elle est à 1,256 verstes de Moscow et à 1,990 de Pétersbourg. On y compte environ 3,000 maisons. Il s'y fait un commerce considérable avec les différens peuples de l'Asie.

Orenbourg, situé sur les confins d'un affreux désert, est devenu, par son éloignement et la bonté de ses fortifications,

un lieu d'exil pour les citoyens remuans : on les y occupe à différens travaux.

Le gouvernement d'*Oufa* est arrosé par l'Oural, autrefois le *Jaik:* ce fleuve sort des monts Ouralsk. Il se jette dans la mer Caspienne, après un cours de plus de 700 lieues. On trouve beaucoup d'aimant sur ses bords. On a construit sur ses rives des forteresses, pour arrêter les incursions des peuples voisins.

Les monts Ouralsks ou du Jaik, sont célèbres depuis long-temps ; ils s'étendent depuis la mer Glaciale jusques dans la partie méridionale du gouvernement d'Oufa. Le respect des peuples voisins pour eux les a fait appeler la ceinture de la terre : les fleuves qui arrosent la Sibérie sortent de ces montagnes.

XLVI. *Gouvernement de Kolivan.*

Ce gouvernement, érigé en 1783, est divisé en cinq cercles, auxquels on en a ajouté deux depuis. Il renferme trois villes principales, et 170,000 habitans.

Kolivan, capitale : cette nouvelle ville est sur l'Obi.

Krasmoiarsk: cette autre ville est agréablement située, au confluent de la *Kratcha* et de l'*Enissei*. Tous les marchands qui trafiquent avec la Chine, passent par Krasmoiarsk, lorsque les chemins d'hiver sont praticables. Des milliers de traîneaux, chargés de marchandises, y passent sans s'y arrêter, depuis le mois de novembre jusqu'à celui de février. On trouveroit à Krasmoiarsk beaucoup d'antiquités, si l'on fouilloit les tombeaux des environs.

XLVII. *Gouvernement de Tobolsk.*

Ce gouvernement, créé sous une autre forme en 1782, est divisé en deux provinces, *Tobolsk* et *Tomsk;* il contient dix cercles et trois villes principales.

Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur la rive gauche de l'*Irtich*, vis-à-vis l'embouchure du Tobol, au 86e degré de longitude, et au 58e de latitude, à 2,384 verstes de Moscow, et à 3,119 de Pétersbourg. Tobolsk est fort peuplée. Les

Tatars composent le quart des habitans; les autres sont Russes, et presque tous exilés ou fils d'exilés. C'est ici que résident les descendans des anciens maîtres de la Sibérie. On y comptoit, en 1736, 3,102 maisons. Les négocians Russes qui trafiquent en Sibérie avec la Chine, passent par Tobolsk : cette ville est l'entrepôt des pelleteries de la couronne.

Tomsk, ville située sur la pente d'une colline baignée par le *Tom*, est à 1,297 verstes de Tobolsk : ce n'étoit dans l'origine qu'un fort; mais les peuples voisins s'étant soumis, le fort est devenu citadelle, et la citadelle s'est changée en une belle ville : elle renferme aujourd'hui plus de 2,000 maisons. Tomsk est commodément située pour faire le commerce; aussi le commerce des plus belles pelleteries y est-il considérable. Les ouvriers de tout genre y abondent; mais ils sont d'une paresse et d'une fainéantise incroyable. Les environs sont très-fertiles, et les rivières fournissent en grande quantité du poisson de toute espèce.

XLVIII. *Gouvernement d'Irkoutzk.*

Ce gouvernement a été séparé de celui de la Sibérie, et érigé en 1783. Il est borné au nord par la mer Glaciale, à l'est par la mer de Kamchatka, ou Océan oriental, au sud par la Tartarie chinoise, à l'ouest par les gouvernemens de Tobolsk et de Kolivan. Il comprend la partie orientale de la Sibérie et le Kamchatka. Il est divisé en quatre provinces et dix-sept cercles. Ce gouvernement compte 375,150 habitans.

Irkoutzk, capitale, est située dans une belle plaine baignée par l'Angora, vis-à-vis l'embouchure de l'Irkoutzk, au 52e. degré de latitude, à 2,233 verstes de Péking, à 5,043 de Moscow. C'est la ville la plus considérable de la Sibérie, et elle renferme onze cent treize maisons. Elle est la résidence d'un gouverneur et d'un évêque. Tous les prêtres russes qui résident à Péking sont sous son diocèse. Son commerce est le plus important de toute la Sibérie. On y a établi, en 1772, une petite

colonie allemande. Il y avoit, en 1764, une école japonoise de navigation, dans laquelle les japonois enseignoient leur langue. Les environs fourmillent d'élans, de cerfs, de sangliers, de coqs de bruyères, de gélinottes et de perdrix. Le lac *Baikal* procure beaucoup de poissons. Les vivres y sont à bon marché. Presque tous les ans, et souvent deux fois, on éprouve des tremblemens de terre dans cette contrée.

Kiatka. Quoique ce lieu ne soit pas une ville du cercle, ni une forteresse considérable, je crois devoir en parler à cause de l'importance de son commerce. Elle est agréablement située dans un vaste vallon baigné par le ruisseau de Kiakta. Ce vallon est couvert de hautes montagnes de rocs, boisées en plus grande partie. La plus considérable, appelée *Mont-des-Aigles*, avoisine la forteresse à l'est. On découvre de son sommet les angles et toutes les rues de Kiakta, ainsi que la ville chinoise. C'est la raison pour laquelle les Chinois se sont réservé la propriété de ce sommet, par le dernier

traité de démarcation. Ils ont donné pour prétexte les tombes de leurs ancêtres. On voit sur une montagne, située à l'est, les limites des deux empires : celle des Russes, construite en pierre et en terre, est revêtue d'une croix ; l'autre est simplement composée de pierres, en forme de cône creux dans son intérieur.

Cette forteresse est située au 50e. degré de latitude, à 5,514 verstes de Moscow, 6,248 de Pétersbourg, et 1,532 de Péking. Elle a été bâtie en 1727, dans le lieu même où fut conclu le traité avec la Chine.

On ne voit guère à Kiakta que des négocians russes et les agens des riches maisons. La société y est douce et polie, ce qui ne se rencontre dans aucune ville de Sibérie. Elle renferme cent vingt maisons, composant un faubourg entouré d'une muraille de planches, garnies de pointes. Il existe dans l'intérieur de la forteresse une belle église de bois, et un vaste bâtiment qui contient soixante boutiques. Le commandant a l'inspection des frontières, et il est chargé, de concert avec le président des

négocians chinois, de décider toutes les affaires subalternes.

La ville chinoise est située à soixante toises de Kiakta, et sur la même parallèle. Son sol est uni : elle paroît renfermer deux cents maisons. Une muraille de planches qui forme un quarré, sert d'enceinte à la place. Une porte est au milieu de chaque façade, où aboutissent les quatre grandes rues de la ville : ces rues se croisent. On voit sur chaque grande porte un corps-de-garde de bois habité par la garnison chinoise, composée de Mongols armés de bâtons, qui portent des habits déguenillés. Les Chinois ont élevé un parapet de bois en-dehors des portes, pour empêcher de voir ce qui se passe dans les rues lorsqu'elles sont ouvertes. M. Pallas a donné dans ses voyages une description détaillée des bâtimens de cette ville, de ses temples et des mœurs des Chinois.

La presqu'île du Kamchatka, qui s'étend du nord au sud, est bornée à l'est par l'Océan, à l'ouest par le golfe de Penchinsk qui est contigu. Il a environ 7 degrés et

demi de longueur. Il est partagé presque en deux parties égales, du midi au nord, par une chaîne de montagnes continues.

Oukinskoi, nouvelle ville du cercle, située sur l'*Ouka*, est aujourd'hui le chef-lieu du Kamchatka.

Avatchka, port situé sur l'Océan oriental. Ce lieu est célèbre par les relâches des Anglais commandés par MM. *Clerke* et *Gore*, et des Français conduits par M. de la Peyrouse. Les cendres de *Delisle de la Croyere* et du capitaine *Clerke* y reposent.

On ne comptoit dans ce pays que 706 Kamchatdales tributaires en 1773, et seulement 114 dans les îles Kouriles. Le tribut se paye annuellement en pelleteries. Le nombre des habitans a beaucoup diminué, depuis que ce pays est soumis à la Russie. On attribue cette dépopulation aux ravages de la petite vérole.

Nous observerons en terminant cette partie du tableau de la Russie, que l'Empereur Paul a fait quelques changemens dans la géographie politique de l'empire, afin d'en simplifier l'administration. Il n'existe plus

aujourd'hui que quarante-un gouvernemens, dont quelques-uns ont changé de nom. Les gouvernemens de Vibourg, Revel, Riga, et ceux de la petite Russie, sont rétablis en grande partie dans leurs anciennes formes. La même opération à l'égard des cercles en a aussi beaucoup diminué le nombre dans plusieurs. En faisant ces changemens, tous de légère conséquence, on a conservé la base de l'organisation formée en 1775; les dépenses de l'administration, celles du gouvernement et de sa suite, sont, par suite de ces dernières mesures, considérablement diminuées.

La Courlande.

Catherine II a conquis par ses armes et par ses intrigues, près de la moitié de la Pologne, la Crimée, le Kouban, et une partie des frontières de la Turquie. Mais elle n'eut pas besoin de combats pour envahir un autre pays riche et bien peuplé; ses intrigues lui suffirent. Ce pays étoit la Courlande, sur laquelle régnoit encore le foible fils du sanguinaire Biren.

La Courlande, située entre le 56e et le 58e. degrés de latitude septentrionale, est bornée par la Livonie, la Lituanie et la mer Baltique. La Dwina la sépare de la Livonie au nord, et arrose ses frontières dans un espace de plus de soixante lieues.

La Courlande, très-favorisée par la navigation, a, sur la mer Baltique, cent lieues de côtes, qui offrent plusieurs anses, plusieurs baies, et les excellens ports de Lubau et de Windau. Ce dernier, que jamais ne ferment les glaces, deviendra sans doute un jour la station des flottes russes. Il sera aisément mis en état de contenir cent vaisseaux de ligne, qui pourront dans tous les temps menacer la Suède et le Danemark. Il est aisé d'établir une navigation intérieure en Courlande : le Windau et l'Aau peuvent sur-tout faciliter le commerce de la Baltique avec la Lithuanie et la Samogitie, où ces fleuves prennent leur source.

Le climat de la Courlande est bon, mais rude ; on y passe trop rapidement du froid au chaud, et du chaud au froid, et on y a souvent des brouillards. Malgré cela, les

hommes y sont robustes et y vivent longtemps.

Le sol de ce pays est en général fertile : il produit en abondance du bois, du bled, des fruits et divers autres végétaux. Il y a à la vérité des cantons en friche ; mais c'est parce qu'on y manque de bras et de bestiaux. Les forêts y sont remplies de gibier et les rivières de poisson. Il y a des carrières de marbre et des mines de fer et de charbon de terre, mais elles ne sont point exploitées. Les objets que la Courlande fournit au commerce sont du bled, de l'orge, de l'avoine, des bois de construction, du chanvre, du lin, des potasses, des cuirs, des pelleteries, des plumes, des viandes salées et fumées, de la cire, du miel, de la résine, du suif, de l'ambre, de la bierre et de l'eau-de-vie de grain.

Il n'y a point de manufactures en Courlande : de sorte que toutes les choses de luxe, même beaucoup d'objets de nécessité première, y viennent de l'étranger, et procurent de grands profits aux Hollandais,

aux Danois, aux Anglais qui les y échangent pour les denrées du pays.

Il y avoit anciennement des Rois de Courlande; il existe même encore parmi les paysans Courlandois une famille qu'on dit descendre de ces anciens Rois, et qui conserve quelques privilèges. Ces paysans, naturellement bons, mais lourds et très-superstitieux, croient à la magie: il y en a même qui sont idolâtres, et qui, dans le fonds de leurs forêts, sacrifient des animaux. Les paysans Courlandois n'habitent point de villages, mais des chaumières éparses dans la campagne. Leur éducation n'est pas propre à les corriger: il n'y a en Courlande d'autre institution publique pour l'enseignement, que les mauvais gymnases de Mittau. Le luthérianisme est la religion dominante dans ce pays, mais on y tolère toutes les autres sectes.

La langue Courlandoise vient de celle des Hérules leurs prédécesseurs; elle n'a rien de commun ni avec le russe, ni avec le polonais, qui sont tirés l'un et l'autre

de la langue des Slaves. On dit la langue courlandoise propre à la poésie.

Iles soumises à la Russie dans l'archipel du Nord.

La Russie possède plusieurs îles depuis le Kamtchatka jusques vers les côtes du Japon.

Les îles Kouriles, situées dans l'océan Oriental, s'étendent à 1,300 verstes de la pointe méridionale du Kamtchatka, dans une direction sud-ouest. Après la découverte du Kamtchatka, les Russes en firent la découverte, et les soumirent peu après. On en compte jusqu'à vingt-une, qui sont en partie habitées par un peuple semblable, à quelques égards, aux Kamtschadales, mais différens d'eux et de tous les autres Sibériens, en ce qu'il a la barbe noire et touffue, un caractère plus doux et des mœurs plus polies.

Les habitans des Kouriles font depuis long-tems le commerce avec le Japon. Ils se nourrissent de poissons, ainsi que de la chair et de la graisse des animaux ma-

rins, dont les peaux leur servent de vêtemens.

Tous les deux ou trois ans, les Russes envoient des vaisseaux dans ces îles, pour recevoir un tribut qui consiste en peaux de castors, de renards et d'autres animaux. Plusieurs de ces îles sont couvertes de cendres volcaniques, stériles, inhabitables, et totalement dépourvues d'eau et de bois; mais celles qui sont habitées ont des animaux de beaucoup d'espèces, et des rivières qui abondent en poisson et en gibier marin.

Iles soumises à la Russie dans l'océan Oriental.

Les Russes ont découvert, entre l'Asie et l'Amérique, un grand nombre d'îles dont ils se sont emparés peu à peu, et avec lesquelles ils font, par le Kamtchatka et Okotsk, un commerce considérable en pelleteries. Ces îles sont encore peu connues.

Les îles *Aleoutiennes* se trouvent dans l'océan Oriental, à l'est du Kamtchatka.

Elles ont été découvertes en 1745. Les plus rapprochées de la Russie s'appellent les îles Bering, les îles du Commodore, ou les îles de cuivre.

Celles qu'on trouve au-delà des premières, sont désignées sous le nom d'Aleoutes du centre, ou d'îles d'*Andreas*, et s'étendent jusqu'au 210e. degré de longitude, à partir du méridien de l'île de Fer.

Celles qui sont encore plus loin, s'appellent les îles du Renard: elles sont plus grandes, mieux peuplées, et d'un plus grand avantage pour la Russie que toutes les autres.

Les Aleoutes gissent entre le 51e. et le 37e. degré de latitude nord. Toutes sont dépourvues de bois, remplies de montagnes, et ont des côtes très-escarpées. On voit dans quelques-unes des volcans, des sources chaudes, des lacs et des rivières rapides. Par leurs traits, leur langage, leurs mœurs, leurs coutumes, les habitans de ces îles ressemblent beaucoup aux Esquimaux de l'Amérique, et aux Groenlandois; il y a apparence qu'ils

sont de la même race. Le nombre de ces habitans n'est pas bien connu ; mais leurs îles paroissent en général bien peuplées. Presque tous paient tribut à la Russie, et plusieurs d'entr'eux entendent la langue russe, parce qu'ils l'apprennent des chasseurs de cette nation, qui se rendent ordinairement tous les quatre ans dans leurs îles.

Les rapports frappans entre les usages, les mœurs, le culte, la manière de vivre des Tchoutchis, des Tatars idolâtres, des Kamtschadales, des Groenlandois et des Esquimaux, l'analogie parfaite du ciel et des phénomènes célestes, de la température, des productions du sol, des animaux, des minéraux, des fossiles, des changemens accidentels qu'ils éprouvent dans la baie d'Hudson comme dans la Sibérie, semblent prouver jusqu'à l'évidence que l'Amérique étoit jointe autrefois avec l'Asie septentrionale, et que, sous ce parallèle, celle-ci a peuplé l'autre. A 65 degrés 58 minutes de latitude, et 192 degrés 10 minutes de longitude de Greenwick,

la côte de l'Asie septentrionale n'est éloignée au plus que de 7 lieues de celle nord-ouest de l'Amérique.

Toutes les tentatives que l'on fera dans la suite pour trouver le passage au nord, seront en pure perte, attendu que ce passage est impraticable. Ainsi, ni les Russes, ni aucune autre nation des deux mondes, n'en peuvent tirer avantage pour le commerce et la navigation : des glaces éternelles s'y opposent. Mais c'est quelque chose que de savoir à quoi s'en tenir sur un passage aussi desiré des Russes, qu'envié des peuples commerçans, qui croient encore qu'il est trouvé, et qu'on leur en fait un mystère par raison d'état.

En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien et du nouveau continent, se trouve vers l'extrémité septentrionale de l'un et de l'autre ; que c'est par-là que la communication s'est ouverte, et qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'A-

mérique, situées sous les tropiques ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigènes de différentes espèces, entièrement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent ; mais les provinces septentrionales du nouveau monde, sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphère situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lièvre, le daim, le chevreuil, l'élan, et plusieurs autres espèces, abondent dans les forêts de l'Amérique Septentrionale, ainsi que dans celles du nord de l'Europe et de l'Asie. Il paroît donc évident que ces deux hémisphères s'approchent l'un de l'autre par ce côté, et sont unis, ou si voisins, que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

Le voisinage actuel des deux continens est clairement prouvé par des découvertes modernes, qui ont détruit la principale difficulté sur la manière dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes régions qui s'étendent vers l'est, depuis la rivière d'Oby

jusqu'à la mer de Kamtschatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrémité nord-est de notre hémisphère étoit supposée à une si grande distance du nouveau monde, qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continens ; mais les Russes ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par dégrés la connoissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivirent le gibier, ou par des soldats employés à lever des impôts ; mais la cour de Moscow n'évaluoit l'importance de ces nouvelles provinces, que par la petite addition de revenu qui en résultoit. Enfin, Pierre-le-Grand monta sur le trône de Russie. Son génie vaste et éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvoient aggrandir son Empire ou illustrer son règne, apperçut dans ces découvertes des conséquences qui avoient échappé aux regards de ses ignorans prédécesseurs. Il sentit

que les régions d'Asie, en s'étendant vers l'est, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique ; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continens, qu'on cherchoit depuis si long-tems en vain ; et qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourrait faire couler dans ses domaines, par un nouveau canal, une partie du commerce et des richesses du monde occidental. Un tel projet étoit digne du génie qui aimoit les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan, et donna des ordres pour le mettre à exécution.

Ses successeurs ont adopté ses idées et suivi son projet ; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition, ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures conservées chez les peuples de Sibérie, sur un voyage qui se fit heureusement en 1648 autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragèrent les Russes à suivre

la même route. Dans cette vue, on équipa, en différens tems, des vaisseaux sur les rivières de Lena et de Kolima ; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouvérent des désastres multipliés, et ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit proposé. Aucun vaisseau armé par la Russie, n'a entrepris de doubler ce cap formidable. Tout ce qu'on connoit de ces extrémités de l'Asie, est dû aux découvertes qui ont été faites dans des excursions par terre. On trouve dans toutes ces provinces, une opinion établie qu'il y a des contrées vastes et fertiles à une distance peu considérable de leurs côtes. Les Russes imaginèrent que ces contrées faisoient partie de l'Amérique, et plusieurs circonstances concoururent, non-seulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être éloignée : des arbres de différentes espèces, inconnus dans ces régions stériles de l'Asie, sont chassés sur la côte par un vent d'est ; le même vent y amène

en peu de tems des glaces flottantes ; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans du mêmecôté ; enfin, il s'est conservé parmi les habitans, la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays situés à l'est.

Après avoir pesé toutes ces circonstances, et avoir comparé la position des contrées d'Asie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du nord-ouest de l'Amérique, qui étoient déjà connues, la cour de Russie forma un plan qu'auroit difficilement osé concevoir toute autre nation, moins accoutumée à tenter des entreprises difficiles, et à lutter contre de grands obstacles. On donna ordre de construire deux vaisseaux à Ockots, dans la mer de Kamtchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour faire des découvertes. Quoique cette région, inculte et stérile, ne produisît rien qui pût servir à la construction de ces vaisseaux, à l'exception de quelques bois de méleze; quoique non-seulement le fer, les cordages, les voiles, et tout le nombreux attirail pour les équiper, mais en-

core les provisions et les vivres, dussent être transportés à travers les immenses déserts de la Sibérie, sur des rivières d'une navigation difficile, et par des routes presqu'impraticables, la volonté du Souverain et la patience du peuple Russe surmontèrent à la fin tous les obstacles. On vint à bout de construire les deux vaisseaux, qui appareillèrent de Kamtchatka sous le commandement des capitaines Bering et Tschiriskou, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigèrent leur route vers l'est : une tempête sépara bientôt les deux vaisseaux, qui ne purent plus se rejoindre ; mais malgré cet accident, et plusieurs autres désastres qu'ils éprouvèrent, les espérances qu'on avoit conçues de l'expédition, ne furent pas absolument frustrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, et qui, suivant leurs observations, sembloit être située à quelques degrés au nord-

ouest de la côte de la Californie. Tous deux firent aussi descendre à terre quelques-uns de leurs gens ; mais à l'un de ces débarquemens, les habitans s'enfuirent à l'approche des Russes ; à l'autre, ils enlevèrent les débarqués, et détruisirent leur chaloupe. La violence du temps, et l'état déplorable où se trouvoit l'équipage, obligèrent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhospitalières. En revenant, ils touchèrent à différentes îles, qui forment une chaîne de l'est à l'ouest, entre le pays qu'ils avoient découvert et la côte d'Asie. Ils eurent quelques communications avec les naturels de ces îles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présentèrent aux Russes le *calumet* ou *tuyau de paix*, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitans du nord de l'Amérique, et qui paroît être une institution particulière à ces peuples.

Les îles de ce nouvel Archipel ont été

fréquentées depuis par les chasseurs russes; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuite des découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout-à-coup en 1768, et le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à-peu-près la même route que les premiers navigateurs; il toucha aux mêmes îles, dont il observa avec plus de soin la situation et les productions, et il en découvrit plusieurs nouvelles, que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays que Berring et Tschirikon avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés : son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers.

La possibilité d'une communication entre

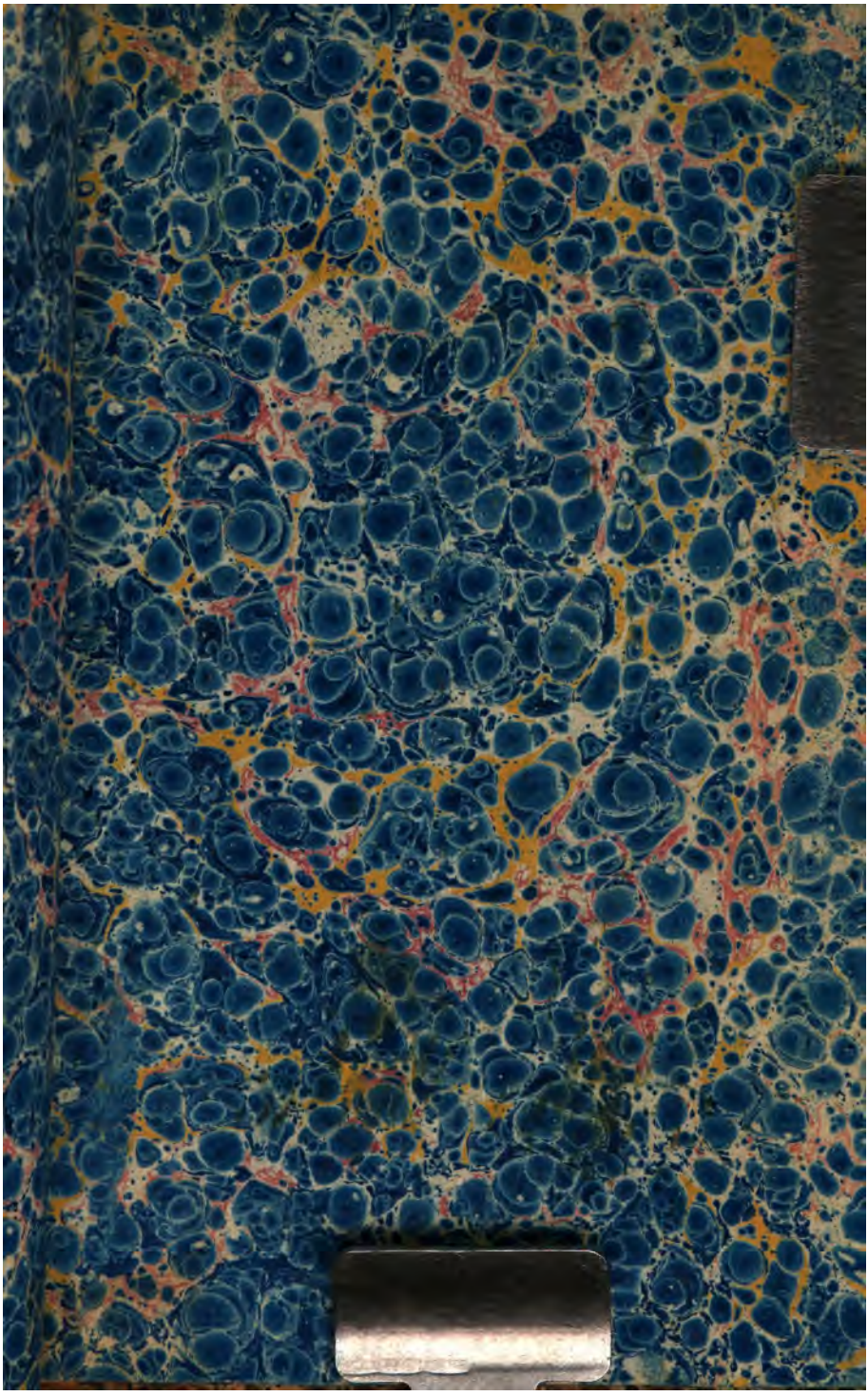
les deux continens par cette partie du globe, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables. Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tatars errans, guidés par le besoin d'activité, particulier à ce peuple, aient passé dans les îles les plus voisines; quelque grossière que fût leur manière de naviguer, elles ont pu, en allant d'une île à une autre, arriver enfin à la côte d'Amérique, et commencer à peupler ce continent. La distance des îles Mariannes ou des Larrons, à la terre d'Asie la plus voisine, est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte et la côte de Kamtschatka. Cependant les habitans des îles Mariannes sont évidemment d'origine asiatique. Si malgré l'éloignement, nous reconnoissons qu'elles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population

de l'Amérique. Il est probable que les navigateurs qui visiteront dans la suite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique est encore plus près de l'Asie. Les habitans, toujours barbares, du pays situé autour du cap Nord ou Est de l'Asie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite île où ils peuvent arriver en moins d'un jour, et que de-là on découvre un grand continent, qui, selon leur récit, est couvert de forêts et occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue. Ils reçoivent de ce peuple des peaux de martre, animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sibérie, et qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit ; alors, toutes les difficultés sur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé

à l'Empereur Alexandre I, qui, en perfectionnant le plan de Pierre-le-Grand, dont il occupe si dignement le trône ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui ont déjà illustré son règne.

Fin du Tome premier.

89094356557
b89094356557a



B89094356557
B89094356557A